Aventures galantes de Margot

Arsène Houssaye

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Aventures galantes de Margot

Dans la vallée de Martigny il y avait im jardin, dans ce jardin il y avait une baraque , et dans cette baraque une jeune fille.

La vallée de Martigny, formée par deux montagnes normandes couvertes de bruyères et de grands chênes , était bien la plus pittoresque des vallées de ce monde.

Le jardin de la baraque , aussi difforme que les quatre pommiers qui l'ombrageaient , était ceint de haies d'épines blanches et de sorbiers j les allées, tapissées d'herbes, glissaient en se contournant comme des

couleuvres, à travers les pois odorants, les vertes tiges des carottes et la chicorée dentelée; ces légumes coquets faisaient plutôt l'ornement du jardin que les misérables fleurs sauvages à demi perdues dans les touffes d'herbes, et dont les têtes inclinées vers leur tombe ne pouvaient s'élever au ciel, qui est la vie des fleurs.

La baraque du jardin penchait et chancelait comme une vieille femme ; elle était soutenue par quatre troncs de peupliers blanchis par la pluie et déchirés par les mille griffes du temps; le toit, jadis couvert en chaume, n'offrait plus aux yeux le moindre brin de paille : le chaume s'était consumé ; le lichen et la mousse se croisaient partout et tendaient leurs mille petits bras aux plantes grimpanîes qui s'élevaient à eux. Un jour que le vent balayait une

poussière fécondante, il avait secoué ses ailes sur le toit de la baraque, et, l'année suivante, des milliers de fleurs s'étaient épanouies sur cet étrange jardin. Contre la cheminée, qui jetait, à de grands intervalles, quelque blanche bouffée, de belles giroflées balançaient leurs panaches jaunes au dessus d'une touffe de violettes fort surprises de se trouver là. A l'angle du pignon, une guirlande de jasmin semblait se complaire en ses molles ondulations, et s'enlaoait

I>E HARGOr. il

amoureusement à deux grands églantiers qui grimpaient de chaque côté de la porte.

La jeune fille c'était Margot.

Elle avait seize ans, des yeux noirs, une baraque, un jardin, un chat gris, une chèvre blanche, trois poules, un coq, et la bénédiction de sa mère,

Margot était seule dans ce monde comme une colombe envolée d'une cage, et dont les roucoulements ne sont répétés que par les échos du soir.

Déjà les amours, les espérances, les chimères, s'abattaient dans son âme comme les papillons bleus dans le calice des roses ; déjà les désirs chantaient en elle comme les oiseaux dans les jeunes buissons; mais les chants étaient si vagues et si confus, qu'elle croyait entendre une mélodie lointaine.

Dès que l'aurore dispersait sa chevelure d'or , Margot descendait de son misérable lit, etpassait sa jupe rayée en cherchant à saisir les formes incertaines et fugitives des songes qui 1 avaient

caressée la nuit ; sa jupe mise, elle agrafait sur sa poitrine toute palpitante

il I.KS A\K>TIRKS T.AI.AMKS

encore une brassière à grands ramages, dont sa mère se parait jadis aux fêtes de Noël et de Pâques) la brassière agrafée, Margot se coiffait d'un mouchoir à fleurs bleues sur fond rouge, et, glissant ses pieds dans des sabots disgracieux, elle s'en allait au jardin planter ou recueillir, selon le temps et la saison.

Quand Iherbe avait perdu la rosée, sa parure, Margot détachait sa chèvre blanche qui bondissait joyeusement vers un champ de sainfoin dont les tètes rouges ondoyaient devant la fenêtre de la baraque. Elle la suivait en" appelant son chat qui guettait les oiseaux sous quelque groseillier touffu du jardin, et elle passait de longues heures à caresser ses chères bêtes, à sourire à U'urs cabrioles.

Comme vous le voyez, rien de plus innocent que les plaisirs de Margot; en vérité , les bergères de Florian n'étaient pas si simples, et ces dames, toutes candides qu'elles fussent, trouvaient sans doute ces plaisirs trop fades.

Lcdiiiiani-he. piMW la messe et poui- la danse, Margot

se parait de sa plus belle jupe, de sa plus belle brassièie et de son chapeau de paille, garni de velours noir :

le dimanche surtout elle était cliarmante) les galauts de Martigny se souvinrent long-temps de sa toute petite croix d'or, dont le ruban se dessinait sur la blancheur éclatante de son couj c'était un souvenir maternel qui reposait sur sa gorge, une sentinelle sacrée qui semblait en garder la virginité.

Il arriva qu'un jour Margot devint rêv-euso et demeura long-temps à contempler un moulin perché fort pittoresquement au sommet de la montagne, et dont les ailes gonflées par le vent d'est se pourchassaient avec beaucoup d'acharnement. — Margot ne voyait pas seulement le vol rapide des ailes du moulin ; elk' voyait aussi, à une petite fenêtre oxalc, une forme blanche qui paraissait et disparaissait à cha(pio instant ; cette l'orme blanche n'était rien aulre chose que la téti^

du garde-moulin qui s'était épris d'amour pour MargoL et qui contemplait sa baraque comme elle comtemplait son moulin.

Elle s'avança au dessus d'un petit filet d eau qui servait de limites au champ de sainfoin, et demanda au miroir flottant si elle était belle. — Jusque là elle avait vécu fort insouciante de ses attraits ; jamais le moindre fragment de miroir n'avait orné la baraque , et s'il lui arrivait de regarder son image, c'était toujours quand elle franchissait les ruisseaux, quand elle conduisait sa chèvre à l'abreuvoir. — Le miroir troublé ne put répondre 3 elle ne put voir dans l'eau ni sa fraîcheur, ni l'éclat de ses yeux, ni les roses de ses joues.

Long-temps en vain elle regarda son reflet : le courani rapide détruisait toujours l'harmonie de ses traits.

— Si j'étais laide ! dit-elle avec angoisse.

Le soir elle s'en fut au village, plus alerte et plus pimpante que jamais 5 elle avait à la main une petite mandelclte d osier recouverte d'un tabher blanc; — de temps en temps elle jetait un regard à la dérobée sur le

moulin de la montagne, dont les ailes , devenues paresseuses, se suivaient comme à regret.

Margot allait à Martigny \ endre une de ses poules, et acheter un miroir.

ifi LES AVENTCRES GALANTES

IT

ou MADEMOISELLE CLOTILDE FAIT OUBLIER MARGOT^

Tic — lac — tac

Tic tac tac

Tic tac tac.

Lo vent s'endormait dans la vallée de Martigny, et le moulin de la montagne semblait s'endormir aussi. Ses quatre ailes, dont toutes les toiles étaient tendues, frémissaient à peine aux dernières brises.

Pendant que Margot allait au village , toute rêveuse et toute palpitante d amour, le garde-moulin, qui lavait lorgnéesentimentalenient, était agenouillésurllici be du coteau, devant un groseillier épineuv dont il cucil

DE MAIÎUOT. 17

lait, par distraction, le fruit encore yert; à chaque instant, il levait les yeux vers le moulin, et semblait approuver sa lenteur. — Jespère que le vent tombera à la brune, répétait-il souvent ; — grâce à Dieu, je dormirai cette nuit. Las d'être à genoux, il alla se pendre aux ailes paresseuses, qui bientôt s'arrêtèrent en croix ; — il grimpa rapidement jusqu'à la dernière latte de l'aile pendante ;

il oublia qu'il n'avait pas baissé le frein, et regarda le soleil (jui se noyait dans les marais.

Sans qu'il s'en doutât le moins du monde, ses yeux errants s'arrêtèrent encore sur la baraque de Margot , plutôt que ses yeux, son cœur lui dit que la baraque était déserte, et je ne sais quel aimant irrésistible attira son regard sur le chemin du village, où marchait nonchalamment Margot. — Qu'elle est charmante I s'écriat-il avec enthousiasme. — Que je suis content d'aimer Margot !

Le garde-moulin se nommait Jacques; il avait pour trône un moulin à vent, et pour couronne un bonnet de coton; l'histoire de sa vie n'offrait rien de bien dramatique; il avait évidenunent un père, mais sa mère, modeste laveuse, oubliait toujours do lui CM parlei'. .lacMpic.-.

IS r.i:S AVH>ÏIRES GALAME>«

était trop iusouciaut, — ou peut-être trop discret , pour eu demander des nouvelles à sa mère. Il avait alors seize ans; il vivait dans la plus complète ignorance du monde, et gouvernait le moulin de son maître avec une fierté majestueuse.

Son existence, toute aérostatique, était calme rt sereine au milieu des orages et des tempêtes qui assiégeaient le moulin, dont le balancement le rendait indolent et rêveur. Son isolement avait répandu dans son âme une tristesse presque poétique; le jour, il passait de longues heures à regarder les métamorphoses des nuages; la nuit, sa vue se perdait dans les étoiles: le ciel était son théâtre , et souvent il se demandait quelle étrange comédie se jouait là-haut.

Il n'avait pour ami qu'un jeune lièvre quil avait attaché par la patte à un long fild ecorce d'arbre, et qui sautillait sans cesse autour du moulin , en rongeant le trèfle incarnat et le blé sauvage du tertre.

Jacques avait des goûts fort champêtres : il aimait les violettes perdues dans les grandes touffes d'herbes des bords de la montagne, les marguerites étoilant les nappes de verdure , les bleuets qui se détachaient des tons oranges des seiglesj souvent il allait s'extasier sur le coteau , devant un bouquet d'églantiers et d'aubépines , dont les tortueux rameaux s'enlaçaient avec volupté.

Depuis quelques minutes il ne regardait plus Margot , mais une jeune tille qui gravissait le versant de la colline de Martigny : c'était mademoiselle Clotilde d'Ermanes, une très jolie parisienne , qui était depuis un mois à la campagne de sa marraine , et qui aimait aussi les fleurs des champs. Arrivée près du moulin, elle s'assit et s'éventa avec une branche d'églantier qu'elle venait de cueillir sur le coteau 5 — comme elle suivait des yeux un nuage empourpré qui passait au dessus du moulin en glissant du sud au nord , elle aperçut Jacques (lui la oontemplait , et qui , voyant sa belle tête élevée

vers lui , éprouva une émotion si violente qu'il se roidit, et se renversa sur laile pour ne pas tomber. Clotilde sourit en pensant au grotesque affublement du gardemoulin. A cet instant, Jacques poussa un grand eri ; — elle se retourna avec effroi : une bouffée de vent frappait sur les ailes, et dans sa contemplation Jacques n'avait pas prévu qu'elles prendraient leur volée. Mademoiselle

d'Ermanes pâlit, resta immobile ;, puis tout à coup elle s'élança sous le moulin , et se suspendit a l'aile^ qui eût emporté Jacques malgré ses recommandations à Dieu et à sa mère. Cet héroïque entraînement troubla le peu de raison qui restait au garde-moulin. Il descendit à la hâte et roula au pied de Clotilde , qui s'enfuit chez sa marraine , oubliant sa branche d'églantier.

En ce moment la pauvre Margot n'était plus sur le chemin de Marligny ni dans le cœur de Jacques.

DE MAKGOT. 21

Ol l'o\ a oit briller les YELiX DE JACQUES ET LA LAMPE DE MARGOT.

Jacques ;, palpitant d'amour et de frayeur, semblait anéanti sous les ailes du moulin, quand son maître se pencha au dessus de lui.

— Eh bien! drôle, tu dors toujours? Va donc alléger le moulin! Ecoute le bruit des meules qui doivent tout réduire. Je suis bien sûr que le blutcau secoue de la farine rousse. Dieu merci, il nous faudra bellement tamiser.

Jacques marcha humblement devant son maître, et

±2 LES AVEMURES GALANTES

monta rapidement l'escalier du moulin. Après avoir allégé, il revint k la porte. La petite fille du meunier y arrivait toute essouflée, et, lui montrant la branche d'églantier, elle le pria de la lui épiner. Jacques s'en empara vivement, et, pendant que l'enfant regardait les images de l'attache, il la jeta dans une corbeille quil couvrit d'un sac.

— Mon bouquet ! mon bouquet ! s'écria l'enfant.

Jacques lui donna une poignée de noisettes, mais, les noisettes mangées, l'enfant s'écria :

— Mon bouquet ! mon bouquet !

Jacques fit la sourde oreille -, il fouilla dans ses poches, et en tira un mirliton. Après avoir préludé avec autant de fatuité qu'un maître d'orchestre, il joua : — Au clair de la lune, et — J'ai vu la meunière, c'est-à-dire tout son répertoire musical. L'enfant, très peu charmée par le mirliton, demandait toujours son bouquet; elle pleurait, elle trépignait, et Jacques demeurait insensible ; mais le meunier survint :

— o" as-tu donc, ma fille?

i>K MAU(;oT. 2:j

— Jacques a pris mon bouquet !

Le père, offensé, regarda Jacques avec colère.

Jacques, presque tremblant, remit son mirliton dans sa poche.

— Eh bien I dit le meunier d'un ton sévère.

— Est-ce que je sais ce qu'elle veut dire, murmura Jacques.

— Son bouquet, ou nous verrons!...

Jusque là le pauvre garde-moulin avait vu en songe la jolie main de mademoiselle d'Ermanes balançant la branche deglantierj il vit tout à coup, en réalité, la main de son maître, qui se levait menaçante vers lui; il souleva avec regret le sac étendu sur la corbeille, et dit d'un air très piteux :

— Le voilà, ce bouquet!

Le meunier et sa fille reprirent le chemin de la maison j la capricieuse enfant emporta la précieuse branche. Jacques la vit s'éloigner avec désespoir. A quelque distance du moulin, lemeunierfit asseoir sa fille

sur riierbe, et s avança vers des faucheurs éparpillés dans un champ de luzerne. Jacques n'écoutant que son désir d'avoir la branche d'églantier, courut vers lenfant, rompit un rameau de tilleul, et lui proposa un échange.

— Non, dit avec dédain la petite fille.

— Mais mon bouquet n"a pas d'épines, remarqua .facques.

— Je n'en veux pas.

Jacques oifrit une grande image représentant le chemin du paradis , puis son mirliton , puis mille jouets que les autres fois l'enfant lui demandait avec des prières : tout cela fut en vain.

— Diable! dit-il avec impatience, il te faudrait un royaume. Voyons, dis-moi au moins ce que tu veux?

— Je veux tes oreilles.

A celte bizarre réponse, le garde-moulin oublia sa mission sentimentale, et se mit à rire j l'enfant rit aussi, et, au retour du meunier , Jacques possédait la branche d'églantier j il la regardait avec ravissement quand il

découvrit du sang sur 1 ecorce ; il se rapprocha de la petite avec embarras.

— Jacques , lui dit le meunier d'un ton brusque , retourne k ton moulin ; la sonnette sonne , il faut eugrainer.

Jacques resta indécis ; il brûlait de savoir si le sang qu'il voyait était de lenfant ou de mademoiselle d'Ermanes.

— Pauvre petite', comme elle s'est déchiré les mains I dit-il avec une feinte compassion.

Le meunier regarda les mains de sa fille, qui, les croyant toutes saignantes, se mit à sangloter.

— Tu perds la tète , Jacques , dit le meunier , ces mains-là ne sont nullement égratignées.

Les yeux de Jacques brillèrent de joie.

— Du sang de mademoiselle Clotilde ! s'écria-il avec transport.

Il baisa à diverses reprises Técorce rougie de sa fhère branche, et s'enfuit au moulin.

A la nuit dose, un âne haletant sous uiu' diargede

blé et une jeune fille rouge et joufllue, vinrent sarréter sous le nionlin ; c'étaient l'âne et la servante du meunier. Dès que sa charge fut à terre, lâne s'ébattit gaîment sur le gazon ; la servante monta au moulin et surprit Jacques en méditation devant la branche déglantier.

— Jacques, lui dit-elle en sasseyant très près de lui, la mère Michel s'est plaint que son pain était bis , et Jean-Claude m'a répété que ta mouture était trop grande ; il faut y prendre garde , Jacques, le bon homme irait ailleurs. Madame Leblanc n"a jamais assez de son. — Est-elle ennuyeuse avec ses lapins , cette femme-là !

La servante s'avança vers l'escalier.

— Bonsoir, Jacques.

— Bonsoir, dit-il sèchement.

Ah I j'oubliais. Madame la comtesse d'Ermanes

ma dit que son blé était battu : tu iras demain matin.

Jacques pâlit , Jacques fut pendant quelques minutes ivre et fou; il tressaillait de crainte et de plaisir, et murmurait dune voix coupée .• — Revoir demain mademoiselle Clotilde! revoir mademoiselle Clotilde I

UE MAlHiOT.

Le vent prit de l intensité et le ciel se couvrit de vapeurs courantes; Jacques passa la nuit au moulin. Il évoquait sans cesse les charmants souvenirs du soir, et disait aux étoiles en les voyant scintiller : — Etoiles, mes belles étoiles, vous me rappelez ses yeux. Quand deux nuages traversaient le ciel , enchaînés comme deux amants , il les suivait dans leur course, et tremblait de ne pas les voir se perdre ensemble à l'horizon. Il regardait souvent la plus lointaine lumière de la vallée de Martigny, et s'écriait en frémissant damonr : — C'est là.

Une autre lumière brillait dans la vallée de Martigny, c'était la lampe de Margot. La pauvre fille lissait ses cheveux devant son miroir, et levait souvent ses grands yeux vers le moulin de Jacques. — Hélas ! les regards de l'inconstant ne s'arrêtaient pas sur la lampe de Margot.

IL Y PRESSE AMOLREL'SEMENT DES ÉPINES

Le lendemain, Jacques, pittoresquemenl juché sur lane de son maître, descendit au soleil levant la vallée de Martigny j ses regards rêveurs plongeaient sans cesse dans les maronniers qui sétendaient devant le château de madame d'Ermanes. C'était un jour fatal pour le garde moulin ; le soleil lui jetait dans les yeux sa poussière dor, le vent penchait sur lui les sorbiers et les épi-

ues blanches : il ne pouvait se soustraire à leurs mille aiguillons ; il se perdait dans les marais qui semblaient se cacher sous les joncs et les roseaux pour lui jouer un mauvais tour. Tantôt il pressait lane, tantôt il alentissait son pas. Quand il fut dans 1 avenue des platanes et qu il vit la blanche façade du château, une nuée d'émotions se pressa dans son cœur; il oublia qu'il était sur un âne, il lui sembla qu'il rêvait et qu'il se précipitait du luiul des volants de son moulin sur le sol ; les oreilles de lane, obliquement dressées, le rappelèrent à la réalité. Le tremblement qui l'avait saisi devint de plus en plus violent j et, près d'arriver à la

porte grillée de la cour, il arrêta son âne, n'osant en franchir le seuil. Il aurait voulu qu'un grand événement le dispensât d'entrer. Son désir de revoir Clotilde étouffait sous l;i crainte de reparaître à ses yeux. Enfin il secoua la bride et l'âne reprît sa marche. Madame d'Ermanes, sa filleule et deux jeunes chasseurs étaient assis au milieu de la cour, à l'ombre d un vieux et gigantesque tilleul qui balançait mollement sa tète blanche de fleurs. Jacques entrevit , presque avec effroi . ce groupe de quatre persomies. Vu bru>ant éclat de rire lui vint a l'oreille.

— C'est moi qui les égaie, pensa-t-il avec dépit. Il cherchait un moyen de ne point passer près du tilleul, quand il rencontra le palefrenier. Il le pria d'avertir madame d'Ermanes de son arrivée; le palefrenier lui répondit qu'il ne se dérangerait pas pour si peu de chose. Cependant l'âne avançait toujours ; Jacques recommanda son âme à Dieu it son corps à son âne. A peine fut-il sous le tilleul, qu'il s'y fit un silence fatigant ; il fut assailli de legards malins et de sourires moqueurs. Il prit son bonnet pour saluer, im nuage de farine couvrit l'assistance j cette maladresse déplorable, qui blanchissait quatre personnes, lui donna des couleurs de cerise et de coquelicot.

— Jacques, mon ami, tu ne changeras pas, dit madame d'Ermanes.

Jacques demeura muet et laissa retomber la bride sur le cou de l'âne, qui promenait ses dents sur la pelouse. Un des chasseurs se mit à déclamer avec solennité co vers de La Fontaine :

Le plus âne des deux n'est pas celui «pion pense. Clotildo sourit— liélasl ce fut au moment où Jac*|ii('>,

le pauvre Jacques la regardait... — Ses yeux errants s'arrêtèrent sur l'autre cliasseur qui murmurait :

— C'est bien la chose la plus burlesque que j'aie vue.

Pour la première fois de sa vie , le garde-moulin pensa qu'il était ridicule ; il regarda avec dépit ses sabots monstrueux et ses vêtements de grosse toile empâtée.Le charbonnier hors de son fourneau et le meunier loin de son moulin, semblent des êtres d'un autre monde ; ils sont mal à l'aise : on dirait des huîtres sorties de leurs coquilles.

— Eh bien ! Jacques, reprit madame d'Ermanes, ta mère lave ma lessive aujourd'hui. — Mais, quelle mine de hibou I as-tu donc perdu ta joyeuse insouciance?

— Je n'ai rien perdu, dit vivement Jaccjues, avant d'entendre la fin de la phrase.

H baissa les yeux sur la tête inclinée de son à ne. La bride était pendante j il essaya de l'attirer à lui, mais il se pencha trop, perdit l'équilibre et tomba. Celle chute lui rappela soudain l'aventure de la veille : un nuage passa devant ses yeuv, il voulut se reloNcr, mais

son pied s'était glissé dans la bride, et 1 àne sentant une vive résistance, se permit un entrechat et le fit retomber. L'assistance, qui avait eu pitié de lui à la première cliute, n'y tint plus et rit à gorge déployée. Jacques était fort mal sur l'herbe dont les brins lui semblaient des épines ; il dégagea enfin son pied et reparut

dans toute sa splendeur. Le palefrenier qui passait alors» cria d'un ton goguenard : — Embrassez-vous, mignons, et que cela finisse I

Madame d Eermanes dit au palfrenier de conduire le garde-moulin à la grange. Jacques regarda à la dérobée une seconde fois Clotilde. — Toujours un sourire, un sourire presque moqueur sur ses lèvres! Il s'éloigna avec h? désespoir dans lame.

Quelques minutes après, làne et le garde-moulin sortirent du château. Jacques suivait tristement sa bête et ne pouvait secouer la honte qui l'affaissait. Au bas de la montagne, il entrevit Margot qui semblait sommeiller à deux pas de sa chèvre. Tu remords passager traversa son ame; il voulut lui tendre les bras, il voulut lui crier j — console-moi, console-moi, Margot! mais ses

bras et sa voix, fidèles à son cœur, résistèrent toujour;; h sa pensée.

De retour au moulin, il pleura comme un enfant; il saisit la branche d églantier et la pressa contre sa poitrine : les épines entrèrent et le sang jaillit...

— Au moins, secria-t-il dans l'exaltation, il y a union de sang...

3i LES AVEMl'RES CALAMES

UN GARDE-CIIAMI'ETRE SENTIMENTAL APPREND A MAR- GOT QLE CLPIDOX EST LAXTIPGDE DE MARS.

Margot ne vit point Jacques ; nonchalamment coucliée sous les peupliers de la grande prairie de Martigny, elle sommeillait "a son passage, et se trouvait entre deux songes. Les yeux de son imagination suivaient tantôt les folâtreries d'un bel oiseau bleu

qui errait à Tentour, tantôt le battement d'ailes d'un aigle gigantesque suspendu au dessus d'elle. L'oiseau bleu était un songe couleur de rosi* (pii lui disait ualainment à l'o-

reille de belles chansons d'amour dont son âme était ravie 5 l'aigle gigantesque était un songe couleur de deuil qui lui jetait par intervalles son cri lugubre , et qui tendait vers elle ses griffes effroyables. Margot voulait n'entendre que les notes roucoulantes du bel oiseau , elle voulait ne voir que son plumage azuré , le tremblement de son gosier, la forme mignarde de ses ailes, plus légères que le rayon de soleil qui les caressait 5 mais le cri lugubre avait un long et funèbre retentissement ; — mais elle était éblouie et fascinée par le regard de l'aigle qui descendait vers elle en tournoyant , comme sur une proie j elle essayait en vain de se soustraire à sa fascination : les yeux ardents de l'oiseau attiraient ses yeux. Tout à coup il fondit sur elle, il enfonça ses griffes dans son corsage, et prit un royal élan vers les cieux. Margot poussa un grand cri et s'éveilla en se débattant. Elle regarda autour d'elle d'un air effaré : rien n'était changé , la terre tournait toujours 5 cependant la chèvre n'était plus dans la grande prairie j elle secouait sa longue barbe sur la lisière d'un trèfle, et semblait narguer maître Pierre, le gardechampêtre de Martigny, qui s'était glissé soas les peupliers, el <pii attendait le réveil de Margot jutur l aver-

tir cliaritablenient qu'il fallait dormir la nuit afin de veiller le jour à la garde de sa bête. Le traître laissait manger le bien d'autrui avec beaucoup d'insouciance , et ne pensait guère à inter-

rompre le sommeil de Margot, tant il aimait le spectacle des palpitations de sa gorge et l'augélique candeur de sa figure endormie.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Margot qui l'entrevit à travers une branche pendante.

— Calmez-vous, la belle-, nous ne sommes pas un t\ran. Le Français est courtois, et nous sommes Français, surtout avec des Françaises comme vous. Ah I mille fariboles, quels yeux ! la musique du régiment n'avait pas cette puissance.

Le garde-champêtre s approcha gaiment de Margot,, et lui fit un salut respectueux.

— Car nous n avons pas toujours servi la commune de Martigny ; nous avons ser\ i la patrie. . . .

Le garde-champêtre leva la main à son chapeau cl regarda piteusement une de ses épaules, (pii était veuve de son bras.

— Rcquiescat in pace — c est un petit désastre. Nous avons aussi servi sous Cujtidon.

— Quel est ce monsieur-là ? dit Margot toute troublée.

Le garde-champêtre sourit avec pitié de l'ignorance de la jeune fille.

— Ce monsieur-là n'est point un monsieur, c'est un dieu — et quel dieu, mille fariboles 1

— Je croyais qu'il n'y en avait que trois?

— Dans le Catéchisme , oui ; mais le Catéchisme est une chimère inventée pour faire peur aux enfants. Trois dieux, quelle

sottise ! Et Mars, et Bellone, et ?septune, pour qui les prend-on? pour des diables, peut-être.

Margot ouvrait de grands yeux -, le gardc-champctre riait sous cape , et la chèvre s'enfonçait dans le trèfle.

— Et moi qui n'ai jamais prié ces dieux-là, pensait Margot.

— Ah ! vous avez servi Cupidon, reprit-elle sans trop savoir ce qu'elle disait.

— Oui, la belle 5 avant, pendant et après le dieu de la guerre. — Et je n'ai pas encore demandé ma retraite.

— Le (lieu Cupidon n'est donc pas le dieu de la guerre ?

Margot rougit par instinct. — Il y avait tant dinnocence dans son regard , tant de candeur dans sa voix , que le garde-champêtre rougit aussi.

— Au contraire, Cupidon est l'antipode de Mars.

— Voilà une réponse ! pensa le garde-champêtre en se rengorgeant.

— Je ne comprends pas , dit ingénument Margot.

— C'est-à-dire que Mars nous mène au cimetière, tandis que Cupidon....

— Je comprends, dit Margot confuse.

— C'est étonnant, pensa le garde-champêtre ; il faut avoir bien de l'instinct.

— Sainte Vierge ! s écria soudain Margot 5 ma chèvre qui n'i'st pins \n.

— Il \ a une heure (lu'cllc se m(K|ui' de n(tus dans le trèfle delà Patte-d Oie.

— Elle prend bien son Icmiis.

DK MAKGOT. 39

Margot voulut courir à sa chèvre, mais le gardecliampétre l'arrêta.

— Mademoiselle , lui dit-il d un ton sérieux , le devoir me force de vous faire des remontrances 5 je suis la justice vivante du territoire, et linjustice me révolte....

— Mais attendez que j'aie ramené ma chèvre 5 la voilà qui court dans les vignes.

— Nenni , la belle ; je ne vous ferai pas grâce de la réprimande.

— Mais la chèvre fait du dégât...

— Je ne vous ai point interrompue quand vous dormiez, vous ne (levez pas m interronqjrc.

40 LES AVENTIRES GALANTES

Le garde-champétre se i eoueillit.

— Je suis la justice vivante du territoire.... Margot s'échappa et s'enfuit vers sa chèvre.

— Qu'elle est alerte ! dit le garde-champêtre en l'admirant dans sa course.

Il la joignit bientôt.

— Les sermons ne vous séduisent guère , la belle ; vous aimeriez mieux des contes bleus et des sornettes.

Margot leva les yeux sur le garde-champêtre.

— Vous me regardez avec pitié; ma bouche vous semble trop vieille pour dire des choses galantes, mille fariboles ! Nous ne sommes pas centenaire, et nous n'avons pas tout perdu dans la bataille. Grâce à vous , la guerre n'est pas finie ; je sens qu'elle s'allume là....

Le garde-champêtre frappa son cœur.

— Il me reste un bras , non pour combattre , mais pour vous le tendre....

— Ah I se dit en soupirant Margot, si Jacques m'en disait autant!

Lu caAalier vint a passer : cétail un fermier du village.

— Dites donc, maître Pierre, est-ce que vous gardez la vertu des filles ;'

— Au contraire , murmura le garde-champêtre sentimental en s'approcharit du fermier.

Margot, restée seule, se rappela son rêve, son réveil, les galants propos du garde , et se dit encore : Ah I si Jacques m'en disait autant.

I.!;S AVEMrUKS t.AF.VMES

DISK J.VRRETIÈRE, D t.\ PIED MIGXO.V, ETC.

Tandis que le garde-cliampêlre racontait au fermier les mémorables événements du territoire^ Margot appelait et poursuivait sa chèvre 5 mais la vagabonde^ enivrée des parfums sauvages du trèfle , répondait à sa voix par une cabriole. Après une heure de bonds et de zig zag elle entraîna la pauvre fille à la sortie de la vallée de Martigny, devant une petite rivière qui passait là fort silencieusement sur un sable orange , émaillé de cailloux bleus et de coquillages roses. A la vue de l'eau verte

et transparente de la rivière, la chèvre oublia ses enfantillages, et s'approcha du bord pour boirej à peine eut-elle trempé le bout de sa barbe, que Margot la saisit à la gorge en s'écriant : — • Ah ! maudite bête ! tu m'as fait perdre mes sabots I La chèvre voulut bondir encore, mais Margot, sans pitié pour sa soif, l'entraîna dans un bois de noisetiers, et, s'assurant que nul ne la verrait , elle dénoua sa jarretière et attacha la vagabonde à une branche pendante. L'univers saura plus tard de quelle couleur était la jarretière de Margot j sans trop me compromettre, je puis vous dire qu'elle n'était ni blanche, ni noire, ni rose, ni bleue, ni jaune, ni verte. Mais je laisse la jarretière de Margot au cou de sa chèvre, car les divagations sont à craindre- Margot revint au bord de la rivière, et, s'asseyant sur une pierre que la main du hasard avait roulée là, elle lira son bas et se baigna les pieds.

Vous savez que Margot a seize ans et des yeux noirs , vous savez même qu'elle a une baraque, un jardin, un chat gris, une chèvre blanche, deux poules, un coq, et la bénédiction de sa

mère, mais ce que vous ne savez pas, c'est que, pour une paysanne, elle a des mains très

LES AVK>T! KF.S CAI.AMHS

blanches et dos pieds très mignons^ des mains el des pieds que ne cacherait pas une grande dame, el des dents (jui feraient rire une princesse pour les montrer. Pendant qu'elle se baigne les pieds.

leur généalogie nous dirapeul-èlie, si nous Nouions, la cause de leur mignardise.

L'histoire de sa mère el de sa grand-mère ne dit pas si "es dames ont été mariées; i\Iargot le prouverait un peu. Or, la mère et la grande-mère élaienf des bumbles scr-

vantes (lu cliàteau (le Maitigny, el plus dune fois madame d'Ermanes en fui jalouse; mais cela prouve tout au plus (lue les servantes étaient plus belles que leur maîtresse. Un jour la mère de Margot fut mise à la porte du cliàteau , et se réfugia dans la bara(iue de ses aïtMix j là, elle se mit à pleurer pendant fort longtemps. AuLritit de ses lamentations;, à la vue de ses yeux liuniides el rouges, les passants, les moissonneurs et les bûcherons lui demandaient avec pitié pourquoi tant de chagrins.

— Hélas î répondait-elle a.vec un sanglot, je suis veus e.

— (?est assez drôle, disaient les uns, je ne la sa\ ais pas mariée. — C'est plus drôle, disaient les autres, je n ai pas connu le défunt. Cependant elle pleurait tant qu'on finit par la croire veuve — les femmes de Martigny la crurent folle. Quelques mois se passèrent, el la naissance de Margot dévoila la fable au.v malins du pays. La veux c éplorée rentra bientôt dans les bonnes

grâces de madame d'Ermanes, et un soir on lui porta très mystérieusement un enfant à allaiter. — Cet enfant cétail mu demoiselle Clotilde, dont madame d'Ermanes fut la marraine. Mais toutes ces choses ne nous disent i)as dofi viennent les pieds de Margot. Les mau\ aises langue- du

village affirment que ces pieds ne seraient pas si mignons si Margot n'eut été changée en nourrice^ c'est un conte cliimérique et incroyable dont se sont moqués le gardechampêtre et les clercs de notaire de Martigny.

Mais que les pieds de Margot viennent de Dieu ou du diable , du ciel , ou de l'enfer , ils n'en sont pas moins charmants, et jamais la rivière qui les baignait ne fut plus frissonnante et plus doucej le5 flots, en s'approchant, ouvraient leurs lèvres de cristal , et se plaignaient de passer trop vite. Margot, toute rêveuse et toute émue, regardait les nuages au fond de la rivière ; quelquefois sa vue se perdait dans une grande tige à fleur d'or qui luttait sans cesse contre le courant , et qui formait l'image de la vie humaine courbée parle mallieur; quelquefois elle suivait des yeux les hirondelles et les pa- [lillons qui effleuraient la surface de l'eau ; son oreille s'ouvrait aux lointains roucoulements des ramiers, aux chansons perlées des rossignols , aux bruissements des feuillesj mais ce qu'elle aimait surtout c'étaient les plaintes lamentables des flots et la \ ue des nuages au fond de la rivière.

MÉTAMORPHOSE DE LA JARRETIÈRE

Sur l'autre bord de la rivière, dans une touffe déplues coquettement parées dos Heurs blanches des liserons, on trouvait le Puits

qui parle , caché sous la mousse et les grandes lierbes. C'était l'oracle du pays. L'histoire de France raconte que dans le siècle passé une duchesse démoniaque se précipita dans ce puits où elle ne putmourir. — L'iiistoire de France ne sait pas ce qu'elle dit. — Uue vieille tradition, fout aussi fabuleuse que l'histoire tic France, nous apprend que le /*////•>■ '/'// parle n'est rien

autre chose qu'une porte de leiifer, et que la nuit on voit voleter à lenteur des âmes enflammées.

Or, ce puits est en grande vénération au village de Martigny : les jeunes filles à marier vont y jeter des fleurs et demander à loracle si elles seront bientôt femmes ; les femmes vont demander si elles seront bientôt mères. — Quelques unes si elles seront bientôt veuves 5 les hommes si leur honneur est en danger, et les grand'mères si leurs petites-filles sont farouches avec leurs galants. Le garde-champêtre de Martigny, qui n'était pas un oracle, répondait mieux que l'oracle aux hommes et aux grand'mères.

En se baignant les pieds, Margot vint à penser au Puits qui parle, et bientôt on la vit passer sur le pont fragile de la rivière ; elle se glissa sous les épines qui défendaient l'oracle des regards profanes , son bouquet de fleurettes à la main j elle en secoua religieusement les étoiles dans le puits mystérieux, s'agenouilla toute tremblante sur une pierre, et murmura eu penchant la tèle : — Jacques m airae-t-il? Un bruit confus se fit au fond du puits. La pauvre fille crut entendre une mauvaise réponse, et s'é-

cria avec désespoir. — Non I — l'oracle répéta non I car l'oracle était tout simplement un écho.

Margot repassa le pont en pleurant et en regrettant de sêtre éprise d'un bel amour pour le gardemoulin. Les grandes dames qui liront ce roman trouveront sans doute Margot bien sotte de se lamenter, et ne comprendront pas son amour pour .Jacques. — Les grandes dames ne sont jamais délaissées commb Margot, qui n'avait encore regardé en face que deux hommes : le garde-moulin et le garde-champêtre. Jacques n'était pas aussi beau que Paris j mais, près de maître Pierre, c'était un chérubin fort séduisant. — Il avait des yeux bleuâtres qui demandaient un baiser, — Jacques ne s'en doutait pas , — et des lèvres vermeilles capables d'en rendre deux ; il avait surtout un minois languissant qui charmait Margot. — Je ne])arlerai pas de ses cheveux blonds, car les cheveux sont dédaignés au village, ni de sa barbe qu'il attendait. Margot lavait souvent rencontré sur sa route et sur le jeu de paume dcMartigny, oi'i les jours de f("l<> et les dimanches le-^ danseurs et les daiis(Mises piennciit leurs ébats; IVfaraot

lie dansait guère, Jacques ne dansait ptis, et tous deux passaient leur temps à se regarder à la dérobée. Jacques savait bien qu il était amoureux de Margot, Margot faisait des mines à Jacques, sans penser à l'amour; elle s'arrangeait fort bien toute seule dans sa baraque, et ce ne fut que le jour où elle vendit une de ses poules pour acheter un miroir qu'elle se sentit amoureuse et isolée.

Quand Margot eut traversé la rivière, elle s'arrêta un instant, elle sécha ses larmes, et s'enfut au petit bois de noisetiers reprendre sa chèvre pour retourner au logis ; la chèvre, couchée sur l'herbe, contemplait d'un œil à demi clos les tiges qu'elle avait coupées.

Margot voulut la détacher.

— Ma jarretière! s'écria-t-elle.

Et les bras pendants, la bouche béante, elle regarda un ruban rose qui flottait au cou de la chèvre. Après s'être en vain demandé quel miracle avait changé en ruban sa jarretière, — dont l'univers saura bientôt la couleur, — elle pensa qu'une faveur rose embellirait sa jambe, et elle y noua la jarretière romanesque en s'assurant encore ([uc nul Jie la n errait.

PAUVRE JACQUES

A la brune, Margot, assise devant la baraque, contre îa haie du jardin, caressait son chat gris perclié sur ses épaules, et regardait tristement Jacques qui se promenait sur le bord de la montagne ; le vent était capricieux et le moulin changeait d'allure à chaque instant. Jacques, pâle et frémissant de rage, contemplait le vieux tilleul du château, où on l'avait si misérablement accablé le matin. — Oh ! mademoiselle Clotilde ! un sourire^ nio(|UPnr! criait-il en crin<;;mf les dents. T.;i \ allée se

^■2 r.t:S AVEMTUES (;.\L.\>iHi

couNiit donibre et de mélancolie ^ un calme religieux se déploya partout avec les premiers reflets de la lune qui montra sa face d'argent dans le noir feuillage des ormes. Les brises mourantes apportèrent a Jacques 1 arôme des fleurs, et bientôt ses yeux errants s'arrêtèrent sur la plus lointaine lumière de Martigny. — 0 ma mère, dit-il avec des larmes dans la voix, {lourquoi

suis-je si laid et si ridicule ! ô Margot pourquoi ne puisje plus l aimer I

— Un bruit de clochettes remplit les airs, un troupeau fuyant vers son parc passait près du moulin ; le plus jeune des chiens sauta joyeusement devant Ja(;ques, ([iii avait coutume de se rouler avec lui sur l'herbe.

— Le vent tombe, les chouettes crient, les grenouilles croassent, dit le berger qui s'approchait.

Jacques ne répondit pas.

— Le couchant est pâle, tu dormiras celti' iniil.

— Oui, je dormirai, je dormirai 1 dit Jacques avec amertume.

- Ouelle triste mine tu as «t soir! la pnrlt' du ciine tière est moins M>iubie«pM' loi.

UE MARGOl. 53

- - Le cimclière ! muninira Jacques, m y condiiirnt-on'.' Les pendus ne vont pas en terre sainte.

Le berger poursuivit son chemin en chantant •.

Rossignol du vert bocage, A ia belle du village A a t'eo dire que ce soir, Que ce soir je meurs d'amour.

La voix sonore du berger eut un éclio dans le vallon et dans le cœur du garde-moulin ^ qui écoula avidement celte vieille cbanson normande) les paroles naïves et la musique languissante étaient en harmonie avec son âme, d'où elles semblaient sortir. — Il la chanta luimême avec un grand sentiment de tristesse j au dernier vers sa voix tremblante s'affaiblit ; il fut soudainement

saisi d" un frisson fiévreux 5 égaré, éperdu, il s'élança sous le moulin, et voyant l'aile où mademoiselle d'Ermanes s'était suspendue pour le sauver , il y joignit les mains et se laissa emporter avec ce cri : — Mon Dieu I mourir sans elle !

Sur le penchanl de la montagne de Marligny, au dessus des ruines d'un moulin à eau, une fontaine s'échappait violemmcnl d'une rocbe locailleuse, et tombait avec

fracas dans un grand bassin ; c'était le lavoir du village. Ce soir-là madame d'Ermanes et sa nièce erraient à lentour eu souriant des commérages des laveuses. Madame d'Ermanes , défiante comme toutes les vieilles campagnardes, n'avait garde de laisser son linge à la merci de quelques vassales toujours avides de vengeances 5 malgré ses jambes cbancelantes, elle avait gravi la côte, et depuis une lieure elle ramassait elle-même les collerettes, les dentelles . les robes éparses sur les buissons. Clotilde imitait sa marraine, mais avec tant de distraction qu'en recueillant une robe elle accrochait la sienne aux épines. Clotilde était distraite, quelque pensée d'amour voltigeait autour d'elle comme une abeille autour dune ileurj souvent une douce langueur baignait ses yeux , sa gorge palpitait sous son corsage : — les chasseurs étaient partis.

La charrette du château \ int s'arrêter devant la fontaine j on y jeta le linge, et bientôt le cheval reprit sa marche -v ers Martigny, suivi des laveuses qui chantaient gaîment : — Allons-nous-en , gens de la noce

Jacques, précipite sur le > ersant de la montagne, était

roulé jusqu'au bord du grand chemin de Martigny j le bruit de la charrette l'avertit qu'il vivait encore ; il entendit les voix confuses des laveuses et pensa à sa mère. A la vue de Jacques, le cheval s'arrêta tout d'un coup et se mit à hennir. Le charretier, qui riait avec les villageoises en leur racontant ses gaillardises, fit siffler dans l'air son jet d'osier -, au lieu d avancer, le cheval recula j le charretier avait un hlasphème sur les lèvres, mais il se souvint que madame d'Ermanes était dévote, et courut en silence à la hridc du cîicval ; il vit avec effroi Jacques dont la tète sanglante pendait dans l'ornière.

— Marianne I s"écria-t-il.

Marianne était la mère de Jacques. La pauvre femme pressentit un malheur.

— Ton fils ! ton fils ! reprit le charretier. Marianne entrevit Jacques à travers la charrette, et

se jeta devant lui.

— Mon pauvre enfant î dit-elle avec angoisse.

— Ah! si j "avais pensé à vous, manière! dit Jac- (]ues.

— Du sans î s'écria Marianne.

Madame dErmanes et Clotilde, qui marchaient à quelque distance de la charrette , arrivaient alors au milieu des laveuses. Lune d'elles racontait qu'à la nuit tombante elle avait cru voir Jacques enlevé par les ailes du moulin, et qu'elle n'en avait rien

dit à cause do sa mère. A la vue de Jacques se débattant contre la mort, madame dErmanes émue, s'appuya sur sa filleule, qui faillit s'évanouir. — I,a pâleur de Jacques, ses longs cheveux retombant en arrière, ses yeux levés au ciel, donnaient un beau caractère à sa figure, funèbrement caressée par la mystérieuse clarté de la lune. Sa mère, aussi pâle que lui, essaya de le soulever dans ses bras, — puis, d'une main défaillante, elle lui découvrit la poitrine, et voyant la branche d'églantier de Clotilde :

— Tue épine sur son ermur ! dit-elle avec surprise.

Elle jeta 1 épine à ses pieds; les yeux de Jacques s'étaient fermés j jjourtant il se pencha vers la branche et])arvint à la ressaisir — son cœur avait guidé sa main — MU éclair de joie illumina son front et Clotilde comprit, au mouvement de ses paupières, qu'il voulait voir une

dernière fois ce scapulaire d'amour qu elle avait reconnu.

Il échappa bientôt des bras de sa mère, qui murmura : Je n'ai plus d'enfant.

Clotilde devina tout : l'homme qu'elle avait trouvé ridicule lui parut sublime. — Elle avait ri le matin, — elle pleura le soir.

oS

DANS LA BARAQIE DE MARGOT

Une mendiante qui passait par là

entendit les sanglots de la mère de Taeques, et se détonrna d'un sentier

oreusé dans les vignes pour sa\ oir qui pleurait ainsi. A son apparition soudaine , les laveuses s'écrièrent avec surprise : — La sorcière I voilà la sorcière.

C'était une mendiante étrangère, une folle qui se croyait inspirée, et qui s'était réfugiée à Martigny depuis quelques années. Les femmes, les enfants et les superstitieux la croyaient sorcière, sans doute parce qu'elle vivait très religieusement et surlout dans un étrange mystère. On la voyait souvent au lit des malades: s'ils mouraient, on maudissait ses maléfices; s'ils vivaient, on ne songeait guère à ses veilles pénibles , à ses prières ferventes. Cependant elle ne se lassait pas, et les malades aimaient toujours ses soins et ses lamentables litanies.

La pauvre mère, égarée par sa douleur, courut à elle, et lui dit d'une voix sombre :

— Puisque vous êtes une sor(;ière , ranimez mon enfant qui est mort.

La mendiante baissa la tête.

— Je ne suis point une sorcière, je suis une sainte fcnmie pleine de piété et d'amour de Dieu j grâce à ma

dévotion, mes prières sont quel([ue lois miraculeuses : faites comme moi, priez I

Clotilde, qui s'approchait de la mendiante, crut entendre une voix du ciel, et tomba iiî volontairement agenouillée sur l'herbe.

— Est-ce que je puis prier? est-ce que je me souviens de mes prières? dit Marianne.

— Calmez-vous, reprit la mendiante; vos larmes de mère et vos sanglots sont les plus belles prières.

La mère de .Iac([ues entraîna la mendiante vers son fds.

— • Le voila ! le voilà ! nmrmura-t-elle en repoussant les laveuses.

La mendiante se pencha au dessus de Jacques, et fit un solennel signe de croix en contemidant sa figure pâle et morne.

— Sainte vierge Marie, ayez pitié de sa mère !

Elle passa un petit flacon sur les lèvres de Jacques, et lui saisit la main.

1)K SJARGOT. fil

Après un silence lugubn', elle vit les lèvres sagiteiv, et s'écria :

— Il nest pas mort I

— Jacques ressuscité .' dit une laveuse.

— Encore un miracle 1 dit une autre.

Marianne s'était jetée sur son {ils.

— ^ Tu nés pas mort? Oh! mou Dieu, suis-je folle? Est-ce un rêve? .Tacques! Jacques ! dis-moi que tu n'es l)as mort ?

Clotilde , toujours agenouillée, leva les yeux au ciel avec reconnaissance.

Madame d'Ermanes, surprise et froissée delà Noir ainsi , lui dit dune voix aigre :

— Que faites-vous donc là?

Clotilde répondit par une larme. o Jacques! si vous aviez vu cette larme I

Jamais madame d'Ermanes n avait tant fait de nml à Clotilde, jamais paroles si amères n'avaient traversé son cœur. Elle se leva, et partit en avant , triste et silencieuse comme une fennue qui viejit de prier au ciniolière.

G2 LES AVEXTCRES GALAMt'S

Madame dErinanes^ qui se souciait fort peu delà mort ou de la vie de Jacques^ dit au charretier de poursuivre son chemin, et descendit la montagne en pensant aux frais de sa lessive.

A sa disparition, les laveuses se récrièrent.

— Les mauvais riches sont impitoyables, dit la mendiante; la compassion ne passe jamais chez eux.

Cependant Jacques avait encore un souffle , et sa mère, penchée au dessus de lai, semblait ravir une proie à la mort. A la moindre de ses agitations, son front rayonnait, ses yeux jetaient des éclairs, et, folle, éperdue, elle appuyait ses lèvres brûlantes sur la bouche de son fils, son cœur palpitant sur sa poitrine. On était au mois de mai j les brumes du soir s'élevaient des marais et se couchaient sur le versant de la montagne, la rosée miroitait dans l'I.erbe, un vent humide traversait l'air, et la mendiante dit qu il fallait transporter Jacques au village. Marianne voulut essayer de prendre son fils dans ses bras; mais, brisée par les vio-

lentes émotions de la soirée, elle sentit quelle était aussi faii)le que lui. Une de ses compagnes avait ramassé sur V cluMuin wno bran-

t'he de peuplier dont les rameaux entrelacés l'ormaienl presque un brancard 3 elle demanda aux autres laveuses leurs tabliers et leurs mouchoirs de cou) tout cela adoucit un peu les aspérités des rameaux, et Jacques y fut déposé comme sur un lit. Trois laveuses prirent les trois bouts de la branche et se mirent en route j la mendiante et la mère de Jacques marchèrent de chaque côté. Comme on passait devant la baraque de Jiargot, Marianne craignant que la branche ne se cassât avant d'arriver à Martigny, voulut s'arrêter et éveiller la jeune fille. La mendiante s'empressa d'aller frapper à la baraque ; Margot n'était pas couchée 5 elle effeuillait tristement des marguerites en leur demandant si Jacques l'aimait. Son chat, assis devant elle sur un escabeau, comme un roi sur son trône, regardait silencieusementlaflamme de lalampe, et semblait écouter le cris des chouettes. Quand la mendiante frappa, il miaula deux fois, et sauta sur l'épaule de Margot qui tremblait ol qui crut sentir les griffes du diable. La vieille frappa encore. Margot, plus tremblante, fit quelques pas vers la porte.

-- Qui Nicnl lit.' dil-cllo.

— Ouvre , ma fille, c est un mourant.

Margot ou\Tit, et dès qu'elle entrevit le brancard, elle s'écria en chancelant : — Jacques !

Les laveuses déposèrent le garde-moulin sur le lit. Pendant que Marianne étanchait le sang qui baignait les cheveux de son fils, la mendiante jeta la branche dansl'âtre, où se consumaient des racines de vigne, et sortit pour chercher des herbes. Margot se croyait la proie d'un rêve ; ses yeux erraient partout et ne s'arrêtaient sur rienj appuyée contre la cheminée, elle passait sa main sur la muraille pour s'assurer que c'était bien sa baraque — pau\Te tourterelle effarouchée dans sa cage!

Au retour de la mendiante , ses yeux baissés ne voyaient plus que les flammes mornes de la branche j elle savait que ce n'était point un rêve, car elle avait rougi, car, après la frayeur et l'angoisse, l'amour était revenu — et elle avait vu Jacques couché dans son lit

DE MARUOT. (55

tES LEVRES DE MARGOT ET LE FROAT DE JACQUES.

Le lendemain , quand l'aurore plongea son regard dans la baraque en dispersant sa blonde chevelure à l'horizon , Margot , agenouillée sur la dalle, devant la fenêtre, priait la mère de Dieu d'avoir pitié de Jacques. La mendiante et les laveuses n'étaient plus là; Marianne, assise au pied du lit, dormait depuis une heure d'un sommeil agité 5 Jacques, qui dormait aussi, semblait plus calme , et Margot allait souvent se pcu<'lier

()6 LES AVE.MIIKES GALAXIES

au dessus de lui pour écouter son souftlej il avait tant souffert que la mendiante, désespérée, était ressortie de la baraque en récitant les prières des agonisants. Margot espérait encore, en le voyant si calme dans le sommeil, et , quand un rayon d'amour

traversait son âme, elle priait la vierge avec plus de ferveur. Aux premières blancheurs du matin, elle regretta la nuitj car la nuit elle étreignait sa tristesse avec une volupté mystérieuse que le jour devait chasser; Tamour d'ailleurs n"aime-til pas toujours la nuit, la solitude, le silence. Avant lapparition du soleil, elle éteignit la lampe afin d être encore dans lombre pendant quelques minutes. Elle pouvait répondre à sa pudeur effarouchée qu'il faisait jour, et que, si les premières clartés ne pénétraient point encore dans la baraque, il fallait s'en prendre aux jasmins touffus qui tapissaient la fenêtre. Quand lalaml)e fut éteinte^ elle rougit comme la veille, et regarda autour d'elle s'il n'y avait pas quelque mauvais génie qui pût voir sa rougeur; elle se moqua de ses craintes en])ensant quelle n'était coupable d'aucun crime. — Non,]S[argc»* , vous n'étiez pas coupable ; mais l'amour avait éveillé au fond de votre âme un désii- qui voulait preu-

dre sa volée et qui déjà battait des ailes j vous essaierez en vain de le calmer, Margot, c'est un lutin acharné qui mourra sur vos lèvres j ne lui résistez pas, car il se vengerait -, il éveillerait ses frères , les autres désirs , et vous seriez perdue I — Margot n'était pas coupable, mais elle entrevoyait Jacques, dont le front penchait au bord du lit, et ses lèvres s'agitaient comme pour baiser ce beau front. — Toute pleine d'un ineffable sentiment, elle s'approcha du malade, et s'arrêta tout d'un coup. — Où vais-je ? se demanda-t-elle en frissonnant. Sa pudeur l'avertit qu'elle allait embrasser Jacques; mais l'amour, qui criait plus fort, étouffa la voix de la pudeur, et dit à Margot qu'elle allait écouter le souffle du malade. L'innocente crut aux paroles trompeuses du traître , et s'approcha encore du lit. Quand elle fut devant Jacques, elle s'inclina au dessus de lui, et, les yeux sur sa mère toujours endormie , elle rafraîchit sa bouche sur son front. Ce chaste et virginal

baiser monta au ciel comme une sainte prière , et les anges qui ont aimé versèrent des larmes de joie.

flS LES AYEMURES GALANTES

MADEMOIS£LLK CLOTILDE DEMANDE A U\ ROSAIRE SI ELLE AIME JACQUES

Margot s'éloigna du lit, effi'ayée du bruit de ses pas , comme un cerf poursuivi par la chasse; le soleil levant l'éblouit soudain — et comme le frisson lui glaçait toujours le corps, elle ouvrit la croisée pour se réchauffer aux premiers rayons.

])ans le ciel pâle, de hhuiiiies vapeurs erraient comnic dos fant<^me^ allardt's ou connue des animes perdus; des

bouffées de vent passaient par intervalles et secouaient le feuillage humide de rosée. Margot avait les yeux sur toute la vallée , mais elle ne voyait ni la couleur des champs , ni les brumes du matin , ni les secousses du vent ; elle voyait confusément Marianne endormie , et entr'ouvrait encore sa bouche, comme si le front de Jacques s'approchait. Enivrée de l'odeur des jasmins et des violettes , enivrée de ses rêves et des mélodies de son amour, elle se détacha de la fenêtre et retourna près du lit. Involontairement elle s'inclina encore au dessus du malade, et le contempla avec délices j la main de Jacques reposait sur l'oreiller : dans son égarement elle y appuya su main. — Hélas ! Jacques s'éveilla en criant : — Mademoiselle Clotilde I

— Je ne s-uis pas mademoiselle Clotilde, dit tristement Margot.

Jacques lui prouva, par un regard jnaussade, qu'il le savait bien.

Jamais regard ne laissa tant d'amertume au cœur de la pauvre fille.

— Ce iiest plus Jacques, peusa-t-elle, Jacques ne me regardait pas ainsi.

Elle devina que Jacques aimait Clotilde , et s'écria avec douleur : — Lorgueilleux !

— Si elle l'aimait I reprit-elle avec un soupir.

Et, dans son àme, l'amour, qui pressentait la jalousie, ouvrit ses ailes enflammées, et vola a sa rencontre.

Pendant que Margot se lamentait dans la baraque , Clotilde traversait la vallée de Martigny. Un diamant s'était détaclié de sa bague, et, croyant le retrouver près du lavoir, sur un lit de verdure où elle arait sommeillé la veille, elle s'empressait d'y aller.

C'était un cbarmant spectacle de la voir plus alerte qu'une jeune biche courant par les sentiers , gravissant le bord des chemins, et se perdant au milieu des grands seigles. Le vent agitait sur ses joues les boucles de sa chevelure, et se glissait amoureusement dans les plis de sa robe. Elle était distraite, et suivait le chemin de la montagne sans rien voir autre chose que ses pieds baignés de roséej elle oubîait son diamant; des images confuses passaient dans son àme : tantôt c étaient les figures

fraîches et riantes des jeunes chasseurs , tantôt la pàlo tête de Jacques. Elle marchait près de l'ornière où elle avait vu le garde-moulin si beau dans les bras maternels, quand des taches de sang , éparses sur le sol rocailleux , la firent tressaillir^ elle recula de quelques pas en se rappelant la douloureuse scène de la veille , et^ comme son regard tremblant glissait sur le chemin, elle découvrit le rosaire de la mendiante à demi caché dans le sable ; elle le secoua du pied et le ramassa.

— Un rosaire, dit-elle d'un air rêveur.

Elle alla s'asseoir près dune aubépine dont les fleurs papillonnaient au vent. Jacques passait toujours vaguement dans son imagination. Elle se laissa entraîner au cours des molles et vagabon<les rêveries, son ilme s'épa-

nouit aux rayons d'une amoureuse pensée comme une rose au soleil ; elle oublia bien vite que Jacques était misérablement vêtu de toile et qu'elle avait de royales parures 3 — et je ne sais par quel caprice elle égraina le rosaire en lui demandant si elle aimait le garde-moulin. — Margot, vous'n'aviez pas demandé aux marguerites si vous aimiez Jacques.

UNE MOUCHE , UN CHAT , UN REGARD

La mendiante, qui cherchait son rosaire aux alentours, entrevit mademoiselle d'Ermanes à travers l'aubépine.

Elle marcha silencieusement vers elle.

Au son de sa voix languissante, elle s'arrêta près du buisson, et leva sa coiffe pour mieux entendre.

74 LES AVEÎfTURES GALANTES

ClotiWe faisait toujours glisser dans ses doigts les grains du rosaire^ et murmurait toute distraite •

JE LABIE

BEAUCOUP

point du tout.

JE L'AJGVIE...

Elle arrivait aux derniers grains, quand le soleil, caché depuis un instant, s'éleva radieux d'un flot de nuages j l'ombre delà mendiante glissa sur elle, et le rosaire échappa de sa main.

— Mon rosaire ! s'écria la vieille.

Et sinclinant pour le ramasser :

— Sainte Vierge, mère de Dieu, je vous rends grâces.

— Et Jacques? dil mademoiselle d'Ermancs presque égarée.

DE MARGOT. 7i>

— Il est mort peut-être... Je vais descendre à la baraque de Margot, où je l'ai vu à l'agonie...

— Je descends avec vous, ma chère vieille ; il faut que je le voie !

Mademoiselle d'Eriuaues suivit la mendiante et s'arréita hieD-tôt en condamnant l'exaltation qui l'entraînait. Mademoiselle d'Ermanes avait une âme ardente qui s'enflammait au moindre éclair d'amour ou de haine; mais sa marraine, desséchée par les passions violentes d'une vie orageuse et par le souffle amer de l'égoïsme, avait fané sa candeur, ses illusions, sa virginité, toutes ces ravissantes fleurs bleues de la jeunesse, qui versent leurs parfums dans nos âmes j sa marraine l'avait mise en garde contre les nobles sentiments en lui dépeignant le monde sous ses faces les plus laides -, sa marraine avait enfin essayé de sacrifier le cœur à la tète. — Clotilde, trop simple et trop faillie pour lutter contre niadame d,Tprmanes, se laissait entraîner dans les cliamps les plus arides, et ne voyait souvent qu'avçc les y eux ^ù cette feinrae. Son premier éla.n et sa preniièr^t pensée pt^rtaicnt du ooewr, mais la tête était]à, (jui uiaîtrisait l'élan, et

qui éteignait la pensée. Le cœur était toujours jeuile, mais déjà la tête ^^eillissait. — Elle suivait la mendiante en esclave damour, mais soudain les yeux de madame d'Ermaues s'étaient glissés sous ses paupières j elle avait vu la froide image de la réalité , elle s'était souvenu de la distance qui la sépareiit de Jacques, et elle s'arrêtait presque dédaigneuse — cette fois madame d Ermanes ne devait pas vaincre, car la mendiante ayant dit à Clotilde que Dieu lui saurait gré de ce saint pèlerinage au lit d'un mourant, elle poursuivit sa marche en rougissant de son mouvement orgueilleux.

Après quelques vagues paroles échangées a de grands intervalles, la mendiante et Clotilde se trouvèrent devant la baraque de Margot. La vieille entra la première et se retourna vers mademoiselle dErmanes pour lui recommander le silence.

Jacques dormait encore, et, seule devant son lit , un rameau de tilleul à la main, Margot le veillait et faisait une guerre assidue aux mouches qui voulaient troubler son sommeil ; les rideaux de serge étaient tendus, et Clotilde, éblouie parla clarté du dehors, ne vit que trèscon-

fusémentla lête du malade à travers la gaze mystérieusedu demi-jour. Margot, ombragée par l'apparition surnaturelle de mademoiselle d'Ermanes, regarda les paupières closes de Jacques pour s'assurer qu'il ne pouvait voir sa noble rivale. La mendiante s'appuya sur le dosseret dune chaise, et se mit à prier en égrenant son chapelet. Clotilde s'approcha de la fenêtre entrouverte et regarda voltiger les étoiles de jasmins que le vent en détachait 5 elle trouva la baraque charmante — et c'était la première fois ; ses yeux se reposaient avec envie sur les meubles antiques et pittoresques de Margot, sur les solives noires et vermoulues , sur les dalles blanches et polies. Les murailles mouchetées étaient couvertes çà et là d'images saintes et profanes; quatre batailles célèbres bariolaient la cheminée ; entre l'étagère et le lit une vierge caressait d'un regard maternel son enfant endormi dans ses bras — c'était devant cette vierge que Margot priait le soir et le matin — sur les rideaux verts on voyait un bouquet de buis béni qui devait protéger le sommeil et chasser les mauvais rêves ; sur le revers de la porte on \o\ail un autre bouquet qui devait défendre le baraque du feu du ciel cl des approches de

satan : — le curé de Martigny l'avait dit en chaire, et

Margot croyait aux sermons.

Un rayon de soleil tremblait dans un seau de bois noir, sur la face immobile dune eau claire et transparente qui donna le désir de boire à mademoiselle d'Ermanes j Margot devina son désir et vint lui présenter une cassetée d'eau. Clotilde, touchée jusqu'aux pleurs, voulait embrasser sa sœur d'autrefois, mais un sentiment qu'elle ne put définir l'arrêta dans son élan — c'était la jalousie. Elle était jalouse parce que le vent qui glissait dans la baraque avait plus de fraîcheur et de parfum qu'au châteauj parce que Margot, plus belle danssapâleur, était trop amoureusement penchée vers Jacques. — Elle était jalouse, mais la vanité l'aveuglait et l'empêchait de lire en son âme^ — jalouse sans penser à la jalousie.

Le chat gris, couché sur le pas de la porte, tendit ses blanches pattes et fit sa toilette 5 une guêpe vint le lutiner : il sauta vers elle sans pouvoir l'atteindre. La folle, qui tournoyait en riant de sa colère, disparut sous les rideaux verts; le chat, avide de se venger, oublia que le lit était un eldorado où il n'abordait jamais ; il s'é-

lança sur le malade , qui s'éveilla soudain^ et dont le premier regard fut pour Margot. S'il n'y avait pas d'amour dans ce regard;, il y avait au moins quelque chose de tendre et de reconnaissant qui calma les souffrances de la pauvre fille ; elle essaya de repousser le triste sou venir de l'autre regard ; elle pensa que le délire seul avait enfanté l'horrible grimace du matin ; elle crut encore à l'amour de Jacques j mais sa chimère s'évanouit bien

vite quand elle vit rayonner les yeux du malade, quand elle vit une joie du ciel s'épanouir sur sa figure, quand son cœur saisit au passage l'amour d'un regard envoyé à Clolilde.

SO LES AV£>TIWIES GALA.MES

ItARGOT .VRRACHE LE RIDEAU DE So-\ LIT.

— Elle est là I elle est làl iniujnura Jacques dans son égarement.

Margot, qui voulait endormir l'exaltation du malade, prit une tasse d'étain sur 1 étagère, et l'approcha de ses lèvres ardentes j mais Jacques détourna la bouche.

Margot se vengea de ce refus en tendaul le rideau du côté de mademoiselle d'Ermanes.

— Le grand jour fatigue les malades, dit- elle d une voix émue.

Margot^ qui jamais n'avait été si méchante, ne put arrêter un soupir en voyant la mine piteuse de Jacques.

— Laisse-moi voir le soleil, dit l'ingrat.

Margot se sentit trop faible pour lui résister^, et séloigna du lit.

— Le soleil ! le soleil ! pensait-elle avec désespoir ; pourquoi ne suis-je pas son soleil, moi ?

Le lit qui craquetait l'avertit que le malade essayait de se mouvoirj elle devina que c'était pour revoir Clotilde, et dans son dépit

elle arracha le rideau. Jacques , plus ébloui par mademoiselle d'Ermanes que par Tardeur du jour, ferma languissamment les yeux, et paru t s'endormir; mais il voyait toujours à travers Tes franges de ses paupières, il voyait toujours Clotilde^.dont les regards soucieux suivaient les fleurs volantes des jasmins, et se reposaient avec nonchalance sur le bord du lit.

La mère de Jacques entra et dit à la mendianle que le médecin la suivait. Le médecin allait souvent au ohâteanj Clotilde, craigant qu'il n'avertit sa marraine de sa Nisite au malade^ dit adieu à Majgot et sorlil. Involon-

tairement Jacques tendit ses bras vers la porter sa mère crut voir un élan d'amour filial, et s'inclina vers lui, mais les bras retombèrent morts.

Vers le soir, Margot, seule auprès de Jacques, lui rappelait le temps de leurs amours ; elle espérait effacer pour un instant limage de mademoiselle d'Ermânes, qui flottait toujours sous ses yeux.

— Te souviens-tu, Jacques, disait- elle en rougissant, te souviens-tu que dimanche passé tu m as offert un bouquet de lilas? Tu baissais les yeux — moi aussi — je te voyais pourtant — vous êtes bien changé Jacques ! ol\ Vous êtes bien changél — I>imanchc tu m'aimais^ aujo^wrd'hui vous êtes un orgueilleux , vous aimez les grandes dames, mais les grandes dames se moqueront de vous.

— Pas toujours ! s'écria Jacques.

En ce moment, sa mère , qui cueillait des fleurs de mauve dans le jardin , reparut sur le seuil de la porte .

— Pas toujours, reprit-il en sauimant j un tenqi^ viendra où je ne serai plus Jacques...

Quelques jours après, Jacques était de retour à son

moulin, et Margot essayait de repousser son amour.

Mais, au souvenir de son minois languissant , de son front pâle , de ses yeux bleuâtres et de ses lèvres vermeilles, la pauvre délaissée s'écriait avec désespoir :

■ — Oh ! je l'aimerai toujours !

Jacques, dévoré par d'ambitieux désirs, avait sans cesse d'ardentes aspirations 5 son âme s'envolait vers l'infini ou se reposait sur les helljm et grandes choses du monde 5 elle effleurait l'or et le velours des trônes , les palmes des héros , les couronnes des poètes , et , dédaigneuse, elle rentrait dans sa prison en se plaignant douloureusement comme une esclave qui a vu de beaux pays, et qu'un maître insensible enchaîne dans un désert. — Quelques jours avant, Jacques était si insouciant de son sort ! si joyeux d'aimer Margot ! si fier de son moulin!

L'amour a d'étranges caprices, il détourne sans cesse le cours de notre vie, il nous ?gare mille fois sur la grande mer du monde ; il énerve les plus forts, il anime les plus faibles; il donne aux uns des élans sublimes, il

éteint la puissance des autres. L'amour possède toutes les clefs dor de nos intelligences, qu'il ouvre ou qu'il ferme à sa fantaisie. Il est des misérables qui semblent condamnés à mourir sans avoir vécu. Perdus au fond de quelque aride vallée vainement arrosée de leur sueur , ils ignorent la joie du monde — lamouriränie de la vie — l amour! Es marchent tristement à la mort sans aspirer sur leur route les parfums enivrants de ces fleurs si douces que Dieu a semées sur la terre . la volupté, la poésie. Leurs yeux ne s'élèvent jamais au ciel, leurs corps sont des tombes où dorment éternellement leurs âmes. — Un regard pourtant, un seul regard d'amour , une ravissante voix de femme va tout changer : l'ùme qui dormait va s éveiller et sortir radieuse de sa couche ; les yeux vont se détacher de la tene et plonger avec extase aux divines régions ; les misérables seront des hommes; ils verront la vie par toutes ses faces; quelle soit joyeuse ou triste, qu'elle soit amère ou douce, qu'importe, ce sera la vie, puisque la \oîupté touchera leurs lèvros, puisque la poésie chantera dans leurs âmes ; d'ailleurs la tristesse est une fleur quia aussi ses parfums, et la joie est comme le soleil:

on court avide au devant de ses rayons^ mais, bientôt las, on se jette à l'ombre — l'ombre de la joie c'est la tristesse.

d'un GARDE-MOULEV , DUN GARDE-CHAMPETRE ET d'un MAITRE D'ÉCOLE.

Jacques ressemblait à ces misérables qui s'usent en cultivant un terre inféconde j il devait vivre dans l'ignorance de la vie ; ce n'était que la plus belle machine du moulin, ce n'était qu'un martyr du travail,, un esclave du vent. — Mademoiselle d'Ermanes a passé sur son chemin — il connaîtra lavie. Clotilde nel'apas

amoureusement regardé, mais elle la sauvé de la mort; sa voix charme-

resse ne l'a pas séduit , mais elle a ri de ses ridicules; et aon dévouement vaut bien un doux regard, et son rire est plus puissant peut-^tre qu'ime voix charmeresse, car il veut un sacrifice au dévouement, une noble vengeance au rire moqueur.

Sa vie solitaire et nonchalante , ses vagues rêveries inspirées par les formes changeantes des nuages, par les couleure enflanmiées du couchant, par les orages dont la voix solennelle et terrible le poursuivait dans le sommeil j sa tendance au merveilleux, exaltée par les contes de fées et de revenants, que depuis un siècle on répète avec mystère aux veillées de Martigny ; ses poétiques souvenirs du passé qui l'avait vu mendiant et vagabond; sa religion pour les fleurs sauvages de la montagne, mais surtout son amour presque évangélique, étaient autant de mains puissantes à déchirer l'enveloppe de son âme.

Il fut long-temps en proie aune ivTesse vaporeuse. A la pensée de Clotilde, il était saisi d'un frémissement voluptueux qui le faisait chanceler^ ctqui répandait autour de son âme une brume mystérieuse? lente à se dissiper.

Daiis ses premiers élancements, cette àme était comme l'œil entrouvert d'un enfant qui vient de naître. — • La lumière l'éblouissait et la fatiguait bien vite, mais la lumière est belle^ et l'âme avait toujours l'ardent désir de voir.

Son vol n'était pas radieux encore ; pauvre colombe échappée de son lit natal, elle déployait souvent en vain ses ailes ; k la moindre secousse du vent elle allait s'abattre sur le sol.

Elle errait à 1 aventure j tous les liorizons l'attiraient à la fois, tous les chemins lui semblaient beaux; mais voici l'heure où le hasard, sans doute, va lui donner un but. ' '

Jacques voyant passer un soir le garde-champêtre sous l'escalier du moulin, s'empressa de descendre et d'aller à lui.

— Maître Pierre, n'est-ce pas quil est glorieux d'être soldat !

— Jadis I répondit maître Pierre avec la majesté d un tragédien qui va se draper de son manteau.

DE MARGOT. Si»

— Et d'ailleurs^ reprit-il, on voit des soldats qui soitl des lâclies.

Il leva dédaigneusement le pied, et frappa le sol.

— Mais il y en a qui sont des braves — et il est glorieux d'être brave I

Le garde-champéhc se frappa le cœur.

— Vous ne vous donnez pas de coups de pieds, dit Jacques en souriant.

— Oui, mille tonnerres, il est glorieux d èlrc soMal quand on est brave.

Près d'une femme, le garde-champêtre ne se permet tait pas les mille ion-nerrea ; il enjolivait son style d"nn blasphème fort

séduisant : on se rappelle sans doute les mille fariboles qu'il roucoulait aux oreille^ de Margot.

— Et comment devient-on soldat? dit Jacques.

— Comment on devient soldai ? lu me fais pitié î Ou s'en va à la guerre, et là, en joue — feu ! El les autres qui tombent cuuune des nuiuchesl —et le canon (jui

gronde I — et la musique î et les cris ! et la fusillade ! et le sang qui coule I et la fumée !

Le garde-champêtre, transporté, saisit la main de Jacques.

— Oh ! qu'il est beau d'être soldat !

— Oui , mais les soldats ne sont pas beaux, dit le maître d'école de Martigny, qui s'arrêtait à la queue du moulin pour se reposer d'une promenade à travers les cliamps.

— Le garde-champêtre jeta xm regard de mépris sur les cheveux: en saule pleureur et le costume plutôt bouffon que sévère de M. Chrisostôme.

— Que dites-vous, capitaine des bambins ? Je n'entends qu'avec peine votre voix de petite fille.

— Je dis que vos oreilles ne sont pas mignonnettes.

— N'insultez pas ceux qui ont protégé votre berceau j ne riez pas de ceux qui ont fait la gloire de leur patrie.

Le maître d école regarda maître Pierre.

— Les soldats sont des ânes — je ne parle pas des gardcs-cliampêtres.

UE MARUOT. JH

— Mille tonnerres I mon l)âton de cornouiller a des inquiétudes...

— Oui, les soldats sont des ânes , et je ne m étonne pas de la longueur prodigieuse de leurs oreilles — je ne pense pas aux vôtres, maître Pierre j mais je vous trouve très ridicule de vous croire rayonnant parce que vous avez été vous morfondre chez les Russes. La belle gloire, n'est-ce pas, d'avoir laissé une partie de vous-même sutla terre étrangère, et d'être revenu dans vos foyers, battu par les Cosaques.

Le maître d'école remercia Dieu de cette miraculeuse improvisation.

Le garde -champêtre leva orgueilleusement la tête.

— Battu par les Cosaques ! Ne répétez plus cela, mille tonnerres! Battu parlesCosaquesî Dépêchez-vous de vous effacer, car vous m'offusquez tant, que je crois reconnaître un Cosaque.— A-t-on jamais vu un soldat comme moienbutte aux insolences d'un magister, d'un mauvais troubadour dont on ignore les ancêtres. — Comment va monsieur votre père, s'il vous plaît. — Ah ! pardon, j oubliais que vous n'en avez pas.

— J'en ai tout autant que vous, dit avec dignité M. Chrisostôme.

— Et même plus, je crois.

Le garde-champétre se mit a rire de toutes ses forces, et s'avança sur le bord de la montagne pour voir si les vaches ne s'écartaient pas de la pâture communale.

Jacques, silencieusement appuyé contre l'escalier du moulin , regardait la tête osseuse et bizarre du maître d'école, qui s'approcha de lui.

— Eh bien ! Jacques, tu es triste, mon enfant, qu'y a-til donc à l'horizon? le vent est fantasque et refeeWcpeutêtre ?

— Que le diable emporte le vent , le moulin et moi

aussi

— Jacques, est-ce bien toi que j'entends?

— Oui, je suis las d'être un misérable garde-moulin j je veux être soldat, je veux me battre !

— Jacques, tes mains sont blanches , ne les trempe

jamais dans le sang de ton frère; si tu es las d'être gardemoulin, deviens berger.

Jacques fit une moue dédaigneuse.

— Tu penses peut-être éclipser Napoléon — où l'orgueil va-t-il se nicher. — Va! mon enfant, la gloire est une fumée, les académiciens eux-mêmes le disent à chaque instant.

— Qu'est-ce qu un académicien?

— Ignorant !

Le maître d'école recueillit ses idées.

— Un académicien, c'est un des quarante innnorlclsj iiuand l'un d eux vient à mourir les aspirants se présentent enfouie; mais il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus...

Jacques ouvrait de grandes oreilles.

— C'est l<i plus belle gloire du nioiidc : nu académicien est plus grand qu un roi...

— A quoi passent-ils leur leinps, les académiciens?

\)i I.KS AVENTIBKS (.ALA>rKS

— Ignoiaul I

Lo maitre d'école recueillit ses idées.

— Ils font des chefs-d'œuvre, des chausons, des comédies , des grammaires françaises et même des grammaires qui ne sont pas françaises ; ils sont forts comme des Turcs sur l'orlograplie ; ils parlent comme des livres 5 les uns font de la prose, les autres font des versss.

— Des versss ! s'écria Jacques, je ne connais pas cela.

— Ignorant! tu es venu à mon école pendant six longues années, et tu ne sais rien j as-tu donc tout oublié ? Ai-je donc en vain dépensé des trésors de science ? fautil que je te dise que les versss... — Mon Dieu^ pourquoi laissez- vous vivre tant d'ignorants î

Le maître d'école recueillit ses idées.

— Les versss...

— Est-ce qu'il est possible (jue j'ignore cela, se dit le pédant de Martigny.

La prose...

Le maitre d'écolo se frappa le front selon sa coutume pour en faire jaillir des éliiiccllos de génie.

DIC MAJIGOT. ^

— La prose , les versss... les versss, la prose.... Baste î Je perds ma science avec toi. — Sache seulement (jue c'est quelque chose de fort beau. — Ite, missa est.

Le pédant traduisit mot à mot : — Allons-nous-en, la messe est dite — et s éloigna avec dignité en sortant de sa poche Les petits orphelins du hameau, roman du citoyen Ducray-Dumesnil.

Jacques remonta l'escalier en essayant de voir clair dans ses idées.

— Ils sont immortels j, murmurait-il _, ils sont plus grands que les rois , ils font des versss — je veux être académicien.

Jacques secoua dédaigneusement la farine qui le couvrait.

Le garde-champêtre, qui descendait la montagne^ se mit alors à chanter à gorge déployée :

Ah ! que l'amour est agréable !

Elle est de toutes les saisons= = .

9é I KS AVKNTIRKS CALAM i::

MAUGOT AGIT KN SOXGE LES BAISERS DE DEUX RAMIERS.

Maître Pierre ne sen doutait pas, mais il suivait uu sentier perdu qui descendait à la baraque de Margot.

C'était bien le sentier le plus charmant des alentours : partout de 1 ombre, de la verdure, de la fraîcheur, des parfums, des bruits amoureux, des chansons lointaines j

partout dos Heurs dans l'herbe , des papillons errants 5 partout le mystère et la volupté.

Le garde-clianipètre, qui trouvait plus d'ivresse dans un verre de vin clairet que dans tous les charmes de la nature, s'abandonna pourtant avec une délicieuse indolence aux poétiques impressions qui le saisissaient au passage.

Et quand , au travers des grands chênes, il entrevit la baraque de Margot, il ressentit un ravissement ineffable, un transport religieux, et s'écria en levant les yeux au ciel : — Mille fariboles ! que j'aime Margot.

Margot, baignée parla lumière molle et nuageuse du soleil couchant, cueillait les premiers'pois verts de son jardin; agenouillée devant les tiges ou assise sur l'escabeau qui servait de trône à son chat , sa pose avait toujours de la grâce et de la nonchalance ; les boucles de ses cheveux ondoyaient sous son chapeau de paille, dont les bords ombrageaient ses joues; elle s'était coquettement parée de sa croix d'or, qui seuiblait suivre les palpitations de sï gorge.

Son chat dormait a ses pieds — et sa chèvre errait aux alentours.

Un sentiment de tristesse et de rêverie était répandu sur sa figure, qui pâlissait depuis quelques jours j Clotilde et Jacques se combattaient en elle: la jalousie et l'amour la ravageaient. Elle

avançait alors rapidement dans la vie. Elle échappait déjà au calme et à l'insouciance delà jeunesse ; ses regards ne plongeaient plus dans le passé, mais dans le vague horizon de l'avenir ; ses joyeux souvenirs d'enfance ne venaient plus rafraîchir son âme , elle oubliait de penser à sa mère, et le matin et le soir, en priant devant limage de la vierge, elle essayait en vain de se recueillir, de repousser les mille songes profanes qui l'agitaient. Quand elle voyait mademoiselle d'Ermanes dans son imagination, sa pensée s'entourait de robes et de parures, elle allait se mirer, et sécriait : — Que n'ai-je ses robes et ses paruies, puisque je suis belle aussi ; — quand elle voyait Jacques, sa pensée s'égarait dans les détours mystérieux des bosquets; elle suivait le cours murmuraut des ruisseaux, le vol amoureux des lourlerelles, le balancement des fleurs; elle se

reposait à lombre, dans la ^'erdure, sur la mousse étoiléc de marguerites.

Déjà la volupté secouait la poussière vierge qui couvrait l'âme de Margot ; l'innocente trouvait ses caresses trop douces pour résister) elle s'abandonnait mollement à ses ravissements, à ses ivresses, à ses délices ineffables; et nul baiser d'amour n'avait atteint le corps, que déjà la volupté allait détacher une corolle de cette ravissante fleur , la virginité de l'âme.

Si ce roman n'était le plus chaste du monde^ je vous raconterais comment l'âme de Margot perdit la plus blanche corolle de sa virginité.

Ce fut ce soir-là ;, aux derniers regards du soleil , pendant que le garde-champêtre contemplait la baraque au travers des grands

chênes du sentier, pendant que .Jacques aspirait à la gloire des académiciens. — • Les rêveries de Margot avaient pris des couleurs ardentes ; à la voix roucoulante d'un ramier qui attendait sa colombe sur une branche touffue, ses mains avaient lâché lea tiges des pois, sa tête s'était penchée sur son cœur 5 dans les bosquets ileuris de son imagi]ialiou, elle avait vu la

colombe s'abattre dans le lit du ramier , elle avait \ii leurs embrassements^

elle avait pensé à Jacques^ et la volupté qui veillait aux abords de son âme détacha la plus blanche corolle de sa vir"inilé.

LA LUNE MET LA TETE A LA FENETRE DE LA BARAQUE, ET REGARDE DAXS LE LIT DE MARGOT.

Maître Pierre, qui apparut tout à coup devant la haie du jardin, fit presque peur à Margot ; elle tressaillit et murmura d'une voix émue :

— J'étais si bien seule !

— Bonsoir, la belle, cria le garde-champêtre.

— Bonsoir ! dit sèchement Margot.

Je perdrai mou temps ce soir, pensa maître Pierre j à demain le bombardement.

— Vous avez des chagrins, mademoiselle Margot?

— Peut-être.

— Oh 1 oh! voilà qui est nébuleux. — Des chagrins d'amour?

— Je ne sais pas.

— Très nébuleux. — Est-ce que Jacques ne jette plus de pierres dans votre jardin.

— Je ne sais pas.

— Trop nébuleux ! J'ai pourtant touché la corde.

Margot entr ouvrit une cosse plus verte et plus tendre que les autres , et en détacha les pois avec ses lèvres.

— Dites donc, la belle, ne pourrait-on pas vous consoler.

— Au contraire.

— Le siégfi no va pas ce soir; j'use en pure perte

toutes les cartouches du sentiment. — Vous êtes donc inconsolable ?

Margot caressa son chat.

— Est-ce qu'il y aurait une mauvaise brèche à votre cœur^ mademoiselle Margot.

— Vous a-t-on chargé de veiller à la garde de mon cœur, maître Pierre ?

— Ah ! plût à Dieu que je fusse chargé de garder ce trésor-là j j'aurais les dents d'Argus, les y eux de Cerbère, et l'ennemi ne s'y brûlerait pas la patte, mille fariboles !

— Qu'est-ce donc que M. Argus et M. Cerbère?

— Ce sont des dieux ou plutôt des chiens célèbres mis en sentinelles aux portes de l'enfer — ou du paradis. Je vous plains de

tout mon cœur mademoiselle Margot , car vous ignorez les choses les plus simples de la religion. Je ne suis pas dévot, mais je rends grâces à Dieu d'avoir appris à le servir dans les chansons de mon camarade de lit. — Quel bon diable c'était ! savant comme un Ulysse, brave comme Achille I

dtfl LES AVENTURES f.ALAMES

Pendant ses glorieuses campagnes , maître Pierre s'était épris d'un bel amour pour les dieux raythologiques. — Nous aimons les chimères par-dessus tout. — Il avait eu pour camarade de lit un mauvais philosophe voltairien, qui passait son temps a chansonner Yénus et l'Amour, la Vierge et le Christ — les dieux païens et les dieux chrétiens. — Les noms de ces dieux sétaient noyés ensemble dans la mémoire de maître Pierre, et il ne se passait pas de jour qu'ils ne reparussent à la surface. A son retour dans ses foyers, il était plus que jamais atteint de cette étrange monomanie d'embellir son discours d'images mythologiques — et, hormis les clercs de notaire, tous les citoyens de Martigny parlaient avec vénération de la science qu'il avait trouvée et du bras qu'il avait perdu.

— Oui, mademoiselle Margot, brave comme Achille. La bombe des Russes l'a balayé, le pauvre diable !

— La guerre est une chose affreuse, tant de soldats y meurent î

— Cela ne mest pas anivé.

Margot snarit.

UÉ MAUflOT. iOé

— Et pourtant j'ai laissé de mes os à Wagram.

— Il aurait dû les laisser tous, murmura Margot avec ennui.

Le garde-champétre secoua sa pipe.

— Si vous le permettez, la belle...

— Oh ! mon Dieu, oui.

Maître Pierre rit dans sa barbe, et lança un coup d'œil pervers a Margot.

— Ah! ah 1 vous le permettez, c'est a merveille.

Il saisit l'instant où elle se penchait vers son chat, et lui baisa le cou.

— Dieu I s'écria Margot.

— 'Vous me l'avez permis.

La pauvre fille, rouge et confuse, regarda sévèrement le garde-champêtre, et s'en fut à l'autre bout du jardiu. Maître Pierre, troublé par son regard plein de candeur et de chasteté, recretta d'avoir pris ce baiser, et dispa-

rut dans la prairie en murmurant : — c'est un ange du ciel , la guerre sera longue, mais je suis un sot d'avoir commencé les attaques ce soir.

Quand Margot vits'éloigner le garde-champôtre, elle revint à ses pois et en cueillit encore 5 son âme s'épanouit au souvenir des ramiers dont elle avait vu les amours dans sa vaporeuse rêverie ; son corps tressaillit de dépit au souvenir de maître Pierre, dont elle avait senti les lèvres impures.

— Jacques ! Jacques I pensait-elle avec regret , n'est-ce pa« toi qui devais m'embrassor le premier.

Elle passait sa main sur son cou pour effacer le souvenir du baiser — et pour rêver encore elle re-^ gardait la branche touffue des ramiers et le moulin de Jacques.

A la brune, elle rentra dans sa baraque, et ressortit bientôt, portant d'une main un saladier rempli de chicorée, de l'autre un mince morceau de pain : c'était son souper. Elle s'assit sur le pas de la porte, et déposa le saladier sur ses genoux. La chèvre accourut, le chat

vint en hypocrite lui caresser les jambes, et le coq — que lamour sans doute empêchait de dormir, se mit h hecqueter aux alentours.

Margot, toujours rèv;'use, plongea ?a fourchette dans la chicorée.

Et quand, une demi-heure après, elle voulut lever la fourchette à sa bouche, la salade et le morceau de pain avaient disparu. La chèvre, qui n'aimait pas le vinaigre, éternuait et bondissait au dessus de la chicorée qu'elle avait dispersée devant la porte, et le chat disputait au coq la dernière miette du pain. Margot , qui n'était pas affamée ce soir-là, s imagina quelle avait soupe. Elle chassa la chèvre à sa cabane, et rentra avec son chat. Quand elle fut devant son lit, elle dénoiia sa brassière et sa jupe, elle attacha sa croix d'or aux rideaux, et tomba agenouillée sur la dalle ; mais ce fut en vain qu'elle essaya de prier avec calme : l'ivresse fiévreuse de ses rêves la poursuivait toujours.

Avant de se coucher, elle regarda autour d'elle, el pour la première fois de sa vie, poussée par je ne sais quel instinct, elle alla s'assurer que la porte était bien close.

La veille elle se fût endormie sans crainte au milieu des champs.

Elle se coucha. — Pendant cette nuit je ne sais ce qu'il advint dans la baraque. — Demandez à la lune qui couvrait le jardin d'une grande nappe de lumière, et qui regardait par la fenêtre le lit de la délaissée.

QUI PROMET DES CHOSES DIVERTISSANTES

Un matin Margot se jeta toute palpitante hors de son lit 5 un rayon de soleil tremblant sur les rideaux l'avertit que la matinée s'avançait , et le chat gris couché près, de la porte lui reprocha sa paresse par un mia-ou prolongé.

Sa première pensée l'attira devajit son miroir. — C'était un vieux miroir de Venise dont on se moquait à Martigny. Les paysannes préféraient les miroirs mo-

dernes — \es cadres rouges à figurines les charmaient surtout ; elles avaient prédit au marchand qu'il ne vendrait jamais cette vieillerie; mais Margot, séduite par sa belle forme et par les in-

crustations de nacre qui se détachaient de son cadre d'ébène, Margot qui avait une secrète tendance au pittoresque et au beau, s'était dit que \a vieillerie irait à merveille contre son étagère.

Or, ce matin-là, Margot se vit dans son miroir plus pâle que la veille^ elle eut dabord peur d'être malade, mais elle fut rassurée par la fraîcheur de sa bouche et l'éclat de ses yeux.

Comme elle ouvrait la porte de la baraque, un cavalier qui passait sm' le chemin

s'arrêta tout à coup à sa vue et se mil a la contempler.

C'était Edouard de Marcy, 1 un des chasseurs qui

avaient tant li de Jacfjues sous le vieux tilleul du château de Martigny. — Entraîné par le courant qui nous jette sur la rive du mariage quand nous n'y pensons pas^ il allait demander à madame d'Ermanes la blanche main de sa lilleulej il n'aimait de Clotilde que sa beauté, mais il était singulièrement alléché parle domaine presque royal quelle devait recueillir à la mort de sa marraine.

Edouard de Marcy était un de ces jeunes fous dont le passage dans la vie n'est marqué que par des extravagancesj un de ces rois de la mode, qui ne font rien — hormis des dettes,, et qui laissent à leurs enfants, comme débris de leur patrimoine , des manchettes fanées — comme les miennes — des éperons dorés , et des lambeaux de gants, ■ — un de ces charmants effaroucheurs de femmes, qui n'ont peur que de la mort, et qui font un testament pour léguer les biens qu'ils n'ont plus, et donner le reste aux pauvres.

Edouard de Marcy , qui avait déserté Paris aux premières aurores du printemps, plutôt pour fuir certains usuriers dont il craignait les poursuites malvoillan-

te:;!, que pai' amour du calme el de la Iruielicur dea cliauips^ s'était réfugie chez un de ses amis, à quelques, lieues du château de madame d'£rmanes. 11 passait d al)ord son temps à dormir, à chasser el à courir à clieval; plus tard, pour échapper à la monotouie de celte existence, il s'était glissé sans peine dans toutes les nobles familles du pays. Madame d Erinanes l avait rencontré à la noce d'une des compagnes de sa filleule . et , séduite pas ses galanteries qui lui rappelaient le dernier siècle, elle lavait prié d entrer à son château quand la chasse 1 attirerait à 1 eutour. La chasse attira souvent Edouard de Mare y chez madame d'Ermanes, qui ne s'en plaignit point — ni Clotilde non plus. — Le chasseur, qui ne pensait guère aux bécasses , ni même aux faisans, lançait au cœur de mademoiselle d'Ermanes toutes les flèches enflammées de l'amom". Lu marraine voyait bien ses œillades idolâtres, mais comme sa filleule était à marier , il ne lui arriva jamais de s'en plaindre — ni Clotilde non plus. — Et le chasseur, qui était aussi fat que vous et moi, s'imagina bien vite que Clotilde — isolée, lasse de traîner la \ie uniforme de la province, vierg»' de corps cl dame - 1 aimait

avec délire. — Lu matin il avait vu un sourire rose sui sa bouche , et il s était dit : c est l'amour — un soir, une larme bleue dans ses yeux — et il s était dit : — c'est lamour. Il voyait l'amour partout^ dans les regards, sur la gorge qui palpite , sur la main

qui tombe, dans la démarche nonchalante, dans le corps qui s'incline j de l'amour partout, car une belle fille qui déploie autour d'elle la fraîcheur de la jeunesse est tout amour , comme une fleur qui s'ouvre est tout parfum. — Mais, "■omme la fleur qui répand son parfum pour tous, Clotilde déployait autant declat et damour pour les coriphées du pays que pour Edouard de Marc y — et son ami, que la chasse attirait aussi chez madame d'Ermaues, pouvait dire, à son imitation : — J ai nu un sourire rose sur sa bouche, une larme bleue dans ses yeux — c'est l'amour. — H est si facile de se croire ainîé quand on naime pas I Pourtant c'était avec une joie secrète que Clotilde voyait Edouard de Marcy ; ses allures fashionables , son esprit d'emprunt — ses œillades, peut-être, éveillaient cette joie qui était de l'amour aux \eux du clia>seur. Et le fat, aveuglé par son orgueil,, s était mis en campagne ce matin-là, dans le dessein de

demander avec des yeux entlammés la blanche main de Clotilde, et avec un sourire dédaigneux une dot digne d'elle.

Or, quand Margot ouvrit la porte, il passait devant la baraque. — Il s'arrêta donc pour regarder la belle éveillée, qui baissa les yeux en rougissant.

— Que Dieu maudisse tous les philosophes passés et à venir ! s'écria-t-il.

Margot, presque effrayée , recula d'un pas.

— Les absurdes ! s'ils n'avaient pas détruit le droit du seigneur, voilà une charmante vassale qui serait à moi.

Margot, qui crut le cavalier fou , referma sa porte.

— Farouche ! farouche ! c'est un bon augure. — Au revoir la belle, un jour ta fraîcheur passera sur mon chemin et — je me marie d'autant plus.

M. de Marcy éperonna son cheval , qui repartit au galop.

Au détour du cheniiu il rencontra le gaido-chanipo- Ire qui se disait en hochant la tête :

DE MAKGOT. Ho

— Margot sera ma femme.

— Qu'est-ce que Margot?demanda en souriant Edouard de Marcy.

Maître Pierre voulait passer sans répondre, mais il se souvint que le cavalier était un favori du château ; dans la crainte de le froisser — et dans l'espérance de n'être point entendu, il murmura d'une voix sourde ;

— C'est un ange du ciel , qui demeure la-bas dans ce paradis.

— Ma belle effarouchée, pensa M. de Marcy.

— Elle sera votre femme , dit-il à maître Pierre, je vous plains de tout mon cœur, car avec un ange comme cela vous êtes destiné à ressembler au diable.

116 LES AVEJCTCHES GALANTES

ou L AUTEUR NE SUT PLUS CE QU lU DIT.

Le cheval bondit en avant , et le garde - champêtre porta instinctivement la main à son front.

— Oh! oh! dit-il, en faisant une piteuse grimace, j'aimerais mieux ressembler atout autre.

Il se glissa au milieu des seigles, dans le dessein darliver mystérieusement a la baraque pour surprendre Margot.

Mais quand il arriva mystérieusement a la baraque pour surprendre Margot, il vit Margot à travers les églantiers de la montagne, et la chèvre blanche qui se dessinait sur la verdure éclatante de son joli sentier de la veille.

— Elle est affolée de Jacques, pensa-t-il, mais Jacques n'est qu'un enfant, ot il faudra bien qu'il déloge de son cœur.

Il s'étendit sur l'herbe, à l'ombre d'un cerisier paré de son fruit à peine rougissant , et suivit Margot d'un œil amoureux; elle gravissait avec indolence l'escarpement de la montagne et s'arrêtait souvent pour cueillir des violettes qu'elle glissait dans son sein, selon la coutume des paysannes de Normandie. — Heureuses paysannes ! bien-heureuses violettes I

Margot s'arrêta sous le bouquet d'églantiers et d'aubépines, que Jacques aimait tant, et là, à travers les rameaux enlacés,elle glissa ses regards vers les ailes frémissantes du moulin — le garde-champêtre s'imagina (ju'elle cueillait des fleurs — les fenêtres du moulin, si pittoresques et si animées quand Jacques y passait Igi

tête^ étaient tristes et noires comme les yeux d'une cavo.

— Lingrat^ assis sur l'escalier, rêvait à Clotilde et à l'académie. Insensé, l'académie est le refuge des poètes qui nont plus de poésie, et qui sait si le cœur de Clotilde ne sera pas ton refuge quand l'amour n'y sera plus.

Sois poète, Jacques, caresse la colombe aux blanches ailes, ouvre ton cœur à tous les ravissements , pare ta tête de la couronne de roses , mais sois poète dans ton moulin; ton moulin est plus beau que l'académie, il s'élève avec splendeur au sommet de la montagne, et l'air ne peut manquer aux blanches ailes de la colombe.

— L'académie est plongée dans le fond d'ime ville aux cent portes, d'un abîme toujours bruyant, d'une mer toujours agitée; ne dépasse jamais aucune des cent portes, ne regarde jamais dans l'abîme, ne lance jamais ta barque fugitive sur la mer agitée. — Sois poète ici, Jacques, ne sois jamais poète là-bas; ici tu seras poète pour toi ; là-bas , tu seras poète pour les autres ; et les roses qui te cachaient les épines de ta couronne se détacheront une à une , et tomberont dans l'abîme comme les belles années de ta jeunesse, et les épines de ta cou-

ronne te déchireront la tête,et ton front saignera comme le front du Christ.

Aime, Jacques ^ car l'amour c'est la vie — la vie c'est l'amour. La coupe est là, sous ta bouche avide, plonge tes lèvres dans le vin qui t'enivrera j les fleurs bleues sont là, sous tes pieds, les fleurs enivrent comme le vin, incline-toi religieusement pour aspirer leur parfum. — Aime, Jacques ! non pas la belle dame du château , car la belle dame du château porte une ceinture dorée qui enchaîne son cœur, qui le ferme à tes regards ardents,— mais la belle fille qui n'a point de château, la belle fille qui n'a point de ceinture dorée pour arrêter les élans de son cœur. — Tu tendras en vain tes bras vers le château, tu n'étreindras que le vide; tends-les vers cette misérable masure où est tombé ton premier regard d'amour, et la belle fille viendra s'appuyer sur ton cœur, et

son âme sera l'écho de ta douleur et de ta joie, et tu verras long-temps les roses sur sa bouche, le ciel dans ses yeux, et l'auteur de ce roman ne sait plus ce qu'il dit.

L'amour n'est pas notre esclave , nous sommes esclaves de l'amour, nous sommes esclaves de la vie — cette

&o LE* AAEXTrRES (ÎALAXTES

méchante fée dont il nous est défendu de lever le masque.— Et bénissons cette défense : s'il nous était permis de voir la vie en face, nous toucherions à la fin du monde, car quel est celui d'entre nous qui ne s'empresserait d'aller voir sa lugubre sœur, la mort.

Hier, à coup sûr, cette désolante pensée ne me serait pas venue.

Mais c'est l'histoire de Margot que je dois vous raconter.

MARGOT SE JETTE A LA RIVIERE

Margot^ agenouillée sous la touffe d'églantiers et d'aubépines, regarda long-temps les ailes du moulin, et le garde-champétre regarda long-temps Margot, et Jacques regarda long-temps la robe flottante de Clotilde à l'une des fenêtres du château.

Margot, impatiente, monta jusqu'au sommet de la

montagne, et se mit à errer autour du moulin. — Dès que Jacques l'entrevit, il disparut de lescalier. — Elle s'enfuit pour cacher ses larmes ; elle se réfugia dans le sentier où sa chèvre l'at-

tendait , dans le sentier touffu qui faisait les délices de maître Pierre.

Jacques, qui se lassait quelquefois d'adorer ses chimères, qui aimait à se reposer sur la terre de son vol dans le ciel, qui ne sacrifiait pas te corps à l'âme, vint à penser que Margot avait une belle bouche , des yeux languissants— et malgré son évangélique amour pour Clotilde, il se laissa caresser par le désir de fermer sous ses baisers cette bouche" si belle et ces yeux si languissants. Il vit disparaître Margot dans la verdure du sentier, sous le feuillage ondoyant, et la volupté murmura à son oreille :

■^^ Cours làt^as, il y a de lombre et de la fraîcheur, un lit de mousse et des rideaux de noisetiers. — Le ciel est de la couleur damour, lé» ojseaux ont leur voix d'attiôur , Margot a lids iongfip d'amour. — Cours là-bas.

Il oublia Clotilde pour un instant , il quitta l'autel où il prièiit, et éounit au sentier, le profane I— elles Iftrjtnes

qui baignaient les mains de A|argot n'éteignirent point son mauvais désir.

— Tu pleures ,]\Iargot I lui dit-il en la regardant d un œil apinié.

Margot soupira.

— Pourquoi pleures-tu ^

Margot regarda Jacques , et de nouvelles larmes tombèrent de ses yeux.

— ^ Laisse-moi toute seule, dit-elle d'une voix étouifée , laisse-moi pleurer.

.lacques s'étendit aux pieds de Margot.

— Tu es si belle quand tu ne pleures pas !

Je me soucie bien d'être belle.

Ji^ crois que Margot s'en souciait beaucoup , car les dernières paroles de Jacques arrêtèrent ses larmes ; clic

essuya ses yeux et se dit à elle-même : — Tu es si belle quand tu ne pleures pas !

Jacques se rapprocha d'elle et lui saisit la main; la pauvre fille, trompée par ses regards brûlants, espéra encore, et ne songea pas à le repousser.

— Quel beau temps, Margot.

Et comme Margot, toute rêveuse, regardait le ciel, Jacques, tout palpitant, lui baisa le cou.

Son corps frémit à ce baiser.

— Et mademoiselle d'Ermanes, dit-elle dune voix tremblante.

Jacques pâlit.

— Je t'aime aujourd'hui.

— Aujourd'hui ! s'écria Margot , qui se leva tout à coup — aujourd'hui !

Jacques la croyait folle.

— Et demain 1

Jacques, qui n'était pas un don Juan, qui n'avait nulle idée des ruses de l'amour, répondit avec beaucoup de candeur :

— Demain 1 je ne sais pas.

Margot eut un mouvement de colère.

— Demain, dit-elle, ce sera la belle Glotilde — • belle ! oh ! non, mais laide comme le péché.

— Laide ! dit Jacques froissé ; c'est toi qui es laide.

— Il n'y a qu'un instant tu me trouvais si belle I

— Jamais I s'écria avec dédain Jacques , dont le mauvais désir venait de s'éteindre.

— Orgueilleux! dit Margot avec dépit , tu m aimes toujours, tu ne l'aimes pas, la vanité t'aveugle!

— Moi t'aimer ! Je ne t ai jamais aimée, je ne fainterai jamais!

i2l6 LES ATESiriUiS ÔALA.NTt?

La pauvre Margot chancelait.

— Pourquoi es-tu donc venu ici? pourquoi m as-tu baisé le cou ?

— Je fai baisé le cou en oubliant que c'était le tien , et je suis venu...

Jacques fut assez cruel pour dire sou dessein à Margot.

— Aliî c était pour cela, rien que pour cela; c'est indigne, monsieur; vous ne me reverrez jamais I

Margot, qui perdait la lèle, descendit à la hâte^ et ferma ses oreilles à la voix, amère de Jacques, qui lui criait : — Ne reviens jamais I

— Non I non ! je ne reviendrai jamais , pensa la pau- \ re fille en sanglotant.

Elle courut long-temps sans savoir où; elle traversait les trèfles, les prés, les seigles, oubliant qu'elle fuyait sa chèvre, et toujours poursuivie par ce cri maudit : — Ne reviens jamais ! ne reviens jamais !

EUe s arrêta tout à coup devant la petite rivière où elle s'était baigné les pieds, jvrès du bois de noisetiers où elle avait perdu sa jarretière.

Elle voulut se jeter à l'eau : le souvenir de sa mère l'arrêta dans son élan.

Mais le souvenir de sa mère s'effaça bien vite sous l'horrible souvenir de Jacques — elle se pencha au dessus des flots — elle pensa à la mort, et recula soudain.

Mais elle pensa à la vie, et se rapprocha du bord.

— Et Dieu ! dit-elle avec effroi , en voyant dans le lointain une chapelle

OÙ elle allait souvent en pèlerinage.

Le Suicide est le seul lelugn des misérables <|ui w |teu-

vent marcher dans la vie sans se déchirer les pieds aux épines de la route : Dieu doit-il absoudre ou condamner ces misérables ?

Dieu leur a donné l'existence , qu'ils n'avaient pas demandée j ils la lui rendent , et ne lui doivent plus rien.

Ces pensées vinrent à Margot , qui voulut encore se précipiter.

Des faucheurs côtoyaient la rivière — on cherche le mystère partout, même dans la mort — et Margot se détourna des faucheurs en espérant trouver un lieu désert sur la rive.

Mais la rive n'était point déserte. Elle passa le pont , elle se glissa sous les épines du Puits qui parle, et s'écria dune voix sourde :

— Enfin :

Long-temps elle plongea ses yeux hagards dans ce gouffre merveilleux.

Au moment de s'y précipiter, elle pensa qu'il était affreux de mourir dans une eau si noiro , dans une tombe

DE MABGOT. 120

si profonde ; elle pensa que la rivière coulait sur un lit de sable, et que ses eaux étaient claires comme celles des fontaines — elle se détacha des pierres du puits, elle retourna sur le pont, elle prit un nouvel élan...

DE DEUX FOLLE

Et le jour où Margot se jeta dans la rivière c était la fête de Martigny — la fête de Martigny , où on la voyait toujours joyeuse et pimpante au milieu des galants imberbes. — Hélas ! tout le

monde oubliait Margot, nul ne demandait où était Margot. L'oubli est surtout le dieu des villageois, qui ne vivent ni dans le monde de 1 amc ni dans le passé. — l ne voix compalissanle eût dit à ces ingrats : — Margot est morte !

pas un doux n aurait interrompu sa joie pour la plaindre. Pauvre Margot I

Les jolies paysannes de iVIartigny s'ébattaient avec leurs amants, sur la pelouse éclatante du jeu de paume, aux sons discordants d'une musique qui grinçait les dents-, les marchands de colifichets , les baladins et les ivrognes unissaient leurs cris et leurs chansons à cette musique infernale. — La fête, souvent belle et calme, était dans le désordre ce jour-là; par intervalles le vent battait violemment les rameaux des grands ormes et les jupes aux mille nuances des danseuses qui n'avaient garde d'être légères dans la crainte sans doute que le vent ne les emportât; les galants riaient, car les jupes étaient courtes, et les mères tremblaient en souvenance du temps passé.

Margot n'était donc point à la fête — ni Clotilde , ni Jacques 5 — mais la fête était en Jacques, car il lisait un vieux livre où se déroulait avec magie la belle poésie du siècle de Louis XIII, cette grande dame au front superbe , qui tra;înait avec une dignité toute chevaleresque sa robe éclatante . et (jui balançait son panache avec tant de grâce et de fierté.

La fête était dans le cœur de Clotilde , car Edouard de Marcy lui murmurait à 4'oreille, en traversant le parc : — Je vous aime, Clotilde, je vous aimerai demain, je vous aimerai toujours. Ces

paroles ont un charme puissant, même quand on ne croit pas à la bouche qui les dit.

La fête n'était point dans l'âme de Margot , car Jacques, loin de dire toujours , avait d\\ jamais.

Toujours ! jamais I deux mots solennels qui animent ou brisent le cœur. — Toujours! mot charmant que l'amour a trouvé dans le sein de Cytherea la brune, sa mère aux cheveux flottants. — Jamais! mo\ terribh» «luon a jeté sur nous dans un moment de colère.

Oh I que vous êtes beau, monsieur, quand, aux pieds de madame, les yeux religieusement levés vers ses yeux conmie vers le ciel, la bouche entrouverte pour se refermer sur un baiser, vous murmurez avec ime amoureuse lenteur : — Toujours ! — Oh ! que vous êtes bel- 1<' , madame , quand vous vous penchez sur votre amant , quand vos main? sont perdues dans ses mains ,

VOS regards dans ses regards, votre souffle dans son soufile — que vous êtes belle, madame, quand votre bouche, esclave de votre âme, murmure avec langueur : — Toujours ! toujours ! — Chantez souvent cette symphonie si douce au cœur qui aime, si douce au cœur qui est encore dans son beau temps de croyances : — Toujours! toujours I Hâtez-vous, car demain peut-être vous serez seule, madame, et vous crierez avec des larmes dans la voix : — Jamais I — Vous regarderez avec désespoir dans l'avenir — et dans les brumes de l'horizon vous ne verrez plus que ce mot terrible — jamais !

Oui , ces deux mots sont solennels , mais il y a des âmes éternellement fermées aux voix de lamour, des âmes endormies , que

ces mots ne réveilleront point — et il n'est qu'une heure dans la vie où les âmes de feu comprendront leur solennité.

Toujours ! ravissant mensonge, jamais ! affreuse vérité. — Laissez-vous caresser par le mensonge, et tremblez si la vérité vient. — Les mensonges sont doux, les vérités sont amères.

Dans un refuge de fous, il y a deux femmes qui ont aimé :

L'une a les yeux errants, la voix sombre, la chevelure éparse'î la douleur la ride , l'insomnie la fane , le désespoir la brise ; on la voit courir par les jardins , non dans les sentiers perdus , car il faut à ses yeux l'éclat du soleil, à ses regards avides un grand horizon j — la nuit, quand ses yeux souvrcnt en vain, sa souffrance est si tenrible qu'un démon en aurait pitié j — et quand ses yeux sont las de lumière, ses regards de plonger dans le vide , elle s'écrie avec une fureur effroyable : -i^ Jamais!

L'autre est belle encore , elle n'a point oublié sa grâce nonchalante ni sa coquetterie ; elle n'a point perdu la blancheur de ses mains ni l'éclat de ses yeux; sa nuit est douce, car le sommeil accourt à sa voix, et ICv^ songes charmants avec le sommeil; — elle sendort et se réveille en murmurant : — Toujours ! Les heures du matin s'écoulent pendant qu'elle tresse ses cheveux, qu'elle essaie ses parures, qu'elle demande au miroir si elle est belle ainsi. Quand elle s'est paréo comme une reine ou comme une fiancée , elle écoute . elle croit entendre une musique copfuse, une vpix aïïJQurouse qui lappellc; — et s'élançant au jardin elle se perd

dans les sentiers touffus , sous les bouquets de lilas et de chèvrefeuille dont les parfums l'enivrent 5 — là, seule avec son amour , elle s'abandonne au courant d'une imagination égarée; sa belle jeunesse repasse sous ses yeux j dans son délire elle voit à ses pieds, couché sur l'herbe , l'amant qu'elle n'a plus j elle écoute en frémissant — et quand toujours I sonne dans ses oreilles, ses yeux s'allument, sa bouche s'ouvre, et, comme un amoureux écho, elle répète — toujours — et le bruit d'un baiser coupe la solitude , et ses compagnes cachées aux alentours rient comme de pauvres folles quelles sont , en la voyant se pencher languissamment pour étreindre le vide.

JACQUES SENrVRE DAMOUR, ET MARGOT PLEURE.

Depuis le jour où M. Chrisostôme,l illustre maître pédant de Martigny, essaya de dévoiler à Jacques la gloire éclatante des académiciens, Jacques ne pensaplus à rougir ses mains dans le sang de son frère, mais il secoua de toutes ses forces l'arbre de la science, et ramassa le fruit amer qui en tombait.

La science n'est pas une divinité rebelle aux cris des

ignorants : à la voix de Jacques elle se reposa de son grand pèlerinage à travers le monde, elle répandit autour de lui ses trésors invisibles, et se pencha pendant son sommeil sur son misérable lit. — La misère n'effraie jamais la science.

Jacques ne se douta point du passage de la science, et cependant à son réveil tout avait changé : son front brûlait, son cœur battait avec violence, ses yeux plus grands que jamais s'ouvraient

plus avides j il plongeait religieusement ses regards dans les splendeurs du ciel; et quand le soleil sortit avec éclat d'un flot de nuages, il tomba a genoux en s'écriant : — Mon Dieu !

Depuis ce jour-là, l'existence de Jacques fut plus belle

et plus poétique que jamais. Il avait dérobé à son maître

trois volumes dédaignés qu'il étudiait avec un noble

enthousiasme. Le premier de ces trois volumes était un

recueil bizarre de quelques poésies du XVII<= siècle — des

satyres de Régnier, des élégies de Théophile, des odes

de Saint-Amand, des sonnets de Ronsard ; il se plongea

avec ardeur dans le grand fleuve où la Poésie du XV1I«

siècle roule majestueusement ses eaux dorées parle

soleil. Le second volume était un extrait des pensées de Jean-Jacques. — Son âme, énervée par les soupirantes élégies et les mignardises des Ronsardisans, se retrempa dans les grandes pensées du sophiste. Le troisième volume, qui était fort mince , renfermait les plus belles chansons de Béranger, ce grand poète prédestiné qui suivra Napoléon à l'immortalité. — Béranger et Napoléon sont deux gloires qui se tiennent par la main et qui traverseront ainsi les siècles h venir. — A Napoléon il fallait Béranger , à Béranger Napoléon. — Quand les siècles à venir regarderont dans le passé , et qu'ils verront briller deux étoiles au front de ce siècle, ils ne demanderont pas quelles sont ces étoiles, car

ils se souviendront toujours du génie de la guerre et du poète qui l'a chanté.

Ces trois volumes, rassemblés par le hasard, furent trois éclairs pour Jacques, trois éclairs qui traversèrent sous ses yeux l'abîme du passé, et qui répandirent leurs sillons de lumière sur l'histoire de trois siècles.

Quand il avait refermé sesli^Tes,il errait sur les bords de la montagne, il admirait les fleurs sauvages inclinées

à ses pieds , il perdait ses regards dans les paysages variés qui déployaient sous ses yeux leur éclat et leurs couleurs. — Plus souvent il ne voyait qu'une fenêtre gothique

', '' *1^ïfr7II(NWWWJiMW|(l'*,aj*i,!l|î^ HftJ^^

du château de Martigny, où mademoiselle d'Ermanes apparaissait le soir et le matin pour y arroser les flcursj il puisait encore la science dans le fond obscur de cette fenêtre, car sa pensée s'y reposait dans une auréole d'amour, et que de choses l'amour ne dévoile-t-il pas I

La nuit, il traversait, tont palpitant, la solitaire

vallée de Martigny^ il errait autour du cliâteau, joyetl* comme une âme pure qui voit le paradis.

Margot était oubliée ; il regardait dédaigneusement la baraque, et disait k son âme de passer vite quand elle passait làj il voulait que nul souvenir n'altérât la pureté de son culte pour Clotilde. Il l'aimait tant , il était si débordant d'amour, que le désespoir ne pouvait arriver jusqu'à son cœur. Mademoiselle d'Er-

manes avait ri de lui , mais l'amour effaçait tous les jours l'amertume du rire moqueur. Il croyait d'ailleurs à la sympathie: il pensait qu'il aimait trop pour ne pas être aimé ; que Dieu n'avait pu lui donner tant d'amour pour une femme eans cœur, et que dès qu'il serait un homme comme les autres ; que son âme aurait rejeté l'enveloppe do l'ignorance et son corps ses misérables vêtements de toile : l'amour, qui dormait sans doute au fond du cœur de Clotilde, s'éveillerait pour lui.

Et pendant que Jacques plongeait ses lèvres dans la coupe amère de la science, dans la coupe enivrante de l'amour, Margot pleurait — non pas au fond de la ri-

vière où elle n'a pu trouver la mort, mais au fond de la baraque où elle trouve à peine la vie.

Je vous dirai bientôt pourquoi Margot ne mourut pas au fond de la rivière.

LE PAY£\GE DEVIENT SOMBRE

Or, un jour de joyeux sons de cloches s'élevèrent avec le vent sur la montagne de Martigny, et quand le vent siffla dans les ailes du moulin, Jacques entendit les joyeux sons de cloches.

11 descendit sur le bord de la montagne, en se demandant en vain qui pouvait se marier alors ; mais cela ne

le tourmentait guère , et il se mit à chanter^ avec assez d'insouciance, sur l'air du Magnificat ;

Enfin , vous voilà donc, ma belle mariée , EuiiQ , TOUS voilà donc à votre époux liée Avec un long fil d'or Qui ne rompt qu'à la mort.

Comme il modulait le vers : Avec un long fil d'or, ses yeux errants s'arrêtèrent sur les fleurs de la fenêtre gothique, et sa voix mourut sur ses lèvres, car Clo tilde, en robe Manche , avait passé comme un fantôme — • cette apparition, qui l'eût transporté la veille, le glaça d'effroi : la robe blanche et les parures qu'il n'avait pas vues, mais qu'il devinait, étaient d'un fatal augure, et quand la voix lui revint, il s'écria, pâle et chancelant s ■ — C'est elle qui se marie !

Dans le malheur il nous arrive toujours d'étreindre le désespoir avec une joie farouche j nous voulons Sentir à la fois ses mille aiguillons 3 nous aimons les grandes souffrances . car il y a de la poésie dans tout ce qui est grand, et d'ailleurs nous n'étreignons ainsi le désespoir

que pour le briser plus vite et espérer encore. Quand Jacques se fut répété que mademoiselle dErmanes était perdue pour lui, que les cloches sonnaient son hymen avec un autre , que le beau soleil qui rayonnait la verrait femme avant une heure , l'espérance repassa dans son âme brûlée comme une source pure dans un désert aride , et les fleurs, qu'un mauvais souffle avait fanées , relevèrent bientôt leurs tiges.

— Je suis fou, pensa-t-il j ce n'est point elle qui se marie, car nul homme de ce monde ne laime comme moi.

Mais l'espérance mourut encore dans lame de Jacques : Clotilde reparut à la fenêtre avec sa robe de fiancée, et sembla écouter la voix lointaine des cloches qui l'appelaient.

— Oh î s'ècria-t-il dans sa douleur, c'est une chose horrible I

Il se tourna vers le moulin comme vers un ami , et lui

confia tout son malheur dans un regard. Le moulin , qui n'était sensible qu'au vent.

ne s'arrêta point pour plaindre son maître et son esclave — et Jacques, autant égaré par la colère que par la douleur, faillit prendre le rôle de don Quichotte : s'il avait eu flamberge en main, il se fût élancé devant les ailes comme l'illustre chevalier de la Manche, et Dieu sait ce qu'il en fût advenu ! Heureusement Jacques n'avait point de flamberge ; il se contenta d'apostropher le moulin — et comme il était sur le chemin des malédictions, il s'en prit aux cloches si joyeuses, au soleil qui semblait rayonnant de voir une fiancée. — Ses malédictions s'arrêtèrent pourtant à mademoiselle d'Ermanesj au lieu de s'écrier : Je vous maudis ! sa bouche, qui ne pouvait mentir, murmura : Je vous aime !

Qnand il vit à la porte du château le tilbury de madame d'Ermanes , il délaissa son moulin , se précipita dans la montagne, et se mit à courir à travers les champs vers 1 église de Martigny. A son entrée dans le village , il fut ébloui par la joie qui éclatait partout j le vent balançait des couronnes de fleurs et des guirlandes de verdure aux façades de toutes les maisons ; un sable orange,

parsemé de bouquets, couvrait l'unique rue de Martigny j les commères s'assemblaient devant le portail de l'église , et se promettaient de bien regarder les parures de la mariée , pendant que les jeunes enfants ramassaient des fleurs ou cherchaient des coquillages dans le sable. Jacques se trouva tout d'un coup au milieu des commères, qui reculèrent à sa vue, comme s'il arrivait d'outre-tombe. Elles le raillèrent sur sa pâleur, sur son air effaré, sur ses yeux hagards j il les regarda avec le mépris que nous jetons aux gens qui ne peuvent nous comprendre, et descendit rapidement les dalles du portail.

L'église était parée comme le beau jour de la Fête-Dieu; les anges de l'autel élevaient au dessus du

DE aiAncoT. 147

tabernacle une couronne de roses blanches, et semblaient présenter au ciel la dernière offrande d'une vierge.

Dans le fond, peint en bleu, les cierges étoilaienfc Jacques aurait donné sa place au paradis pour qu'ils s'éteignissent.

Il ignorait alors que les cierges qui brûlent à l'autel de l'hymen s'allument pour les funérailles de lamour, dont ils sont les derniers feux.

143 LES AVEMrRES GALANTES

EMRE DEUX FEMMES.

Jacques souffrait silencieusement dans la froide solitude de l'église, et regardait à travers ses larmes la dalle de marbre où devait s'agenouiller mademoiselle d'Ermanes ; un lutin couleur de

deuil lui chantait sans cesse à loreille : Un long fil d'or qui ne rompt qu'à la mort.

Sa solitude fut troublée tout à coup par l'arrivée d'Edouard de Marcy, et de grands cris de joie vinrent briser son âme en peine. Dieu l'eût alors privé de la

vue et de l'ouïe, qu'il en fût tombéàgenoux^plein de reconnaissance.

— Au moins, si j'étais aveugle et sourd, murmurait-il en se décliirant la poitrine, je ne verrais rien I je n'entendrais rien î

Il voulut s'enfuir, mais la foule qui se précipitait dans Véglise fermait le passagej et d'ailleurs une main toutepuisssante, la main de la fatalité, l'enchaînait là : il fallait qu'il vît et qu'il entendît. Clotilde, appuyée sur sa marraine et sur M. de Marcy, passa bientôt dans la nef, au milieu d'un flot de parasites , de dandys de province et de jeunes filles. Une pluie de feu tomba des yeux de Jacques ; il ne vit point Clotilde j mais, aux battements de son cœur, il devina son passage, et se réfugia dans la chapelle de la vierge. — A demi masqué par un pilier où il appuyait son cœur brûlant, il plongea un regard avide sur les mains jointes des épousés j la voix solennelle des cloches , les chants et les prières lui déchiraient le cœur j il croyait assister aux funérailles de Clotilde, et quand il la vit s'agenouiller à l'autel il faillit crier au prêtre qui allait la bénir : — Non ! non I — Mademoiselle

d'Ermanes, moins pâle que la plupart des jeunes filles qui jurent une éternelle fidélité à leurs fiancés; moins pâle peut-être parce que, pour complaire à sa marraine, elle aimait à rire de

tout, et que la fidélité promise lui semblait une chimère — moins pâle peutêtre parce qu'elle ignorait ce que c'est qu'une éternelle fidélité, parce qu'elle ignorait que le fil d'or de Ihyménée se change souvent en fer, parce qu'elle oubliait que la mort seule peut briser ce fil d'or ou de fer qui résiste à la plus violente des volontés humaines — mademoiselle d'Ermanes laissa tomber un regard distrait sur Jacques à sa descente de l'autel j Jacques dans le délire crut ressentir un rayon d'amour j il s'imagina que le regard de Clotilde était le regard d'une victime résignée qui demande qu'on la plaigne — et l'espérance qui ne se lasse jamais revint encore au foyer de son cœur. Clotilde n'était pas une victime; elle s'enchaînait sans regret à Edouard de Marcy ; son amour n'avait rien de très violent , mais Jacques, qu'elle ne pouvait s'empêcher de trouver ridicule , n'était guère capable d'en détourner le cours et de l'attirer à lui; elle s'enchaînait sans regret comme sans joie; le mariage lui semblait une simple

distraction j Iheure la plus solennelle de cette journée était Iheure de l'ouverture des danses et peut-être du coucher de la mariée. Ce qui la frappait dans l'église n'était pas la gravité du prêtre ni le pieux recueillement de quelques saintes femmes que le doute n'a pu atteindre et qui priaient la vierge de protéger celle dont la robe d'innocence allait tomber^ c était léclat inaccoutumé que l'église déployait ce jour-là, c'était le corsage pudique de quelque jeune fille de quinze ans qui voilait très chastement une gorge qu'elle désirait encore, et la robe extravagante de quelque femme passée qui laissait entrevoir une gorge qu'elle regrettait déjà.

M. de Marcy, qui se souciait fort peu de la bénédiction du prêtre, des louanges à Dieu, des prières pour la prospérité de son

mariage, n'était pourtant pas si calme et si indifférent que mademoiselle d'Ermanes: la joie et souriait sur sa botiche brillait dans ses yeux j il se voyait le maître d'une belle femme, dune belle fortune, et ses rêves étaient des rêves d'or.

Edouard de Marcy avait renversé tous les obstacles qui le repoussaient de Clotilde. A sa demande déjà

<S2 LES ATEMmiS CALAMES

prévue, madame d'Ermanes s'était récriée sur la grande jeunesse de sa filleule et sur mille choses plus ou moins frivoles 5 mais tout en se débattant contre les sollicitations de M. de Marcy, elle avait songé que dans ce monde elle seule pourrait répondre si on avait l'impudeur de demander un jour où était la mère de Clotilde ; elle avait songé aux nobles titres du prétendant, à l'âme ardente de sa filleule, dont elle craignait que la vertu ne faillît, et avant le soir Edouard de Marcy était triomphant.

Clotilde avait accueilli l'offre d'un époux comme une robe nouvelle, sans s'inquiéter si la robe irait à sa taille.

La messe n'était pas finie que déjà les épousés et leur suite avaient délaissé le prêtre et les desservants. A leur sortie de l'église, Jacques, qui les suivait du regard, entrevit Margot dans la foule, Margot plus pâle et plus belle que Clotilde.

— Il me reste Margot, pensa-t-il , l'amour passé reviendra peut-être.

L'ingrat oubliait qu'il avait indignement déchiré le

cœur de la pauvre fille. Hélas! Margot se souvenait toujours, et c'était la vengeance qui l'attirait à l'église ce jour-là.

Margot allait se sacrifier, Margot allait aussi s'enchaîner à un homme et lui jurer une éternelle fidélité. — Quel était cet homme?

tëà LES AVEXTDBES GALANTE»

AU BORD DE l'eAU.

C'était le garde-champêtre.

Mais comme vous avez le droit de trouver ceci très fabuleux, je vais vous raconter ce qu'il advint le jour où Margot prit un élan pour se précipiter dans la rivière.

Maître Pierre, toujours étendu sous un cerisier près

DE UAaCOT. lo3

de la baraque, vit Margot errer autour du moulin et se perdre sous les ombrages du sentier j son regard ardent essayait de la découvrir à travers les ram aux touffus des noisetiers , quand Jacques, attiré par l'aimant des voluptés du corps , descendit aussi sous les ombrages. Le cornouiller du garde-champêtre eut des inquiétudes; la jalousie fit battre son cœur et ralluma son ardeur belliqueuse ; il leva héroïquement le bras que la guerre avait bien voulu lui laisser, et son cornouiller siffla dans l'air. — Peine perdue! Jacques, que ce coup de bâton ne pouvait atteindre, ressentait alors le charme enivrant dun regard de Margot.

L'espérance d'être toujours aimée de Jacques n'avait pas brillé dans lame de Margot comme une étoile, mais comme un éclair passager 5 quand l'éclair s'éteignit dans les fumées de l'orage 3 quand Margot , à jamais désenchantée, ne trouva plus que des larmes, vous vous souvenez peut-être qu'elle s'enfuit comme une

folle et qu'elle se jeta dans la rivière pour rafraîchir son front et pour calmer sur le sein de la mort son coeur qui battait avec trop de violence. Le garde-champêtre la voyant courir avec une merveilleuse rapidité sur le versant de la mon-

tagne, s imagina qu elle fuyait Jacques et ses séductions.

— Au vieux soldat la victoire, dit-il avec orgueil.

Il se mit en campagne et essaya de suivre Margot; mais sa course n'était rien moins que rapide, et il n'arriva sur le bord de leau qu'à l'instant où Margot se précipitait par-dessus le pont. Maître Pierre oublia dans son épouvante qu'il ne savait pas nager, et se jeta aussi dans la rivière. Il fît tant des pieds et des mains qu'il sauva Margot. — Une branche où s'était accrochée la jupe de Margot fut bien pour quelque chose là dedans.

La pauvre fille, traînée sur le sable, sous le feu du soleil, ou\Tit bientôt des yeux autant noyés par ses larmes que par les flots de la rivière ; à la vue du garde-champêtre, agenouillé devant elle comme devant un dieu, et suivant avec angoisse ses spasmes et ses crispations, elle devina qu'il l'avait arrachée à la mort, et se jeta dans ses bras en poussant un grand cri de reconnaissance. Le pauvre amoureux, qui avait eu de la force jusque là, échappa inanimé des bras défaillants de Margot.

— n m'aime lui ! murmura-t-elle en relevant sa tête échevelée.

Elle se laissa consoler par cette pensée, et détourna ses yeux de la rivière pour oublier ses terribles souffrances sous les flots.

La mort est une douce mère quand Dieu nous l'envoie, mais quand nous allons au devant d'elle, c'est une marâtre qui nous punit toujours de l'avoir détournée de sa course capricieuse.

— Ah! vous m'aimez donc, mademoiselle Margot, dit après son évanouissement le garde-champêtre, qui s'était singulièrement mépris sur le noble élan de la jeune fille.

Margot, touchée, regarda dans son cœur avec le désir d'y trouver de l'amour pour le seul homme qui l'aimât; dans son cœur elle ne vit que Jacques, toujours Jacques -, elle voulut s'aveugler et croire que l'image qui flottait sous les yeux de son imagination était limage du garde-champêtre , mais elle essaya vainement de s'abuser, c'était toujours l'image ardente de Jacques. — Dans son cœur il n'y avait point d'amour pour maître Pierre, mais il y avait cette douce pitié qui vaut souvent

l'amour 5 elle le plaignit, et laissa tomber une sainte larme sur sa main desséchée.

Le garde-champêtre ignorait tout ce qu'il y a de poésie dans les larmes — perles sacrées plus belles que les perles cachées au sein de l'Océan. — Il vit sans s'émouvoir cette larme de Margot, et fut assez stupide pour lui dire : — Ne pleurez pas.

Margot, replongée dans de lugubres rêveries, se leva tout à coup et partit en silence ; ses vêtements étaient à demi sécliés, et le soleil qui rayonnait toujours réchauffait son sang glacé ; maître Pierre, que la fiè\Te venait d'atteindre, accompagna Margot jusqu'à la baraque. — Il voulait entrer. Margot, qui souffrait de ne pas être seule, le pria daller avertir la mendiante qu'elle était ma-

lade; maître Pierre insista et jura par Cupidon qu'il ne la laisserait pas sans secours au fond d'une baraque isolée. — Pour le décider à partir, Margot lui dit qu'elle allait se coucher; le vieux diable n'eut point été fâché de se coucher aussi — dans la baraque surtout — et ses yeux s'animèrent singulièrement; mais Margot n'eut qu'à lever vers lui son front chaste et son regard plein

de candeur poiirvaincre sa résistance. — Il partit et s'en fut à la plus chétive maison de Martigny , où il trouva la mendiante priant Dieu et fermant l'oreille aux musiques lointaines de la fête.

— Margot est malade, lui dit-il.

La mendiante fit un signe de croix et s'avança vers la porte.

— Savez-vous ce qu'elle a ? demanda-t-elle au gardechampêlre.

— Non, répondit-il avec émotion.

La mendiante sortit et prit le chemin de la baràqùèi — ^Mais votre porte est ouverte, lui dit maître Pierre -

— Vous savez que je ne la ferme jamais — la misère ne craint rien — fermer ma porte , grand Dieu ! ce serait une raillerie amère.

— J'oubliais, dit le garde- champêtre, j'oubliais, cai j'ai la tète perdue.

Il s'approcha de la mendiante et se pencha vers elle.

— Si Margot vous parle de moi, lui dit-il d'une voix faible, plaidez pour moi, la vieille.

— Je ne vous entends pas, murmura la mendiante.

— C'est qu'on aime à dire ces choses-là dans l'oreille, or donc voici Ihistoire : j'aime Margot.

— Dans quel état vous êtes , s'écria la mendiante en voyant un sable humide sur les habits de maître Pierre.

-— Oui, dit le garde-champétre avec orgueil , je suis tombé dans la rivière , où j'ai rencontré mademoiselle Margot qui se débattait avec je ne sais qui.

— Margot dans la rivière !

— J'ai la tète perdue, je ne sais plus ce que je dis, ne m'écoutez pas et courez à la baraque.

Maître Pierre, dévoré parla fièvre, s'éloigna avec précipitation de la mendiante, qui s'en alla pieusement veiller Margot.

— Qu'y a-t-il, ma chère fille ? lui demande-t-elle en ouvrant la porte de la baraque.

Margot confia tout à la mendiante.

— Jacques a failli te perdre, ma chère fille , raaitre Pierre t'a sauvée j il faut récompenser l'un en te vengeant de l'autre. Le garde-champêtre t'aime , c'est un brave homme qui a une pension du roi ; ne pense plus à Jacques , il est indigne de ton amour , sois la femme légitime de maître Pierre, et bien t'en adviendra.

— Oui, me venger I pensa Margot.

— Hélas ! dit-elle , il aurait dû me laisser au fond de la rivière, mais il m'a empêché de mourir, et je suis prête à lui sacrifier ma vie.

Puisqu'elle ne pouvait être à Jacques, peu lui importait d'être à maître Pierre ou à un autre 5 elle était d'ailleurs anéantie, elle n'avait plus de volonté. — Le reste de sa misérable existence ne devait être qu'un triste esclavage. — Elle avait entrevu pendant un instant les joies de la vie, mais ses veux s'étaient fermés bien vite î

Sa bouche s'était approchée de la coupe des ivresses, mais la coupe s'était brisée sous ses lèvTes. Je vous l'ai dit, peu lui importait de donner son corps à maître Pierre ou à un autre, peu lui importait de souffrir avec maître Pierre ou avec un autre.

LE MARIAGE DE JACQUES

La seule chose certaine aujourd'hui, c'est que Margot, plus pâle et plus belle que Clotilde, vient s'agenouiller sur la dalle où s'est agenouillée mademoiselle d'Ermanes, et que dans ses prières elle jure à Dieu d'immoler son amour et de sacrifier toute sa vie à maître Pierre; la seule chose certaine, c'est que la pauvre victime croit 66 venger de Jacques en se courbant en esclave dévouée sous les lourdes chaînes d'un autre. — Mon Dieu î que

de femmes out brisé leur existence à cette vengeance d'un moment I Les femmes vivent du cœur et non de la tête comme les liommesj — toujours aveugles ou folles, elles ne voient jamais l'avenir qu'elles donneraient pour une heure de joie. Imprudentes! Elles courent au devant des chaînes sans se demander si elles auront la force de les traîner toujours. On exalte les révoltes des peuples qui s'affranchissent du joug, on condamne la femme qui fuit son maître j il n'est pas de refuge pour elle dans la société, car toute la société — hommes et femmes, hélas ! — la repoussera avec dédain comme on repousse un forçat au bagne : les malheureuses ont formé un mauvais pacte, mais c'est un pacte.

Quand Jacques vit Margot vêtue d'une simple robe blanche , s'appuyant sur maître Pierre et sur la mendiante qui lui ser^ait de mère, il comprit tout, et s'écria avec une douleur frénétique.

f'i- — n ne me reste pas même Margot, que vous ai-je donc fait, mon Dieu?

En voyant Margot repasser dans la nef, il sentit se ra-

nimer tout au fond de son âme quelques étincelles de son premier amour. Margot n'était-elle pas autant que Clolilde la femme qu'il rêvait} n'avait-elle pas un cœur pour l'aimer, des yeux ardents, une bouche brûlante pour le lui dire j ce qui lavait tant charmé dans Clotilde c'était sa pâleur, sa taille frêle, sa blanche main 5 seulement alors il vit que Margot était pâle, frôle et mignonne j il devint aussi jaloux de maître Pierre que de M. de Marcy, et il s'enfuit de l'église en regrettant avec amertume les deux femmes qui lui dépeuplaient le monde. A la sortie de l'église, le musicien qui semblait grincer les dents à la dernière fête , fredonnait en s'accompagnant d'un violon singulièrement panaché

de rubans : — // faut des époux assortis. — Dans sa fuite, Jacques le renversa involontairement, et maître Pierre, qui arrivait avec 5a femme sôus le portail , courut après le pauvre garde-moulin en lui criant :

— Tu es un misérable î tu veux détruire l'harmonie de la noce.

Jacques, sourd à cette apostrophe, ne se douta jamais que le garde-champétre l'eût pourchassé 3 il s'en alla

tristement au moulin rêver à son malheur et se plaindre sans doute dans une élégie.

J'oubliais que Jacques n'était pas un poète. — Mais la douleur fait jaillir des éclairs de l'âme : la tête s'incline sous la souffrance j quand elle se relève, elle domine les têtes de la foule, et c'est avec orgueil qu'on s'écrie souvent : — ^j'ai souffert. Tout ce qui fut grand dans ce monde est arrivé à la gloire, souillé par la misère , courbé par la souffrance. Les âmes faibles, ces plantes maladives toujours penchées vers le sol où s'ouvrira leur tombe à la moindre secousse de l'orage, les âmes faibles demandent des larmes, car les larmes sont de saintes rosées tombées du ciel pour les rafraîchir et les fortifier.

Quand Jacques fut de retour au moulin, brisé par la souffrance, abattu par le désespoir, il découvrit de nouveaux pays dans son âme , et vint à penser à la poésie, celte blonde fille qui le caraissait de son écharpe dans ses rêves, cette autre amante qu'il voyait à travers les nuages et dont il saisissait la voix dans les bruits du vent)

il sentit qu'il l'aimait par dessus tout, il appela ses consolations, et le jour qui vit l'hymen de Clotilde et de Margot vit l'hymen de Jacques avec la poésie.

168 LES ATEVTCRES GALAXTE3

LE GARDE-CHAMPETRE MAUDIT SA CULOTTE AMARAME

Donc voici trois noces, je vous y convie, clioisissezmadame,choisissez monsieur. Je ne vous conseille pas d'aller au moulin , lalliance du poète avec la poésie a quelque chose de trop aérien et de trop nébuleux j ne déchirez pas le mystère qui les entoure j je vous conseille encore moins d'aller au château, car la joie y perd sa désinvol-

ture et prend des airs de grande damej elle est morose et rêveuse, elle étudie son sourire, elle voile son regard, elle pense à ses paroles; — suivons plutôt maître Pierre et Margot, qui s'en vont de l'église au cabaret.

Admirez, je vous prie, l'air triomphant du garde-champêtre et son costume non moins triomphant, admirez la cocarde blanche qui vient d'éclore sur son habit républicain, dont les basques sympathiques se caressent sans relâche, et dont le collet menace avec acharnement sa queue poudrée et son chapeau ceint d'un large ruban bleu.

Maître Pierre avait coutume de porter un chapeau à cornes, mais le jour de ses noces le chapeau à cornes lui sembla une

auière dérision, et pour échapper aux railleries des convives, il pria son voisin de lui prêter un chapeau ballon; cet emprunt était de mauvais augure, car le voisin faisait partie de la grande famille des hommes qui n'ont plus peur.

Admirez surtout la culotte amarante du garde-champêtre qui craint de la rompre et qui maudit son père de

lavoir l'ait si grand quand il devait ne lui laisser pour héritage quune culotte si courte! Père imprévoyant! que ne pensait-il aux angoisses que cette culotte causerait à son fils le jour de ses noces. Maître Pierre essaie en vain de se déployer dans toute sa grandeur pour montrer son triomphe aux passants : la malencontreuse culotte amarante le rapetisse d'un tiers en faisant deux triangles de ses jambes — et cela est d'autant plus fâcheux que l'étoffe n'est pas dans sa première jeunesse, et qu'elle menace singulièrement d'ouvrir de grands yeux effarés à diverses reprises ; il regarde souvent et avec effroi si l'héritage paternel le garantit toujours de linjure de l'air.

Admirez aussi les flambantes rosettes de ses souliers, le sentimental ruban de sa montre, dont la clef ressemble à une clef d'église, le jabot pyramidal de sa chemise et le col surtout qui fait une guerre sanglante à ses oreilles ; son nez à la roxelane est bien digne aussi de votre admirationj mais ce qu'il y a de plus admirable en lui, c'est sans nul doute le bras qui! n'a plus.

Margot, plutôt appuyée sur la mendiante que sur le

garde-champêtre^ se laissait entraîner comme une feuille morte aux caprices du ventj elle demandait à Dieu la force de su-

bir un esclavage aveugle 5 la joie qui l'entourait frappait sur son cœur comme un soliel ardent sur une plaie ; elle eût sacrifiée un de ses souvenirs d'amour pour être au lendemain^ mais les amis du garde-champêtre — Margot n'avait pas d'amis — voulaient se railler avec impudeur de son innocence aux abois ; il fallait qu'elle demeurât sous leurs yeux, et que, suivant la vieille coutume du pays, elle fût déflorée par leurs regards lascifs, souillée par leurs désirs impurs j il fallait qu'elle fût la proie de ces vautours, le jouet de ces vieux enfants. Et pas d'amis pour la défendre ! A peine s'il devait lui rester le sein de la mendiante pour y réfugier son front qui devait tant rougir ce jour-là !

Elle avait entrevu Jacques s'enfuyant sous le portail, et ne savait que penser de cette apparition.

— Au moins il sait tout, se disait-elle en ranimant sa vengeance qui s'éteignait déjà.

Et craignant bientôt de ranimer son amour avec sa

vengeance, elle fermait les yeux sur Jacques^ et se rappelait ses serments dans l'église. Cependant à l'angle d'un vieux mur elle ne put s empêcher de lever la tête et de regarder le moulin à la dérobée. — Certes le moulin se fût plutôt ému à ce regard -là qu'au regard foudroyant de Jacques.

Margot était mise avec une simplicité toute patriarcale : une robe blanche, voilà toute sa parure — chaste vêtement qui devait tomber le soir pour êlre foulé sous les pieds de l'amour j point de fleurs d'oranger sur sa tête, mais sur sa gorge la croix d'or de sa mère , et sur sont front la couronne de la candeur.

Le musicien qui marchait en tête de la noce , et qui devait autant amuser les convives par ses pantalonnades que par sa musique, s'agenouilla devant la porte du cabaret, et leva les yeux sur lenseigne , en priant le dieu de la ripaille d'avoir pitié de lui.

Les convives d'une noce éclatent de rire à la moindre chose , car ils >(mt à la noce pour se réjouir, quoi qu il

advienne : aussi les amis de maître Pierre trépignèrent de joie à la vue de l'invocation du musicien j mais un orage faillit troubler la joie universelle. Le garde-eham pêtre , revenu tout d'un coup à ses amours mythologiques, s'était <2eiacAc du bras de Margot, et s'était agenouillé devant elle, en s'écriant, à 1 imitation du musicien : — 0 Cupidon! ayez pitié de moi I Le maître d'école, qui était de la noce, comme il est d'usage, et qui arrivait alors tout essoufflé à la porte du cabaret, renversa maître Pierre — qui renversale musicien — et se précipita comme un ogre affamé vers la salle du repas — le pauvre homme, attardé dans l'église , avait couru de toute les forces, en craignant d'être le dernier à table, et maître Pierre et le musicien n'étaient qu'un léger obstacle à son passage — mais, dans sa chute, le musicien avait brisé son violon, et, à la vue des débris, il poussa un grand cri de détresse. Les joyeux trépignements des convives se changèrent en trépignements de rage , et les malédictions les plus féroces furent lancées contre M. Chrisostome. Le garde -champêtre, qui avait depuis long-temps une dent contre lui , n était pas fâché de le mordre un peu; il courut à sa poursuite, et le trouva

dans la salle , avidement penché sur une dinde dont il aspirait l'odorante fumée.

— Mille tonnerres ! sécria-t-il en se jetant sur lui.

Le maître d'école crut que le ciel lui tombait sur la tête.

DE MAllGOT. 175

XXVIÎ.

MARGOT REGAllDE VOLER LES HIROADELLLS.

Quel diable vous êtes ! dit M. Chrisoslome en repoussant maître Pierre.

Le marié crut entrevoir une allusion peu délicate, el se jeta une seconde fois sur le maître décolc.

— Insolent ! lui cria-t-il dans l'oreille.

M. Chrisoslome — épouvanté — et tremblant d'èlio

mis à la porte avant le repas , implora fort humblement la pitié du garde-champêtre.

— Indigne cajoleur 1 dit maître Pierre, vous avez brisé le violon du musicien, allez-*n chercher un autre, ou allez au diable.

Et comme le pédant demeurait immobile :

— Voici la porte, voici la fenêtre, choisissez !

M. Chrisostomc, qui tremblait comme un arbre , et qui se souciait peu d aller au diable , sortit par la porte, et montra un visage consterné aux convives , qui le poursuivirent impitoyablement de leurs cris.

— Messieurs, dit le garde-champétre en reparaissant à l'horizon, maintenant que ce bélître n'est plus là, il s'agit d'embrasser nos dames et de nous mettre à table ; je vais vous donner l'exemple sur ma paroissienne. Voyons, Margot, mon amour, égayez-vous, mille fariboles ! voici ie |»lus beau jour de votre vie.

Maître Pierre fit un entrechat , et devint pâle comme im mort — il avait songé à sa culotte.

DK MAnOOT. 177

Pendant qu'il s'assurait que la température ne pouvait l'atteindre, le musicien , qui n'avait pas de paroissienne à embrasser, se glissa devant Margot et donna l'exemple promis; mais l'exemple fut singulièrement suivi : au lieu de s'en prendre à leurs femmes ou à leurs filles de noce , les convives débordèrent autour de la mariée, et profanèrent indignement ses petites joues si pures et si belles. Margot aurait eu la force de résister, qu'elle ne l'eût point fait ; les baisers qu'on ne ressent pas ne laissent jamais d'empreintes, et d'ailleurs toutes ces bouches avides , qui se succédaient si rapidement , devaient l'aguerrir contre celle de maître Pierre.

Le pauvre marié eut la consolation de maudire la eulotte amarante et la paternité.

On entra enfin dans le cabaret, mais il se passa encore plus d'une heure avant qu'on se mît à table, tant il y avait de tumulte et de désordre. Le bruit des voix fut bientôt couvert par un effroyable tintement de verres qui demandaient à boire , et pendant la [)ren\ière période du repas il fallait crier])our se faire entendre. — Ce

fut bien pis à la seconde période — jugez de ce que c'était à la dernière.

C'est là que la joie échevelée régnait en souveraine, sur la table et sous la table, daus les cris et dans les regards, toujours folle ou bruyante, ivre de vin et d amour. Vive la joie en fille du peuple et non en grande dame , la joie qui rompt son corsage et sa ceinture , qui montre aux passants le bout de sa jarretière , en lui jetant les fleurs qui parfument sa gorge, la joie aux formes arrondies, aux bras puissants , la joie qui ne se brise pas à la première étreinte.

Le musicien, monté sur la fenêtre, au dessus de la mariée , improvisait une lamentable complainte sur la mort de son violon, quand M. Chrisostome montra ses cheveux épars à la porte de la salle.

— Voilà le saule pleureur, sécria le garde-champêtre en battant des mains.

Le maître d école, qui tremblait encore, s empressa d offrir à l'assistance un violon resplendissant qu il avait

trouvé je ne sais où j pendant que le musicien contemplait ce nouveau trésor d'harmonie, il se glissa silencieusement à sa place , et sa gueule béante engouffra tout ce que sa main put atteindre.

La seule tête inanimée de la noce, c était la tête de la mariée; elle voyait tout, elle entendait tout avec une morne indifférence, ou plutôt elle ne voyait et n entendait rien j ses yeux se perdaient dans le bleu pâle du ciel, et son âme suivait ardemment le vol des hirondelles lointaines j elle pensait que les hirondelles étaient

bien aimées de Dieu , puisquelles avaient des ailes pour aller partout , dans la vallée où était la baraque.

sur la mou-

tagne où était le moulin.

Et tout à coup elle devint pâle en poussant un grain cri.

DE MARGOT. J8l

XKVIII.

LA JARRETIERE DOKT L UNIVERS SAURA BIEATOT LA COULEUR.

Margot pâlit et cria ainsi, parce quà l'instant où son âme s'envolait comme les hirondelles , un plaisant de la noce, glissé sous la table , avait trouvé le chemin de sa jarretière.

La pauvre fille, ignorante des coutumes galantes de son pays, voulait briser sous son pied la tète de l'indis-

cret qui violait pareille chose j mais comment briser une tête de paysan avec un pied si mignon ? Le rustre ne ressentit pas un coup, mais une violente caresse dans les cheveux.

Il n'avait pas relevé son front à la surface, que déjà sa main dominait la foule et balançait la jarretière de la mariée.

— La jarretière! la jarretière! s'écria-t-on de toutes parts en la dévorant des yeux.

Le maître d'école qui dévorait autre chose fut le seul qui ne cria pas.

Le garde-champêtre quelque peu froissé plongea sa main sur les abîmes de son cœur, et dit à ses convives avec un sourire égrillard.

— Voilà l'autre.

Margot , qui baissait son front sur le sein de la mendiante , regarda maître Pierre à travers les franges soyeuses de ses yeux, et vit qu'il agitait la jarretière quelle avait perdue dans le bois de noisetiers.

— C'était lui, murmiira-t-elle. ".

La romanesque fille éprouva un triste désenchantement j elle aimait le mystère qui couvrait d'un voile amoureux l'aventure de la jarretière , elle y songeait toujours avec émoi, elle espérait que sa jarretière reposait entre des mains aimées — c'était un plaisir à jamais anéanti, une espérance à jamais éteinte.

— Voilà l'autre, répéta maître Pierre plus triomphant.

Et tout le monde contempla la mariée, dont la rougeur éclatante semblait confesser le crime de lèse-hyménée que le garde-champêtre laissait deviner en agitant la jarretière.

— Le lâche! dit Margot, dont l'instinct lui dévoilait l'impure pensée des assistants, qui glosaient déjà sur la vertu de la mariée — le lâche ! il s'amuse à me flétrir aux yeux de ioutes ces gens.

Un éclair de haine traversa l'âme de Margot, et dès cet instant elle sentit que la vengeance et le sacrifice étaient au dessus de ses forces : le sacrifice était méconnu , la vengeance ne frappait que sur elle. — Dès cet

instant, le regret versa son amertume dans son cœur ; il y avait long-temps que ces deux sentiments l'aveuglaient , et ses yeux venaient de se rou^Tir à la lumière ; elle vit toute la vérité , elle vit la chaîne de fer qui l'attacliait à jamais à un corps sans âme ; elle se rappela ses beaux yeux , la forme attrayante de ses joues, la fraîcheur de sa bouche — elle vit, sans les regarder, les veux mornes du garde-champêtre , ses joues noires et ridées, sa bouche morte aux amours. — Moi, à lui ! pensa-t-elle en frissonnant.

Elle eut peur de l'avenir comme dun spectre, et se jeta toute effarée dans les bras de la mendiante.

— N'est-ce pas que je rêve, lui dit-elle avec angoisse.

La vieille laissa tomber son rosaire — et , repoussant Margot :

— Tu es folle , mon enfant, tout le monde te regarde, sois donc mi peu gaie le jour de tes noces.

Margot n'avait pas même la ressource de répandre

les larmes qui l'étouffaient , sa tristesse était une iujure pour les convives, il fallait quelle couvrît sa douleur d'un masque souriant.

— Non^ je ne rêve pas, murmura-t-elle avec ironie, voici le plus beau jour de ma vie î

l'histoire de l\ jarretière,

Margot regarda à la dérobée maître Pierre, que l'ivresse enlaidissait encore j mais l'éclair de haine avait passé vite dans son

âme toute pleine d'amour, et l'ange du bien lui rappela qu'elle se fût noyée sans le gardechampêtre.

— Pourtant il m'aime , dit-elle.

Et cette pensée lui fit oublier tout. — Elle était si bonne , Margot ! La chaîne do fer ne l'effraya plus ; elle vit sans craintes l'avenir : elle allait noblement se dévouer, et la femme trouve une si belle consolation dans le dévouement. La joie semblait à jamais morte dans son sein j mais elle ranimerait la joie de maître Pierre, et peut être quelques étincelles rejailliraient sur elle. La malheureuse cherchait à s'aveugler, et, craignant de voir apparaître encore la hideuse vérité , elle prit son verre et se pencha pour boire.

— La mariée boit ! la mariée boit ! dit M. Chrisostome en regardant d'un air piteux son verre qui était à sec.

— La mariée a le sens commun, dit un convive.

— Elle rira, dit un autre.

Maître Pierre monta sur un des bancs et imposa silence.

— Je vais vous raconter comment je possède la jarretière de Margot, cria-t-il d'une voix sonore.

Toutes les femmes levèrent la tête. — Margot répondit à leurs regards méchants par un regard calme et fierj elle pensait avec joie que maître Pierre allait réparer sa sottise^ et prouver qu'il n'avait eu d elle que sa jarretière.

— - J'étais donc aux confins du territoire que je gardais en véritable Cerbère avec des yeux d'Argus, quand mademoiselle Margot , aujourd'hui ma femme légitime, entraîna sa chèvre dans un petit bois de noisetiers — un vrai bosquet de Cythère 5 je la suivis en tapinois, et je fus bientôt témoin d'une scène ravissante. Mademoiselle Margot, aujourd'hui madame mon épouse, voulut attacher sa chèvre dans le bois, et dénoua sa jarretière en s'imaginant que les arbres ne voyaient pas clair, mais je voyais clair, mille fariboles I — Je dois dire pourtant que je n'ai rien vu, car mademoiselle Margot, aujourd'hui ma femme légitime, dénoua sa jarretière avec tant d'adresse...

Le garde-champêtre essaya d'imiter en souvenir la pose gracieuse de Margot.

Ui; MARGOT. 189

— Ouf! s'écria-t-il, que les enfants sont malheureux illiériter dune culotte courte.

Nulle catastropiie pourtant n'était survenue à la culotte amarante, qui garantissait toujours maître Pierre de l'injure du temps.

Le pauvre marié raconta piteusement la fin de lliistoiro sans se permettre une seule évolution.

— Et c est depuis ce jour mémorable, dit-il eji finissant , c'est depuis ce jour à jamais célèbre dans les annales de l'amour, que j'idolâtre mademoiselle Margot , aujourd'hui madame mon épouse.

Le garde-champêtre se tourna vers Margot.

— N'est-ce pas, ma poulette, que je vous adore comme dans les contes de fées? n'est-ce pas que nous serons heureux et que nous aurons beaucoup d enfants. Oui , pur une belle nuit, il nous arrivera uji petit poupart , uu joli petit |)oupart , mille fariboles !

Le garde-champétre tomba tout à coup dans une profonde rêverie.

Et, le voyant ainsi, tous ses amis se dirent à l'oreille : — Maître Pierre a peur.

Et toutes les femmes cliuchottèrent.

Et toutes les jeunes filles essayèrent de rougir.

— Et que diable a donc le marié ? dit une mauvaise

langue.

— Rien , rien, murmura-t-ii.

Et comme il se frappait le front :

— Qu'y a-t-il donc là? reprit la mauvaise langue.

— Il y a quelque chose qui me chiffonne beaucoup.— Pourquoi les pouparls nous viennent-ils la nuit ?

Tout le monde se mit à rire.

— La raison en est très simple, dit un malin, c'est qu'il est d'usage de penser aux pouparts pendant la nuit.

— Prenez bien garde que Margot n'y pense pendant le jour , car vous ne seriez pas là.

— Songez que vous avez un nouveau champ à garder.

— Oui , mille tonnerres ! le voisin ni mettra point la patte.

— Dormez en paix , maître Pierre , vous n'avez point de voisin, puisque vous serez à la baraque.

— J'en suis bien aise j seul avec Margot, seul avec l'amour et les grâces ! mes jours seront filés de soie. — Je n'envie pas le sort de M. do Marcy; sa femme est une bégueule qui s'entoure de colifichets et de fanferluches ; Margot dédaigne ces choses-là. Voyez plutôt, n'est-ce pas la fleur des champs ? mon seul chagrin est de la voir triste. Cette nuit^ nous verrons encore des résistances et des larmes-, mais : — à vaincre sans péril , on triomphe sans gloire.

Et le garde-champélTe essaya de se verser à boire . ce fut en vain : M. Chrisostome avait desséché toutes les bouteilles.

— Mes amis ! s'écria maître Pierre , que Dieu vous préserve des culottes courtes et des maîtres d'école.

Il survint une marchande qui étoila de rubans blancs le corsage des jeunes filles, et de rubans bleus le cœur de leurs galants. Le musicien appela les danseurs par un coup d'archet , et bientôt la salle du repas fut déserte — hormis le maître d'école , tout le monde sortit et suivit le musicien au jeu de peaume.

Margot I Margot ! ce nest point assez d'avoir dévoré vos larmes, d'avoir souffert en souriant , il faut danser maintenant ;

le soleil se couche, le vent tombe, le chant des oiseaux s'allanguit, le calme et la tristesse se répandent partout ; voici l'iieure sainte oii l'âme se détache du corps pour se perdre dans les brumes de la prairie et dans l'azur du ciel ; l'heure si douce à passer dans la solitude et dans le recueillement ; ce n est pas pour vous

que cette heure sonne aujourd'hui, Margot. Avant l'indigne profanation de Jacques, assise devant la baraque, les regards sur la montagne, l'âme débordant d'amour, vous goûtiez souvent cette heure avec un ravissement ineffable. Aujourd'hui, il faut danser, il faut vous ployer avec grâce , et bondir comme un gazelle ; la douleur vous brise : qu'importe ! vous vous traînez péniblement : qu'importe I — il faut danser !

Elle dansa . la pauvre fille 1

LE <;ARDE-CHAMPETRE et MARGOT S E^ VONT AU LIT - NLPTLAL.

Elle dansa long-temps^ elle dansa sous les derniers rayons du soleil, sous les premiers regards de la lune ; elle bondissait comme une gazelle , elle se ployait comme un ormeau ; sourde à la musique , elle prêtait involontairement l'oreille aux bruits du moulin dont elle voyait le bout des ailes au dessus des toits de Martigny. Maître

DK MAU60T. 19S

Pierre admirait ses légers élans, ses courbes gracieuses , et sans doute enhardi par la nuit , il se permettait certaines gaillardises qui importunaient singulièrement Margot.

Les ivrognes s endormirent sur Iherbe iiumide du jeu de peaume , les danseurs se lassèrent , et , malgré les prières des jeunes filles qui ne se lassent jamais de pirouetter, on se dit adieu et on fut se coucher. Sur le chemin de la baraque , maître Pierre pressait violemment le bras de Margot, qui se voyait avec effroi seule avec lui) elle regretta presque ce monde sans âme qui l'avait tant fait souffrir; elle avait aspiré avec ardeur à l'instant où elle serait seule ; mais un abîme la séparait encore de cet instant.

Ils suivaient en silence un chemin bordé d'arbres dont les ombres tremblantes jouaient sur le sol au clair de la lune. Des rumeurs confuses et des voix lointaines se répandaient dans la vallée; à travers tous ces bruits, Margot saisit q<ielques chants grivois et quelques paroles moqueuses. — Margot ! Margot 1 criait-on , te voilà

LES AVEXTCRES GALAXIES

bien lotie ; le vieux chenapan n a qu'un bras. — Peu m importe 1 disait Margot ; mais je ne sais quel méchant écho lui répéta sans cesse : — le garde-champêtre n'a qu'un bras, le garde-champêtre n'a qu'un bras. —Je ne sais quel mauvais lutin lui fit ressouvenir des embrassements des ramiers^ et réveilla dans son âme la volupté qui semblait à jamais endormie. Malgré sa candeur, elle devina le sens des paroles moqueuses , car elle pensa que les ramiers avaient deux ailes.

Les jeunes filles de Martigny n'étaient pas si candides que Margot : depuis long-temps elles avaient cette pensée; elles plaignaient la pauvic lille. et se (lisaient ipic

DE MAKGOT. 197

c'était grande sottise de prendre un mari n'ayant qu'un bras pour étreindre sa femme.

Quand maître Pierre vit la baraque, il eut un frémissement de joie, et s'écria en trébuchant :

— Voilà le paradis.

— Voilà l'enfer, pensa tristement Margot.

Us arrivèrent devant la porte : le garde-champétre jeta un regard avide sur Margot, sur le jardin, sur la baraque, et comme un avare qui pense à son trésor . — à moi I moi 1 murmura-t-il.

Margot, plus pâle et plus tremblante que jamais, le regardait avec terreur.

11 ouvrit la porte et l'entraîna vers le lit.

— 0 mon Dieu ! ô ma mère ! s ecria-t-elle.

Maître Pierre retourna vers la porte et s'empressa de

la fermer. — A son retour, Margot n'était plus devant le lit : elle s'était réfugiée contre l'image de la sainte Vierge , entre l'étagère et le rideau.

— Vous faites l'enfant , la belle , vous vous cachez ; allons donc , mille fariboles I n'ayez pas peur de l'Amour.

Aux pâles reflets de la lune , le garde-champêtre essaya de découvrir Margot.

— Voyons, voyons, la belle ! plus d'enfantillages ; j'ai failli me briser la tête contre la cheminée, où diable êtes-vous donc ?

Maître Pierre trébucha à l'escabeau.

— Mille tonnerres ! sécria-t-il d'une voix sonore.

Margot tressaillit et se cacha dans le rideau ; le chat, qui s'éveillait, y accrocha ses pattes, et Margot le saisit avidement.

; — Je ne suis pas encore seule avec lui, se dit-elle en caressant le chat qui s'appuyait doucement sur son cœur.

Maître Pierre cherchait toujours ; mais aveuglé par les dernières vapeurs de l'ivresse , il ouvrait vainement les yeux, il tendait vainement les bras.

— Je suis un sot, murmura-t-il , c'est dans le lit qu'il faut la chercher, c'est là que notre poulette s'est cachée.

Il se glissa devant le lit.

— C'est fini, pensa Margot.

Elle baisa la croix d'or de sa mère et se résigna.

— Désert ! désert ! dit le garde -champêtre, est-ce qu'elle s'est envolée?

Impatient et ennuyé, il prit une voix sévère, et prévint Margot que sa résistance allait le fâcher.

Et comme Margot demeurait silencieusement dans son refuge , il renversa une chaise avec dépit.

Et se rappelant tout k coup la mine maussade de Margot pendant le repas, il frappa du pied avec colère.

Margot se jeta devant lui.

Vous me faites peur, lui dit -elle; me voilà à vos pieds, mais ne criez plus... depuis sa mort, ma mère vient toutes les nuits... vous allez l'effrayer. . .

— Voilà bien des contes d'enfants, des chimères de village j quand on est mort, c'est pour long-temps.

Maître Pierre rejjoussa Margot vers le lit.

— Ar.rière les colifichets, la belle 1

Margot pleurait.

Il sentit que sa galanterie était trop soldatesque ; il adoucit sa voix, et, se penchant vers Margot :

DE MARGOT. 20t

— Ne nous faisons pas la guerre , embrassons-nous , et vive la-mour, mille fariboles !

Mais il s'était trop penché, car, au lieu de se reposer sur le front de Margot , sa bouche rencontra les griffes du chat, qui défendait en jaloux la gorge de sa maîtresse.

Sa colère^ qui s'éteignait, se ranima tout d'un coup.

— Mille griffes du diable ! s'écria-t-il.

Il arracha la pauvre bêt« des mains de Margot , et voulut l'étrangler.

— Je vous en supplie, dit Margot, ne le tuez pas.

— Je vous conseille de plaider pour un monstre qui m'a déchiré la joue.

Et comme le chat criait et se débattait :

— Voilà son cri de mort , entendez-vous ?

— Ne le tuez pas ! murmura Margot en essayant de défendre le chat.

Maître Pierre la repoussa avec violence, et lui cria d'une voix tonnante :

— Je suis le maiti'e ici.

Margot, épouvantée, courut ouvrir la porte, et s'enfuit à travers les champs.

JACQUES i:t soiv moulin.

La lune s'était cachée dans un orage qui se formait au midi ; de rapides éclairs sillonnaient une immense nuée qui grondait déjà ; le vent n'avait plus qu'un souffle , et le moulin de Martigny agitait à peine ses ailes.

Jacques cherchait à oublier mademoiselle d'Er-

mânes sur le sein de la consolante poésie , qu'il caressait amoureusement depuis quelques heures. Aux tristes clartés de la lampe, toujours balancée comme le moulin , il dévorait du regard les odes et les élégies de ses vieux poètes ; et, dans son enthousiasme, il essayait de ravir à l'inspiration ses trésors les plus purs. A l'imitation de Saint-Amand et de Théophile, il chantait son

malheur avec cette seconde voix qui descend du ciel dans l'âme des poètes pour qu'ils célèbrent lamour sur la terre. Dans la voix de Jacques il y avait quelque chose de sauvage , comme la nature qui l'environnait , comme le vent dont il savait toutes les musiques. Ce n'était point un soupir qui sortait de sa poitrine, mais un grand cri de douleur; sa poésie n'était point une claire fontaine s 'échappant sur un lit de sable , et traversant avec calme les prairies en fleurs ; c'était un torrent qui bondissait du sommet de la montagne , et qui tombait avec fracas sur une masse de rochers.

Un grand coup de tonnerre fit trembler le moulin, qui s'était arrêté, et qui repartit lentement, comme s'il eût obéi à une voix solennelle. Jacques tressaillit, et

prêta l'oreille à la première bouffée de vent qui frappait les ailes.

— Un orage au ciel , un orage dans mon cœur, dil-il en regardant l'immense nuée qui s'élevait du midi.

La veille il eût craint le danger ; il se fût empressé d'arrêter le moulin et d'arracher les toiles des ailes; aujourd'hui le danger le fascine et l'enivre -. il l'appelle avec une joie farouche.

Le vent en furie ébranle le moulin , et fait ployer les ailes , qui prennent un vol rapide , et sifflent comme des couleuvres. — Bientôt l'horizon jette du feu comme un volcan ; il semble qu'un immense incendie va dévorer le monde ; les flammes tendent par intervalles leurs grands bras vers le moulin, et l'illuminent d'un reflet rouge. C'est un infernal carnage au midi : la pluie se préci-

pite en noirs torrents, et combat les flammes échevelées , le vent hurle et se roule sur la montagne ; les arbres gémissent et tremblent à ses mugissements ; il secoue dans sa fureur des tourbillons do feu ;

le tonnerre gronde, la foudre éclate avec fracas ; — le moulin résiste encore à cette effroyable tempête , mais ses ailes ploient comme les ailes d'un aigle : une secousse de plus, elles sont brisées.

Jacques voit toutes ces choses avec délire ; il écoute tous ces bruits qui l'exaltent — et ces grandes choses et ces grands bruits lui semblent des images et des échos de son âme : car, dans son âme, un violent orage éclate aussi; l'amour y secoue ses cheveux enflammés , la jalousie y gronde et mugit , la poésie y répand ses éclairs, la douleur sa pluie de larmes. Une suprême harmonie unit le poè,te à la nature : Jacques grandit comme 1 prage ; il s'abandonne à de sublimes élans ; son coeur bondit à chaque éclat de la foudre; il sent qu'il n'est point un esclave , mais un homme; il tend les bras , et semble briser ses chaînes ; il anime , il caresse du regard son vieil ami , comme un coursier impétueux qui l'emporte au combat. — Courage ! courage I lui crie-t-il dune voix superbe; la tempête est violente, mais elle passera. Je suis la proie (J'une parpille tempête, no nous laissons point abattre, ô mon vieil arnj î

Le moiilin , balancé comme un arbre , jette un nuage de poussière 5 ses ailes sifflent, son corps crie et craque 5 il s'arrête tout à coup^ et le vent, qui vient de briser deux ailes, les emporte dans la vallée, comme un trophée de sa conquête.

Jacques pâlit, ses bras retombent j il jette un murnmre plaintif et demeure anéanti ; mais aux rumeurs de son âme il se ranime soudain et se relève plus grand.

I^e moulin avait succombé : le poète était victorieux. Dans le ciel les flammes s éteignirent , la nue se dis-

persa , le vent s'endormit — dans l'âme de Jacques l'amour redevint une claire fontaine où se haigna la blonde poésie.

d'une larme qui vient trop tard.

Jacques s'enfuit du moulin avec ses livres bien-aimés. Avant de descendre la montagne , il se retourna , et fit un signe d'adieu à son vieil ami. Le moulin répondit par un dernier craquement, par une dernière plainte. — Jacques essuya quelques larmes j il fuyait sans retour le berceau de son amour et de sa science. C'était

dans ce moulin qu'il avait goûté les premièi'es joies de la poésie ; c'était là qu'il av^ait écouté la voix trompeuse des espérances^ des illusions, des chimères j c'était là qu'il avait aimé.

Il descendit le versant de la montagne : l'orage avait tout dévasté ; le bouquet d'églantiers et d'aubépines était renversé dans le gravier 5 la pluie avait moissonné toutes les fleurs. La vue de ce ravage fit plaisir à Jacques. — Au moins, pensa-t-il, je pars sans regrets.

Où allait-il ? — à laventure, dans le pays des poètes — il ignorait où, mais il allait toujours.

Tl passa devant la baraque.

— Pauvre Margot! elle s'est ehchàhlée; moi jai brisé mes liens > dit-il avec orgueil.

Margot vit passer Jacques.

Pendant IDrasse, Id |iauvre fille était revenue à la ba-

raque chercher un abri dans la cabane de sa chèvre ; après l'orage, elle en était sortie, et, depuis un instant, elle pleurait au bord du chemin ; elle songeait à sa misérable existence, et .regrettait son saopifice.

— Si maître Pierre n'était pas là, disait-elle en sanglotant, tout ne serait pas perdu j je dorm'rais sans doute à cette heure , ou je penserais à Jacques sans crainte d'être coupable. Jacques ne m'aime plus ; mais je l'aimerais toujours, et cet amour serait ma joie; d'ailleurs, j'espérerais encore , car son orgueil passera peut-être. — Je suis une folle î j étais libre comme le vent ; maintenant la baraque n'est plus qu'une prison : je me suis mariée à un geôlier j il me semble toujours l'entendre crier : — Je suis le maître !

Jacques passait alors.

— Jacques ! s'écria-t-elle.

Jacques se retourna avec surprise , et s'approcha de Margot, qui lui confia tou.'^ ses regrets et toutes ses douleurs dans un regard.

Une larme baigna les yeux de Jacques ; la lune reparut alors pour montrer cette larme à Margot.

— Cette larme vient trop tard, murmura-t-elle.

UF. MAKOOT. 213

XXXIIÏ.

JACQUES ENLEVE MARGOT

— Pauvre fille I dit Jacques ; voilà donc la première nuit de tes noces !

Margot soupira.

— 0 mon Dieu! oui, dit-elle 5 maître Pierre a failli me battre ; mais je lui en sais gré, car je me suis enfuie, et j'aime mieux être là que dans la baraque.

Margot levait sur Jacques un regard ineffable.

— Eh bien ! partons ensemble, dit-il en lui pressant la main.

— Partir ! où vas-tu ?

— Est-ce que je le sais? D'ailleurs, qu'importe, pourvu que je sois loin d'un pays où je suis ridicule , et toi loin d'un vieux sot qui a failli te battre la nuit de tes noces.

— Jamais! jamais ! dit tristement Margot. Et comme Jacques la priait :

— Oh ! non, par pitié, point de prières.

La pauvre enfant pressentait qu'elle n'aurait pas la force de résister ; elle était romanesque ; elle aimait Jacques — deux raisons

puissantes qui la poussaient au mal — ou au bien.

— Que vas-tu devenir ici ? reprit Jacques en la près-'" sant sur son cœur.

— Jacques I Jg^cques»! vasrt'enbien vite, dit-elle toute frémissante.

Jacques appuya ses lèvres sur son front.

— Oui ,: oui, dit-elle j au moins je pourrai me ressouvenir de toi sans te maudire, car il fallait que je te maudisse bien pour me sacrifier à un autre.

Les femmes en sont toujours au dernier souvenir : un baiser sur leur front efface dans leur cœur l'amertume d'une offense ou d'un oubli. Jacques avait indignement chassé Margot ; il l'avait repoussée du pied comme un haillon qu'on dédaigne j il l'avait poursuivie de son horrible cri jusqu'au fond de la rivière , et désormais Marr, got ne devait pius se rappeler que le baiser de paix déposé sur son fronti

Après ce baiser, Jacques en prit un autre ; mais , aprè^ cet .autre , Margot essaya de se détacher de ses bras.

— Tu sais que je ne suis pas à toi.

Jacques tressaillit , et laissa retomber sa tête.

Margot , qui vit sa douleur, murmura ; — Ni à toi ni à un autre.

Jacques releva la tête^ — et contemplant Margot :

— Puisque tu" n'es pas à ce vieux sot, fuyons 1 fuyons !

Jacques oubliait Clotilde et son amour j il ne voyait que la beauté de Margot , et pensait avec orgueil à se parer de ce joyau.

Mais que dirait-on au village, où l'on est si méchant? reprit Margot.

— Qu'importe ! tu seras loin des méchants j ils auront beau crier après toi , tu ne les entendras point.

— Mais ma conscience , je l'entendrai. Vas-t'en bien vite , Jacques — vas-t'en.

A cet instant, la porte de la baraque s'ouvrit, et mai-

DE MABGOT. :>lt

Ire Pierre apparut dans lonibre comme un fantôme.

— Mille tonnerres! s'écria-t-il.

Margot, qui résistait, se laissa tomber dans les bras de Jacques.

— Ah I c'est pour cela que vous vous êtes enfuie, reprit le garde-champêtre — et c'est ce freluquel-là qui vous a abritée pendant l'orage ?

Maître Pierre était suffoqué par sa colère.

— Et vous croyez que je ne vais pas vous broyer tous les deux, mille griffes du diable !

Il tendait son bras avec rage, et montrait cinq griffes agitées.

Jacques frissonnait.

— Rentrerez-vous bien vite .' cria maître Pierre à sa femme.

— Je tremble, murmura Margot dans sa terreur.

218 LES AV£MUUEt> GALANTES

Jacques la souleva dans ses bras et prit la fuite.

Maître Pierre, paralysé par sa fureur, essaya vainement de se mouvoir.

— Et je ne puis les arrêter ! s'écria-t-il avec rage.

Il chancelait — le vent rafraîchi dans l'orage courait comme un frisson glacial sur son corps dévoré par la fiè^Te de l'ivresse ; il s'appuya contre la muraille pour ne pas tomber, et suivit d un regard voilé les amants dans leur fuite.

Bientôt sa paupière s'abaissa; il ne \it plus rien, et se traîna instinctivement à son lit.

Jacques emportait Margot avec une farouche avidité ; la pauvre fille évanouie reposait sa tête sur l'épaule de son amant j ses longs cheveux, qui s'étaient dénoués, flottaient au gré du vent , et la lune les caressait de son regard si triste.

Margot se réveilla à la vie, et voulut échapper à Jacques ; mais elle pensa à la fureur de maître Pierre — t

elle pensa surtout aux larmes et aux baisers de Jacques — elle ne résista plus — et craignant d'être trop lourde, elle appuya par intervalles ses jolis pieds sur le sol — et bientôt, se penchant sur Jacques, elle marcha toute seule.

Jacques enlaça Margot et l'entraîna dans le chemin.

DUNE BRUME QUI SEPARE LES AMAATS

Ils allaient, ils allaient, pâles et silencieux, se regardant avec une amoureuse tristesse, ne pouvant saisir une pensée dans toutes leurs pensées.

Ils s'arrêtèrent devant la petite rivière de la vallée ; ils passèrent le pont , et suivirent un chemin à l'aventure. Leurs pieds humides se perdaient dans les gran-

des herbes qui bordaient ce chemin j les rameaux pendants des ormes , les branches touffues des pommiers , effleuraient leurs chevelures éparses. Déjà l'aurore , toujours belle commi' au temps du vieil Homère, secouait des roses à l'horizon ; le vent était plus froid et la lune plus pâle 5 déjà les étoiles d'or s'effaçaient de la robe bleue du ciel , et les rumeurs de la vallée s'éveillaient aux premiers chants des alouettes; des bruits amoureux sortaient vaguement des bois d'alentour. Jacques regarda Margot, et lui dit d'écouter ces bruits j mais Margot joignait les mains et levait les yeux au ciel.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda Jacques ému.

Margot baissa sur lui ses yeux effarés.

— J ai vu ma mère.

Jacques essaya de sourire, mais le regard, mais la voix lugubre de Margot traversèrent son cœur; il tressaillit et frissonna comme (Icxanl uup apparilion norlurne.

— ai VU ma mère, dit encore Maigot.

Et cachant sa tête sur le cœur palpitant de Jacques :

— Adieu, reprit-elle , adieu : car hier, à Iheure de mon serment , j'ai pensé à ma mère , et c'est pour m'en faire ressouvenir qu'elle a passé sous mes yeux derrière ces buissons.

Jacques vit dans le lointain , a travers les buissons , une brume fuyante qui se transformait sans cesse, et qui changeait de teintes aux divers reflets de la lumière et de la verdure. Une pensée poétique égara son imagination 5 il crut que cette vapeur blanchâtre enveloppait la mère de Margot, et, soudainement saisi d'un religieux effroi , il se détacha de son amante en murmurant :

— Oui , il y a quelque chose entre nous , il y a un serment...

Margot regarda encore Jacques , et se tournant vers Martigny :

— Adieu! murmura-t-elle.

ni-: MAKGOT.

Et ronime Jacques, abîmé dans ses pensées, regardait l'horizon de son chemin, elle revint à lui.

— Oùiias-tu.* lui demanda-t-elle.

— Je ne sais, répondit-il.

Elle leva le doigt vers le moulin.

— Est-ce là ?

Jacques regarda dédaigneusement son vieil ami, dont la morne tristesse semblait lui reprocJier son délaissement.

— Oh I non , dit-il, ce n'est pa* là.

Le moulin lui rappela l'orage , 1 orage lui rappela Clotilde; il n'oublia plus qu'il fuyait Martigny pour y reparaître un jour dans toute sa gloire et avec l'espérance de recueillir un regard d'amour de Clotilde — un seul regard d'amour, c'était tout ce qu'il voulait avant (le mourir. La poésie , qui répandait autour de lui ses trésors d'illusions et de chimères, s'évanouit tout à coup. Margot, qu'il avait parée dans son imagination , changea singulièrement sous ses regards, qui perdaient leur prisme. Il la vit sans fascination ; sa robe souillée par l'orage , ses cheveux épars qui ne flottaient plus au vent , sa bouche pâlie , ses yeux brûlés par les larmes, rompaient le charme qui l'avait saisi devant la baraque. Cette amante, qu'il emportait il n'y a qu'un instant avec délire , n'était plus qu'une femme alors — une femme qu'il avait aimée, mais d'un amour calme , d'un amour éteint sous la violence d'un autre — une femme enfin qu'il n aimait plus. Il bénit l'apparition qui avait frappé Margot, puisque cette apparition devait le détacher d'elle — la pauvre enfant lui semblait une entrave dans sa route. — Pèlerin égaré qui marchait à la gloire, il ignorait que l'amour d'une femme est un apinii suprême sur tous les chemins de la vie.

— Adieu, dil-il à Margot.

Et sans doute pour repousser les regrets Margot se mit à marcher rapidement. Elle s'arrêta bientôt sous les pommiers , brisée par ses souffrances et ses fatigues de la nuit. Involontairement elle regarda Jacques à la dérobée.

— Il ne s arrête pas , dit-elle, il va toujours — toujours I

Elle se leva sur la pointe des pieds.

— Je le vois encore.

Jacques allait disparaître dans un bois.

— 0 mon Dieu ! et je ne le verrai plus ! Margot voulut lui crier :

— Mais arrête-toi donc î

Il franchit lenlrée du bois — Margot, déchirée d angoisses , lit un [)as vers lui.

— Lu dernier regard de lui eût été si doux pour moi I

Elle se leva encore sur la pointe des pieds, et plongea vainement son regard dans le bois — l'ingrat avait disparu sans penser à la revoir.

— li m oublie déjà^ murmura-t-elle en pleurant.

MARGOT S EN REVIENT A LA BARAQUE

Le soleil caressait la baraque de son premier rayon, quand Margot arriva devant la porte. Elle essuya ses larmes , elle assembla ses cheveux, et franchit le seuil. Maître Pierre dormait ; sa tête penchée sur sa poitrine semblait encore animée d un sentiment

de colère et de haine. Une fièvre ardente le dévorait sans relâche; de

mauvais rêves lagilaient sans cesse 5 souvent il tendait son bras en signe menaçant. En le revoyant ainsi , Margot trembla encore j mais il y avait tant de désespoir dans son âme, qu'elle ne craignit plus rien. — Elle n'appelait pas la mort , mais si la mort s'était présentée, elle eût ouvert ses bras avec reconnaissance.

— Au dernier printemps, dit-elle , c'était Jacques qui dormait dans ce lit 5 je le veillais avec amour et j'espérais — aujourd'hui , tout est mort en moi.

Son corps n'était que le linceul de son âme , et le mariage son tombeau.

Elle dégrafa sa robe , elle la foula du pied, et revêtit sa jupe et son corsage; sa jupe rayée, qui avait caressé tant de fleurs dans les prairies , son corsage rouge , qui avait renfermé tant d amour, qui avait senti les plus douces palpitations de sa gorge , les plus doux battements de son cœur — mais qui devait ne plus sentir (jue les secousses du désespoir.

Maître Pierre s éveilla.

— Ail ! la voilà donc, dit-il eu regardant Margot. Il leva la tête.

— Et d'où venez-vous , la belle ?

— Je ne sais pas ; vous m'avez fait peur et je me suis enfuie.

— Voyons, mille fariboles ! point de rancune. Un de ces matins, j'attraperai Jacques, et nous verrons! En attendant, signons la paix.

Margot demeurait immobile contre l'étagère. Maître Pierre la regarda sentimentalement.

— Eh bien ! je vous appelle — allons, allons, par Cupidon I un petit baiser , et la guerre sera finie.

Margot s'approcha du lit et s'inclina au dessus de maître Pierre — mais elle se souvint du baiser qu'elle avait pris à pareille heure sur le front de Jacques, et recula tout à coup.

Et comme maître Pierre la regardait avec surprise.

— Vous paraissez malade, lui dit-elle toute troublée. — Voulez-vous que j'aille appeler la mendiante?

— Allez au diable ! dit maître Pierre, qui s'était en vain démanché le cou pour avoir son baiser — allez au diable I mais avant faites-moi de la soupe.

— Je nai point pris une femme pour n'en point avoir^, murmura-t-il entre ses dent^.

— Mais vous paraissez malade, répéta Margot.

— Oui , mille tonnerres 1 je suis malade , je suis même très malade.

— Eh bien, je cours chez la mendiante, et je reviens avec elle.

— Bonsoir I et qu'on ne vous revoie plus.

Margot s'avança vers la porte — maître Pierre se ravisa.

— Dites donc ^ la belle, allez plutôt chez madame dErmanesj il est d'usage que le lendemain de leurs noces les gardes-cham-

pêtres de cette commune aillent offrir un bouquet aux maîtres du château. C'est le droit du seigneur aujourd'hui — et à propos du droit du seigneur, prenez garde que M. de Marcy vous ravisse autre chose que votre bouquet — allez bien vite cueillir des coquelucholles, ces fleurs vont à M. de Marcy, car sa femme est une pigrièche qui avait un œil doux pour chaque galant — j en sais quelque chose, moi î

— Vous, monsieur I dit Margot.

— Et Jacques qui laimait ! pensa-t-elle.

— Oui , mais point de cancans, reprit maître Pierre, Margot, allez cueillir des fleurs — il faut un joli bouquet, mille fariboles !

Margot sortit et s'enfut dans le jardin.

— Hélas ! dit maître Pierre , Cupidon ne me traite pas mieux que Mars j 1 un m'a démoli le bras et l'autre

m'a fait une plaie au cœur. Mars et Cupidon sont peutêtre frères? — Oui, oui, je me souviens, frères de mère et non de père.

Le garde -champêtre poussa un profond soupir.

— o Margot ! Margot ! prenez garde ! vous êtes ma femme légitime , et vous m'aimerez , de par tous les diables ! — n'ai-je point le droit de me faire aimer I

Margot cueillit quelques fleurs, et revint à la porte de la baraque.

— Ah ! ah ! s écria maître Pierre , voilà votre bouquet — voyons-le donc ?

Margot fit un pas en tendant ses fleurs.

— Point de coqueluchoUes ! Et que diable î j'aime les allégories.

— Il n'y a plus de coqueluchoUes , dit Margot.

— Cela n'empêche pas d'en cueillir — après tout , ce

bouquet n'est pas sans charmes j parez-le de rubans, et allez l'offrir tout de suite ; l'heure est bien choisie 5 vous arriverez au lever de la mariée, qui vous fera sans doute un joli cadeau — refusez si c'est de l'argent , à moins que ce soit de l'or.

• — Je refuserai toujours, murmura Margot indignée.

— Refuser ! voyez-vous la bégueule. Si c'était d'une main étrangère, je vous permettrais de refuser, mais de la main de votre sœur de lait , une charmante enfant que tout le monde bénit , je vous le défends !

Margot ressortit.

— Ce n'est point un déshonneur de tendre la main, reprit le garde-champêtre avec dignité — surtout quand on n'en tend qu'une à la fois ; il ne m'arrivera jamais d'en tendre deux, mille tonnerres !

M. de Marcy avait passé une nuit que n'eût pas enviée le garde-champêtre •. Clotilde ayant souffert des spasmes violents à sa sortie du bal, madame d'Ermanes s'était permise d'appeler le médecin, et de demeurer près du

lit nuptial pendant la nuit entière. Après avoir maudit la première femme qui inventa les spasmes, M. de Marcy s'était

résigné.

Quand Margot arriva au château, il allait descendre dans le jardin.

A sa vue , il s'arrêta et la suivit du regard.

— Voilà le bel ange du vieux diable , pensa-t-il — j'avais bien dit qu'un matin sa fraîcheur passerait sur mon chemin.

Elle s'avançait vers une servante qui balayait la cour.

— Voilà la petite Margot_, dit la servante.

— Où est mademoiselle GlotildC;, dit Margot toute tremblante de se trouver au château.

— Elle est malade — est-ce donc pour elle ce bouquet ?

M. de Marcy s'était approché.

— Suivez-moi, mignonne, je vais vous conduire devant elle — passons par là.

M. de Marcy retourna vers le jardin, qui n'était séparé de la cour que par un grillage couvert de liserons j Margot le suivit tête baissée, ne sachant si elle devait lui offrir son bouquet.

Dans le jardin, M. de Marcy s'arrêta tout à coup.

— Clotilde dort en ce moment, dit-il à Margot en regardant autour de lui — elle est malade...

— Je ne veux pas l'éveiller, interrompit Margot — maître Pierre m'envoie vous offrir ce bouquet.

M. de Marcy prit le bouquet avec empressement.

— Maître Pierre ne vous a pas défendu d'accepter un baiser pour récompense.

M. de Marcy enlança Margot et lui baisa la joue.

Une vraie Margot eût souffleté M. de Marcy — ou plutôt

eût présenté l'autre joue à baiser; — mais la mignonne enfant de la baraque s'échappa comme un oiseau des mains de l'agresseur, et disparut du jardin pendant qu'il tendait les bras pour la ressaisir.

Elle courut chez la mendiante, qui s'éveillait ; elle se jeta dans ses bras.

— Te voilà déjà , ma chère fille ?

Margot sanglota.

— Tu pleures !

— Oni, je pleure I ma vengeance est passée — et maître Pierre me reste.

SUR LE CnEMlX DE JACQUES.

Pauvre Margot ! en la voyant naguère à la porte de sa baraque, si fraîche et si calme , qui eût pensé qu'elle allait devenir si misérable. Il semblait que la douleur ne pouvait l'atteindre ; il semblait que l'amour et la joie devaient l'entourer sans cesse et la défendre des mauvaises choses de la vie. Dieu l'avait-il donc faite si

belle et si charmante pour qu'elle devînt une proie du malheur. Les roses de ses joues n'avaient-elles donc fleuri que pour se faner au souffle impur de la souffrance ? ses grands yeux ne s "étaient-ils donc ouverts que pour regarder le hideux squelette du désespoir? En A oyant un jour la petite rivière toute pleine du reflet des nuages

elle avait vu liniaiie de sa vie.

— Où sont les fleurs roses , les tleurs bleues, les belles fleârs 3e^ou âme? La joie qui les caressait de ses rayons

s'est voilée sous des orages , car rànie est touruieulee d'une horrible tempête , d'une tempête qui gronde sans relâche, qui renverse les fleurs roses et les fleurs bleues, qui trouble les pures fontaines. Je vous l'ai déjà dit : — priez Dieu pour le repos de l'âme de Margot.

Quand Margot et la mendiante arrivèrent à la baraque, maître Pierre , armé de son cornouiller, menaçait le chat qui s'était tapi sous l'escabeau et qui montrait ses dents aiguës.

— Voilà bien les vieux soldats , dit la mendiante, ils font toujours la guerre.

— Je vous salue , la vieille 1 vous venez à propos, car j ai une fièvre dépossédé, tâchez donc de lacalmer 3 mais, a vaut tout, faites des remontrances à Margot, qui , au lieu de passer la nuit sous les ailes des amours, s'est amusée à courir les champs. — Est-ce parce que les ailes des amours sont déplumées ? bagatelle I avec des sentiments, on n'y regarde pas de si près. - Ah ! mille fariboles ! Margot, je vous croyais plus de sentiments.

Le garde-champêtre soupira et secoua tristement la

télé.

— Voyons , oublions cela. — Avez-vous vu M. de Marcy ?

Margot rougit.

— Je lui ai offert le bouquet et je me suis enfuie , car il voulait membrasser.

Une joie étrange brilla dans les yeux de maître Pierre.

— Le faquin, dit-il en souriant.

Et . s'adressant à Margot :

— Vous êtes une petite sotte ; je vous avais dit de ne refuser rien , hormis de l'argent.

— Voilà donc ma récompense , murmura Margot.

— A 1 avenir, re|)rit maitie Pierre, souvenez-vous que M. de Marcy est le maître du pays, et cpTil faut vouhùr ce qu'il veut.

— 0 mon Dieu! dit Margol, quelle chose indigne !

— Ah ! ma femme plaît à M. de Marcy, marmota maître Pierre, voilà qui est à merveille. Je ne désespère pas de devenir secrétaire de la mairie , car on se lasse de M. de Chrisostome qui est un ivrogne, un ignorant — et qui ne sait pas un mot de mythologie. — Diable ! diable ! je cours grand risque de devenir autre chose en même temps, et la prédiction de M. de Marcy menace

de s'accomplir. — Eh ! mille fariboles ! lous les maris en sont là quand leurs femmes sont belles.

— ^ C'est indigne, répéta Margot , qui avait écouté maître Pierre sans qu'il s'en doutât.

Il cherchait un moyen de renvoyer sans délai Margot au château.

— Avez-vous dit à M. de Marcy que j'étais malade ?

— Non, j ai oublié...

— Mais vous êtes donc folle, mille tonnerres I II faut réparer votre sottise, en retournant au château dire que la fièvre m empêche d aller présenter mes honnnages.

•li-î LES AVP,>TrRr.S GALANTES

— Je Ji irai pas , dit Margot.

— Qu'est-ce que j'entends là ! vous n'irez pas ? Souvenez-vous que la femme doit obéissance à son mari — en route , la belle , ou je me fâche.

— Margot, effrayée de la voix colère et du regard farouche de maître Pierre , sortit à la hâte, et s'enfuit une seconde fois — non pas sur le chemin du château , mais sur le chemin de Jacques. Cependant elle l'ignorait, et n'en fut avertie que par la vue de la petite rivière.

— Où est Jacques? se demanda-t-elle alors.

Elle plongea son regard dans le lointain.

— Il n est pas encore loin , peut-être.— o mon Dieu I faites qu'il m'attende, et donnez-moi la force daller à lui.

Elle passa rapidement le vieux pont de bois, et suivit la route du matin , sous les plus ardents rayons du so-

leil. Ses regards dévoraient 1 horizon ou se perdaient au ciel; dans son égarement, elle demandait aux arbres et aux nuages qui semblaient venir à elle : — où est Jacques? où est Jacques? Et elle maudissait les nuages et les arbres qui fuyaient sans lui répondre. Sur le sable humide, elle cherchait l'empreinte des pieds de Jacques; et, quand elle croyait la voir, ses pieds mignons sy reposaient, un éclair passait dans ses yeux, et elle s'écriait avec délire : — Oh! j'aurai la force daller à lui !

XXXV

MAllGOT DEVIENT VEUVE SANS AVOIR RIEN PERDU.

Mais à la vue de la chapelle

oh tant de fois elle avait

prié la Vierge Marie de la prendre en sa sainte garde , elle pâlit et murmura : — Oui, il y a un serment entre nous , et nous ne devons pas nous revoir.

Elle entra dans la froide solitude de la chapelle , et s'en fut appuyer son front brûlant sur les pierres humides de lautel.

Et , comme au temps passé , elle pria la Vierge Marie ; mais ses yeux , qui regardaient la sainte mère du Christ endormant son fils sur son sein , ne voyaient que l'image ardente de Jacques fuyant dans le lointain. Sa prière pourtant endormit son agitation j et, plus calme et plus forte, elle sortit de la cliapelle, et reprit sans murmures le chemin de Martigny.

Son retour à la baraque fut salué par les cris confus de quelques convives de la noce , armés de verres et de bouteilles.

— Voilà la mariée! s'écrièrent-ils j nous allons chanter un Dt profundis sur son innocence.

M. Chrisostome , qui tendait son verre en dévorant

une carcasse de dinde, entonna funèbrement le Deprof un dis.

— Ne chantez pas , dit maître Pierre avec terreur. Et comme les convives chantaient de plus belle :

— Mille tonnerres! sécria-t-ll, finirez -vous bien vite.

Le garde-champêtre exaspéré saisit son cornouiller.

— Vous êtes de mauvais chiens, reprit-il j c'est ma mort que vous aboyez — vous ne voyez donc pas que je vais mourir.

Pour calmer sa fièvre, maître Pierre avait bu quelques rasades de vin clairet , et la fièvre , plus violente, l'épuisait sans pitié. Ses amis poursuivaient leur chant lugubre, en riant de ses menaces j il bondissait sur son Ht comme un damné dans les flammes. Pour l'apaiser, le musicien lui jeta du vin à la face ; ses yeux rouges roulèrent dans leurs orbites ; il tendit son bras avec une

rage frénétique, et son cornouiller atteignit la main de M. Chrisostome. Le maître d'école eut la douleur, outre celle qu'il ressentit , de voir tomber à ses pieds une bouteille pleine échappée à sa main meurtrie ; il se fâcha tout rouge ; il s'empara de l'escabeau , et le lança à la tête du garde-champêtre, qui, se voyant ensanglanté, se mit à rugir et à lancer ses coups de bâton à tort et à travers. Tous ceux qu'il atteignait se vengeaient soudainement -. le musicien', qui se crut l'épaule brisée, fut le seul qui réfléchit à sa vengeance ; il prit un seau sur le lavoir, il se glissa entre le lit et l'étagère , et, pendant que maître Pierre se défendait contre les sanglantes attaques des autres convives, il lui versa sur la la tête un torrent glacial.

Le pauvre malade, inondé , laissa tomber son cornouiller, et s'écria d'une voix mourante — je suis mort ! Margot , qui s'était jetée au milieu du combat en suppliant les amis de maître Pierre d'avoir pitié d'un malade , les repoussa tous avec colère , et s'élança vers le garde-champêtre , effrayée de sa pâleur livide. — Le pauvre diable cherchait à se réchauffer au fond de son

lit, mais en vain, car Veau avait coulé partout; en vovant les bras ouverts de Margot, il s y jeta dun air farouche , et faillit briser la frêle enfant sur sa poitrine.

Ce fut la seule étreinte que ressentit la mariée. — A la chute du jour, elle devint veuve d un homme qui avait eu d'elle un serment et une jarretière — bienheureux aarde-champêtre , il mourut à la plus belle heure de sa vie, il s'arrêtait à temps — un serment et une jarretière 1 — 0 madame , que n'en êtes-vous toujours au serment 1 ô monsieur, que n'en étes-vous toujours à la jarretière !

Si toutefois la jarretière est de la couleur de celle de Margot. Charmante couleur ! charmante jarretière î

xxxvin.

MARGOT S EN VA A LA RECHERCHE DE JACQUES

Donc, le lendemain de ses noces, on fit le cercueil du garde-champêtre — et, deux jours après, M. Chrisostome précéda son convoi , en chantant plus funèb rement que jamais — De profundis clamavi ad te domine —

Le maître d'école précéda le convoi, parce qu'il était

payé ; mais les convives de la noce ne suivirent pas le

défunt à boii Ut de repos. Margot seule , appuyée sur la uiendiaute, alla jusqu'au cimetière 5 elle ne pleurait pas, mais elle priait pour 1 âme du trépassé avec autant de ferveur que pour elle-même. Quand la fosse fut recouverte, elle vint à penser que maître Pierre n'était plus de ce monde , et elle se sentit libre comme autrefois. Elle rentra dans sa baraque, le visage triste, mais l'àme déjà joyeuse ; il n'y a plus de geôlier, partant, plus de liens — la baraque, qui s'était transformée en prison pour quelques heures, redevenait la douce retraite, pleine de calme et de solitude j le chcu^mant nid de tourterelles, perdu dans le feuillage odorant, ignoré du monde entier , dont les cris de détresse n arrivaient jamais à la porte ; le refuge bien-aimé du ciel

et de Jacques — avant que mademoiselle dErmanes n'apparût à Jacques.

Margot s assit à la porte, près de sa chèvre qui folâtrait sur l'herbe , et long-temps elle leva son regard au ciel — sans doute parce qu en regardant le ciel elle voyait le moulin de Jacques, le pauvre moulin aux ailes brisées, qui écoutait alors le passage du vent sans s'émouvoir.

DE MARGOT. 2ol

Maintenant rien ne m'arrête plus ; je puis aller à lui , dit-elle quelques jours après, quand elle eut assez prié pour l'âme de maître Pierre ; je puis aller à lui.

Et, transportée par l'espérance de revoir bientôt Jacques, elle se mit en route , même sans penser à fermer la porte de sa baraque.

A la nuit close , elle arrivait dans le bois où elle avait vu disparaître Jacques, et ses yeux, las de toujours dévorer l'horizon, s'arrêtaient sur les coudriers et les touffes de chênes , comme si les touffes de chênes et les coudriers devaient lui dire : — Jacques a passé là , il a suivi ce chemin ou ce sentier, il pensait à toi, et il pleurait. — Un hennissement lui vint à l'oreille, elle tourna la tête, et reconnut le cheval de M. de Marcy, traînant une élégante voiture ; à cette rencontre , elle se jeta sous la coudrelte comme une jeune biche effarouchée; mais M. de Marcy, qui était dans la voiture, l'avait entrevue; et, quand il se crut en face d'elle , il retint les guides, et s'élança de la voiture vers son réduit.

— Toujours farouche, dit-il en lui saisissant la main. Margot fit un cri.

— Un cri charmant, mignonne j on dirait, à l'entendre , que cest la volupté qui vous l'arrache.

— C'est la peur, dit Margot avec empressement.

■ — Ne tremblez pas ainsi près de moi , je ne suis pas un voleur de grand chemin , vous ai-je jamais rien dérobé — hormis un baiser ; je suis prêt à vous le rendre, mignonne — mais que faites-vous donc seule dans ce bois — seule dans un bois I Si le garde-champêtre le savait, il sortirait de la tombe pour empêcher les galants d'aborder — à propos de galants, le garde-moulin vous a donc délaissée ; l'ingrat est allé à Paris pour devenir académicien — certes , il est bien eissez sot pour entrer à l'Académie.

— A Paris ! dit Margot toute rêveuse. — Et c'est bien loin, Paris?

— C'est au bout du monde.

M. (le Marcy souriait.

— Est-ce que vous allez à Paris, d'aventure. Margot rougit et ne songea pas à dire non.

— Suis-je sot^ dit M. de Marcy, j'aurais dû le deviner — voilà qui est à merveille , car j'y vais aussi.

— Margot prévit ce qui arriva , et pour se défendre à l'avance des offres de M. de Marcy, elle murmura :

— Je ne pense guère à Paris , mon Dieu ! je viens au bois, scier de l'herbe pour ma chèvre.

— Oui, dit M. de Marcy avec un air moqueur — et la preuve, c'est que vous avez perdu votre faucille — vous allez à Paris, mignonne, j ai lu cela dans vos beaux yeux; vous allez revoir Jacques, qui vous attend sans doute , n'est-ce pas 7

— Eli bien ! oui , dit Margot qui ne savait pas mentu' longtemps.

Et comme M. de Marcy la pressait de monter dans sa voiture :

— Oui , dit-elle encore.

— J'arriverai plus vite à Jacques , pensait-elle, et si cet homme essaie de me séduire, j'aurai mon amour pour défense.

M. de Marcy, toujours menacé de ses créanciers, qui avaient découvert son dernier refuge, allait apaiser leurs murmures avec un fragment de la dot de sa femme ; il quittait Clotilde sans peine, et la rencontre de Margot lui semblait une bonne fortune ; il se promettait de se distraire avec la paysanne en l'absence de la grande dame ; mais il fut singulièrement désabusé quand Margot répondit par des larmes à ses premières gentillesses ; il persista — vous savez déjà que Margot résista toujours.

Elle arriva à Paris comme elle était partie de la baraque, ne laissant à M. de Marcy qu'une ombre d'espérance. C'était le soir, M. de Marcy la fit descendre h son liôtel, et lui offrit un gîte pour la nuit — son lit d'abord,

ensuite le lit dune maîtresse qu il n'avait plus — et. comme Margot lui disait ingénument qu'elle aimait mieux coucher dans

la rue, il pria sa femme de chambre — On n'avait point alors eu l'esprit d'inventer les esclaves— d ailleurs M. de Marey trouvait qu'il est plus doux d'être servi par une femme blanche que par un homme noir — d'autant que M. de Marcy n'aimait pas les sauvages — et les femmes de chambre sont trop françaises pour lêtre — M. de Marcy pria donc sa femme de chambre d'abandonner la moitié de sa mansarde à Margot y la femme de chambre, espérant dormir ailleurs cette nuit-là , abandonna toute sa mansarde à Margot , qui s'y trouva fort bien, et qui s'endormit profondément après avoir verrouillé la porte — au grand désespoir de M. de Marcy, qui ne se doutait pas qu il y eût un verrou dans la mansarde d'une femme de chambre — surtout de sa femme de chambre , dont il s'était quelquefois avisé de troubler le sommeil. — Il y a toujours des verroux : on les tire plus ou moins.

Ouand Margot s'éveilla, le soleil rayonnait dans sa mansarde -, elle passa sa jupe, en cherchant dans sou sou-

venir les songes de la nuit : elle trouva Jacques, toujours Jacques.

Une voix criarde chantait dans la mansarde voisine ;

Réveillez-vous, belle endormie , Réveillez-vous , car il fait jour ; Mettez la tête à la fenêtre , Vous aurez la maison au cou.

En écoutant les deux premiers vers , elle pensa ingénument que la voix s'adressait à elle , et s'empressa d'ouvrir la croisée — hélas ! au lieu de ce riche panorama qui se déroulait si majestueusement devant la baraque de Martigny, elle vit des toits, des cheminées, de la fumée.

— Comment découvrir Jacques au milieu de toutes ces maisons, dit-elle avec désespoir.

Sa tête retomba sur sa poitrine . et long-temps sa pensée plongea dans les abîmes de son àme. Au bruit d'une croisée qui s'ouvrait , elle releva son regard et

vit une tête pâle et décharnée qui sortait dun vieux toit, comme un mort de son tombeau.

— Que les gens de ce pays sont laids I murmura-t-elle avec pitié.

Et , regardant une seconde fois.

— C'est un pauvre malade — ô mon Dieu ! c'est lui ! Jacques ! Jacques !

Margot tendit ses bras et s'évanouit.

M. DE MARC Y FAIT UNE CEEVTURE A MARGOT, ET MARGOT ÉGRATIGXE M. DE MARCY.

Des pas légers se firent entendre — ou frappa à la porte. Margot s y traîna, et ouvrit sans défiance.

— M. de Marcy, s ecria-t-elle en retombant.

— Suis-je donc effrayant comme la lîarlx'-Rlt'u»'. dit M. de Marcy en refermant la porto.

Il s'approcha de Margot j à la \ue de sa pâleur, de ses yeux errants, il lui échappa un cri de surprise-, il saisit ses petites mains et les pressa avec amour.

— Il est là ' il est là I lui cria Margot d'une voix coupée — voyez plutôt — malade , mourant , ô mon Dieu I mon Dieu !

— Vous devenez folle ! mignonne.

— Je vous dis qu'il est là; laissez-moi seule, toute seule avec lui.

M. de Marcy promena son regard dans la mansarde.

— ; C'est une illusion, mignonne, il n'y a pas de gardemoulin dans cette chambre, mais un grand seigneur qui vous aime et qui vous demande...

M. de Marcy pencha ses lèvres sur les paupières closes de Margot.

— Ayez donc pitié de moi , lui dit-elle en essayant de

détacher ses mains j vous voyez bien que je n ai plus la force de me défendre.

Et, comme M. de Màrcy appuyait une seconde fois ses lèvres avides -.

— Jacques ! Jacques ! cria-t-elle , défends-moi !

— Il paraît que Jacques ne s'en soucie guère , dit eu raillant M. de Marcy.

.1. : . fi i...

— Il se meurt, je vous l'ai dit — laissez-moi le voir encore.

Et, ressaisissant ses forces, Margot repoussa M. de Marcy et s'élança à la fenêtre.

— Jacques ! Jacques ! cria-t-elle.

M. de Marcy, qui s'était avancé, murmura : — Vous avez d'étranges illusions , mignonne — je ne vois rieu que le soleil qui poudroie.

Et, voulant guerroyer encore contre la vertu de Mar-

got , il joigmt ses mains sous son corsage, et lui fit une ceinture de ses bras.

Elle lui déchira les mains de ses petits ongles.

— Quelle lâcheté , dit-elle , sous les yeux mourants de Jacques.

— Eh ! par Dieu I s ecria-t-il, n'est-ce pas à lui cette tête d'outre-tombe qui semble perchée sur les toits pour servir d'épouvantail aux corbeaux — à coup sûr, c'est une tête d'académicien en herbe, de poète lauréat — où la poésie va-t-elle se nicher !

Le malade , toujours appuyé à sa lucarne , regardait d'un œil d'envie le reflet du soleil qu'il appelait en vain pour réchauffer son pauvre corps ; un pan de muraille en arrêtait les rayons. Margot suivait ses mouvements et ses regards avec angoisse j elle le voyait chanceler et balancer la tête avec désespoir -, il semblait enveloppé dans une misérable couverture de laine j ses longs cheveux descendaient en désordre sur ses joues et tremblaient aux brises du matin.

Ses yeux caves s'arrêtèrent enfin sur elle.

Après un instant de contemplation ^ il lui tendit les bras et disparut de la lucarne. — Le soleil, qui baignait toujours Margot, emporta deux perles de ses paupières, et les plongea tout au fond de l'océan.

Elle se tourna vers M. de Marcy.

— Vous l'avez vu ! il ma tendu de grands bras...

M. de Marcy, qui riait des angoisses de la pauvre enfant, lui tendit aussi de grands bras.

— Mais il est mort peut-être...

— C'est une raison de plus pour vous tendre mes bras.

M. de Marcy, lassé delà résistance opiniâtre de Margot , éprouvait une mauvaise joie à torturer la malheureuse enfant.

— Ayez pitié de moi , reprit-elle en se tordant les

mains, — laissez-moi sortir, il faut que je courre à lui, il faut que je le revoie.

— Malgré laimant qui vous attire , mignonne , vous ne trouverez jamais le chemin de son perchoir. — Il n'est pas étonnant que les poètes aient un si grand dégoût de la terre et des hommes, ils parviennent à grimper si haut-

Margot s'était ghssée devant la porte, M. de Marcy la retint par son corsage.

Et comme son désir mal endormi se réveilla soudain, il entraîna Margot.

— Margot, effrayée du feu étrange que jetaient les yeux de M. de Marcy , appela sa mère à son secours, — mais la morte ne vint pas préserver sa fille. Margot n'eut d'autre ressource que ses mains et ses pieds — elle s'élança comme un chat sauvage aux yeux de M. de Marcy , et l'innocence aux abois sortit triomphante de la lutte. — Ceci vous prouve, mes enfants, que Dieu protège toujours la vertu.

LE COEUR DE MARGOT

La svelte Margot s'échappa des bras de M. de Marcy, comme dans le jardin de madame d'Ermanes — et prit la fuite sans qu'il parvînt à 1 arrêter. — Elle descendit à la hâte le grand escalier de l'hôtel, et s'élança dans la rue. C'était une grande rue toujours pleine de passants ; Margot se heurta a un incroyable qui la repoussa vers une marchande doranges dont la colère s éveilla tout à coup.

DE MAKiior. 'liiSi

— 0 ma chère dame, lui dit Margot, qui crut vuir une paysanne de Martigny — où est Jacques ? ma chère dame.

Margot fut repoussée de la marchande avec moins de galanterie encore que de l'incroyable. — Et comme elle s'arrêtait toute éperdue , un flot de passants la balaya contre la muraille, où elle faillit se briser la tête.

— Où est Jacques? où suis-je? criait-elle en jetaut des regards effarés.

Elle était près de la porte d'une vieille et noire maison dont le grenier formait le palais de Jacques.

Elle franchit le seuil et suivit dans son égarement uno allée qui conduisait à un escalier où la lumière semblait n'arriver qu'à regret. Au bas de cet escalier elle rencontra une jeune femme qui lui demanda d'une voix aifflre où elle allait.

Margot ne put répondre que ce mot — Jacques. — Au grenier, dit avec dédain la portière.

— Je l'avais deviné, il est ici ! s'écria Margot en se jetant dans les bras de cette femme, qui, la croyant ivre, appela à son secours pour mettre à la porte une débauchée.

— Oh non ! non ! dit Margot , ayez pitié d'une folle.

La portière, qui ne s'était jamais attendrie, se tourna vers quelque chose qui ressemblait assez à un homme, et qui descendait l'escalier, armé d'une savatte.

— Ne te dérange pas, lui dit-elle , cette petite a lair d'une paysanne de la banlieue ou du village de M. Jacques. — Vous connaissez M. Jacques?

j, — C'est mon frère.

A tout autre moment, Margot n eût pas osé répondre ainsi, mais Jacques était malade, et d'ailleurs elle ne croyait pas mentir j un amant malade ne devient-il pas un frère ; l'amour qui souffre

se sanctifie, et tous les cœurs qui s'aiment sont de la même famille.

— Si mademoiselle est la sœur de M. Jacques, on lui

permet de monter à sa chambre, dit une voix qui avait quelque ressemblance à une voix humaine.

— Au sixième au dessus de l'entresol , reprit la portière , la dernière porte au fond du corridor.

Il y avait quinze chambres dans la maison , Jacques habitait la seizième.

Margot s'élança dans l'escalier.

— Comme elle s'envole ! dit la portière , on dirait une danseuse de l'Opéra. ,^f^„ g,j^j

Margot s'arrêta devant la porte de Jacques.

— C'est là, dit-elle dans un soupir.

Sa main errante rencontra la clef, la porte souvrit, et

sou regard tomba sur un lit désert.

:6/07 ir s OUI

noa lifiJà ollo'ni .^^^^^^^^^^^ ,.^ ^eildijo ^aJrii'il' — Mais Jacques! dit Margot défaillailtei"» — oJnenj

LKS AVKNTUIIKS C.AtANïKS

Un gémissement lui vint à l'oreille — et sous la fenêtre elle vit Jacques h demi caché dans la couverture.

ihv) i -y

Elle fit un pas vers lui et se laissa tomber. Jacques éleva sa main déjà desséchée par la fièvre.

Margot ! murmura-t-il.

Margot se traîna auprès de Jacques.

— Au moins nous pourrons mourir ensemble , ditelle en lui saisissant la main.

— Mourir ! déjà mourir I

Jacques se cacha la tête dans les bras de Margot, comme s il voyait venir la mort.

— J ai froid 1 reprit-il.

Margot , effrayée de sa pâleur livide et de ses yeux éteints, oublia, ou plutôt se ressouvint qu'elle était son amante — elle tendit ses bras sur son corps frissonnant.

UK «ARGOT. i'ftH

et se pencha sur lui comiue une louiterelle sur sa couvée.

— Jacques avait le délire.

— .ïe me croyais dans un désert, dit-il en relevant sa tête — j'étais seul, seul et malade I Et pourtant j'entends de la musique , des voix qui chantent ; je vois des milliers de femmes aux fenêtres — pour la misère, les grandes villes sont des déserts immenj^gs, car, dans les grandes villes , on ferme les yeux sur tout ce qui est laid, et la misère est laide.

— Hélas I dit Margot, depuis que tu n'es plus à Martigny, c'est un désert aussi.

— Et tu m as trouvé ?

Margot regarda Jacques avec amour.

— Oui, je comprends, 1 amour ta conduit []ar la main.

Jacques laissa retomber sa tête.

— J ai froid ^ dit-il encore.

Margot regarda la cheminée — jamais peut-être on n'v avait allumé de feu.

— Il faut te i*ecoucher, dit-elle en soulevant Jacques.

— DiâWs'cè lit"! tnurmura-t-îr;' j'en étais sorti parce que j'y mourais de froid — le soleil viendra bientôt ; je n'ai pas d autre foyer.

Margot pressa violemment Jacques.

— Et mon cœur, lui dit-elle. -'

I.ES AVEMTBES v^-^rASTES

Et sans Margot, peut-être, il serait m or tf en répétant : j ai froid ! j'ai faim !

Mais Margot était là. — Margot n avait-elle pas un cœur ardent et une croix d'or? elle répandit tout le feu de son cœur sur le malade refroidi; elle vendit sa croix dor pour appaiser sa faim. Vous savez tout ce qu'elle ressentit de regrets et d'angoisses à l'idée de se séparer à jamais de la croix de sa mère , de cette croix Lien- aimée qui savait son amour et son désespoir, sa joie et sa douleur; mais quand elle pensa quelle allait sauver Jacques, plus de regrels et plus dangoissesl — Elle baisa la croix , elle demanda pardon à sa mère , et tout fut uni — el Jacques ne se plaignit plus de la faim.

La journée se passa dans le silence et dans les larmes; la nuit vint plus fioide et plus triste encore; Jacques s était endormi, Margot le veillait en priant Dieu; agenouillée devant le lit, les yeux attachés sur son amant, que le reflet de la lune pâlissait encore, la pauvre fille fut long-temps sans penser au froid ; la bise, qui traversait le grenier, glissait comme un frisson glacial sur ses épaules à peine couvertes; ses gémissements lugubres

allaient jusqu'au fond de son cœur, où la tristesse gémissait comme la bise de novembre. Mais bientôt elle chancela , la prière s'arrêta sur ses lèvres , elle se réveilla à la vie matérielle, et i)ensa qu'elle allait mourir de froid. Jacques dormait toujours, elle entendait toujours sa respiration lente et cadencée , elle voyait son sommeil calme et profond.

— Si je dormais aussi ! dit-elle en penchant sa tête sur le cœur du malade.

Jacques fit un mouvement ; elle releva son front , et pria encore — mais la gaze brune du sommeil flotta devant ses yeux, et

sa tête retomba sur le bord du lit. La baguette d'or de l'imagination traça sous ses regards un monde de fées , un monde fantastique où elle se voyait tantôt joyeuse avec Jacques , tantôt seule avec sa tristesse. Par intervalles, ses yeux clos par le domi-sommeil s'ouvraient tout à coup ; clic voyait le misérable refuge du malade et les étoiles d or qui brillaient au ciel. Ses yeux se refermaient bien vite |)Our revoir les mensonges des rêves , les jeux insaisissables du demi-sommeil. Elle finit par s'endormir. — En s éveillant lelende-

maiii; elle se trouva dans le lit — à côté de Jacques, qui dormait toujours. Il y avait en elle tant de candeur et de cliasteté , que nulle pensée impure ne la troubla — sa conscience était calme , et elle regarda le ciel sans rougir.

Elle fût morte de froid dans le grenier : un songe compatissant l'avait sans doute glissée dans le lit.

JACQUES ABUSE DE LA SIMPLICITE DE MARGOT

L'amour chassa de la chambre de Jacques le froid, la faim , la misère et la maladie) ses joues desséchées refleurirent sous les regards de Margot. Sur la fin de novembre , le ciel sembla sourire aux amants ; il leur vint des jours moins froids ; le soleil d'automne , si doux quand on pressent l'hiver, plongea long-temps sur eux ses tièdes rayons.

— Nous perdons notre temps ici , dit un jour Margot

à Jacques — la vallée de Martigny est plus belle que le palais du roi, que nous voyons à travers ces cheminées.

— C'est vrai, pensa Jacques ; mais la vallée de Martigny n'est pas sur le chemin de la gloire.

— Triste chemin I murmura-t-il en contemplant la misérable nudité de sa chambre.

Il ne voyait déjà plus Margot.

— Je t'en supplie, Jacques, reprit Margot qui devinait les pensées de son amant, laisse-là ton orgueil et retournons à Martigny.

Mais le passé — Clotilde — donnait des ailes au poète ; mais l'avenir — Clotilde — la gloire — soufflaient sous les ailes — et Jacques no voyait plus la face sombre et terne du présent.

:.. ■ > — Margot, tu ignores le prestige, la fascination de la gloire . on traverserait la mer pour arriver à elle.

'^" — La gloire ne vaut pas l'amour, dit Margot.

n y/rt e')b')il ?'i

— Mais la gloire et l'amour, reprit Jacques, qui pen-

pait à Clotilde.

Il sortit ce jour-là — il erra à l'aventure, et s'en fut voir un libraire qui rêvait à un encyclopédie moderne. Pour accomplir cette œuvre colossale^ il fallait au libraire toutes les intelligences au rabais ; il crut lire sur la pâleur et surtout sur le front du misé-

rable garde-moulia que c'était un des Chatterton du siècle , un des mille génies méconnus du romantisme 3 il remercia le hasard ^^ le hasard est le Dieu des libraires — il remercia donc le hasard de la rencontre , et prit Jacques à ses gages — autant Jacques qu'un autre) Jacques n'était plus un ignorant ; il avait étudié son cœur, il avait vu tous les ressorts qui nous font agir — il pouvait écrire sur les mots — amour, chimère, orgueil, oubli, misère — • Nul mieux que Jacques n'était initié aux grands spectacles de la nature ; il avait vu toutes les formes et toutes les couleurs des nuages du ciel et des moissons de la terre ; nul astrologue n avait regardé plus haut , nul naturaliste ne s'était penché plus bas. — Que d'étoiles invisibles il avait vues, que de fleurettes ignorées il avait découvertes I Le ciel , la terre , son âme , étaient trois livres immenses qu'il avait ardemment feuilletés durant ses nuits solitaires , trois abîmes gigantesques d'où il était parfois sorti triomphant , trois mers infinies qui

l'avaient bercé sur leurs gorges frémissantes, et qui l'avaient rejeté sur le rivage, plus fort et plus grand.

Au retour de Jacques , Margot , tristement appuyée à la fenêtre , suivait des yeux un nuage empourpré qui fuyait vers la Normandie.

— Ce beau nuage devrait nous emporter, dit Jacques en s'approchant de la fenêtre.

— Oh ! oui , s'écria Margol.

. Jacques prit une voix caressante.

— D'ailleurs, dans quelques jours, nous serons à Martigny.

Margot, folle de joie, se jeta dans les bras du menteur.

-l.l: il'

— Tu partiras en avant.

, ■ .<.!.' i=iv

— Oh ! non , je veux tattondre — j'ai eu la force de

venir ; je suis trop faible pour retourner sans toi.

i'ijp '1

. — Hélas ! reprit Jacques , tu sais qu'ils sont méchants

là-bas 3 si nous retournons ensemble , ils vont te poursuivre de leurs satires

'■'■ — Avec toi, je me moque de tout le monde — et puis...

Margot rougit et baissa la tête.

— Et puis tu sais que... je suis veuve... tu te souviens...

.lacques traduisit ainsi : — tu sais que je suis à marier, et tu n'oublies pas tes promesses dans nos embrassementsj l'ingrat pensa que le veuvage de Margot était une richesse pour elle seule ; il pensa que les serments faits dans le délire de lamour ne sont pas plus sacrés que les serments d'un fou. Plus que jamais Margot lui semblait un obstacle — une pierre sur son chemin , une chaîne à ses pieds ; il cherchait un moyen de détourner la pierre , de briser la chaîne) mais le ciel ne lui envoyait nulle idée pour tromper Margot. Pourtant il voulait la tromper-, il lui fallait un mensonge , car la vérité eût fait mourir Margot.

Il reprit sa voix caressante , il alluma son regard , et lui dit encore.

— Tu vas partir^ ma belle âme , tu seras là-bas quelques jours avant moi, tu diras mon retour à ma mère, tu m'attendras dans la baraque — tu ne m'attendras pas long-temps.

— Je veux t'attendre ici. ; Jacques attrista sa figure.

— C'est impossible, mon ange. Dieu sait si je regrette de ne pouvoir partir tout de suite ; mais j'ai vendu quelques jours de ma vie , et pendant ces quelques jours je ne suis pas à moi — je suis chargé d'un travail pénible — qui ne peut durer long-temps — il faut que je sois seul j à la moindre distraction , je commettrais d'énormes sottises , et, près de toi , puis-je penser à autre chose.

11 n'en fallait pas autant pour tromper Margot, qui était simple et qui croyait à toutes les paroles de Jacques, parce qu'elle l'aimait toujours — et puis la voix du

trompeur était si caressante , ses regards si amoureux !

Elle partit. — Après l'avoir conduite au coche qui devait l'emmener, Jacques, qui éprouvait déjà des remords, rentra fort triste dans son grenier. C'est en vain que ce jour-là il voulut penser au bonheur d'être libre — il souffrait violemment ; il regrettait Margot et se sentait délaissé comme en ses premiers jours de misère.

Son regard désenchanté s'arrêta sur le bord de la cheminée.

— o mon Dieu ! s'écria-t-il.

Margot avait laissé là les quelques pièces d'argent destinées à son voyage.

— Elle a oublié cet argent, dit-il.

Quel déchirement de cœur pour Margot si elle avait

entendu ce mot oublié I Jacques , qui méconnaissait ce

cœur si riche , fut quelques minutes — un siècle pour

la pensée — sans comprendre qu'elle n'avait pas oublié.

'JS2 LES AVENTPRES GA TANTES

— Pauvre fille , et je veux 1 oublier î murmura-t-il cl une voix émue.

Il alla s'appuyer à la fenêtre ; c'était le soir, au soleil couchant : le vent du sud chassait toujours les nuages vers la Normandie, et balayait déjà quelques flocons de neige ; les lucarnes des toits étaient closes , et tout semblait plus morne et plus désert. C'est en vain que parmi les lucarnes il voulut, comme les autres jours, revoir la fenêtre gothique

que Margot.

du château de Martigny — il ne voyait 11 eut peur de la nuit procbaine et du

lendemain ; de lugubres pressentiments traversaient son âme en deuil, et je ne sais quelle voix amie lui criait sans cesse • — seul ! seul ! — Margot n'était pas loin ; il était temps encore de partir avec elle ou de rester ensemble — il quitta la fenêtre, il s'élança dans Tescalier — mais la gloire , mais l'orgueil , mais Clotilde , l'arrêtèrent soudain dans eurs bras puissants, et lui

crièrent — lâche ! — Il fut ébloui , il demeura — et pourtant il avait toujours peur du lendemain.

LE PRINTEMPS, QUI A PLUS D ESPRIT QUE JACQUES, CUEILLE DES ROSES SUR LE SEL\ DE LA NATLTRE.

En allant à Paris, Margot bénissait la rapidité de la jument brune de M. deMarcy, car la jument brune l'emportait vers Jacques — en retournant à Martigny, elle maudissait les chevaux qui l'entraînaient — quelquefois, elle les remerciait de leur lenteur, car plus elle s'éloignait , plus sa peine était amère. Quand le coche arrivait au

has d luie montagne, clic descendait, et, tout en gravissant la côte elle jetait un long regard en arrière, et croyait découvrir Jacques dans le lointain brumeux de la route, parmi les voyageurs éparpillés çà et là comme des arbustes dans un vallon. S'il passait devant elle quelque vieille calèche de province ou quelque tilbury de grand seigneur , elle y glissait un regard avide, et murmurait, toute tremblante d'espérances et de craintes : — s'il était là ! — Toutes ses espérances furent vaines ; Jacques n'était ni sur la route ni dans les voitures qui passaient devant elle.

Avant de revoir Jacques, elle revit le vieux moulin de Marligny,

le vieux moulin loujour? triste et délaissé

comme un oiseau aux ailes brisées. — Avant de revoir Jacques , elle revit sa baraque ,

sa pittoresque et cliarmante

baraque qu'elle avait délaissée pour Jacques — Jacques avait délaissé son moulin pour Clotilde !

Elle avait quitté sa baraque sans songer à en fermer la porte, comme une imprudente fille qui s'éloigne de son amant sans emporter la clef de son cœur, troj! confiante pour craindre qu un autre n'y passe et n y dérobe tous les trésors d'amour qui y sont cachés.

DE MAKCOr. 287

Margot, qui n'avait jamais dérobé li^n , croyait (lut; les histoires de voleurs étaient des contes fabuleux ; elle avait quitté sa baraque sans nulle défiance, laissant a la garde de Dieu sa chèvre et son chat. Quand au travers des arbres elle entrevit la porte ouverte et le chat juché sur la fenêtre, comme le jour de son départ, elle s'imagina que rien n'était changé — cependant, une bouffée s'échappant de la cheminée l'avertit que la baraque n'était pas déserte. Elle trembla et s'arrêta tout à coup. Une idée bizarre vint la lutiner 5 l'image oubliée de maître Pierre reparut aux yeux de son imagination) sa pensée ne vit que fantômes et miracles -, elle se souvint de sa jeunesse souvent distraite par de merveilleuses histoires de revenants ; — affaiblie par les fatigues de la roule , égarée par la douleur d'être loin de Jacques, elle s'appuya contre le tronc d un pommier, et s'imagina que maître Pierre était sorti de son cercueil et qu'il se chauffait alors au foyer de la baraque. Le chat , qui avait vu Margot, vint lentement à elle en craignant de tacher ses blanches pattes dans le gravier du chemin. Quand il fut aux pieds de sa maîtresse , il lit une moue gracieuse, coumie poiu' se plaindre de son absence, il

2S8 LES AVEXTCRES GALA>TE<i

lui montra ses grands yeax désolés, cl s élança sur son épaule tout en secouant ses pattes. Pendant qu'il appelait des caresses par sa sourde et monotone musique, la chèvre, qui cherchait sous la haie du jardin les derniers brins d herbe que l'hiver n'avait pu atteindre, vint à son tour aux pieds de Margot et se mit à bondir en signe de joie. A la vue de son chat et de sa chèvre , Margot oublia quelque peu ses lugubres pensées j elle reprit sa marche et franchit le seuil de la baraque , sans trop craindre l'apparition de maître Pierre. Le défunt avait trop bien le sentiment de son devoir pour reparaître dans ce monde. Où en seraient les pauvres femmes si leurs maris avaient le droit de venir désenchanter leur veuvage ? Le garde-champêtre était fidèle à la mort — la seule épouse qui n'ait point d infidèles — et dans la baraque les flammes de l'àtre chauffaient tout simplement la mendiante, qui gardait les richesses de Margot depuis qu'elle avait disparu du pays.

— C'est vous I Dieu soit loué ! dit Margot.

— D'où viens-tu donc . ma chèro filb^ .' dit la mendiante en lui ouvrant ses bras.

— D OÙ je viens ? Vous ne devinez pas que je viens de sauver Jacques.

— Jacques ! Tu as revu ce misérable qui s'est enfui sans dire adieu à sa mère ?

La mère de Jacques survint.

— Jacques I Jacques ! s'écria-t-elle.

La pauvre femme devinait que Margot avait vu son fils.

— Dans quelques jours nous le reverrons.

Mais les sombres jours de décembre se passèrent, et Jacques ne revint pas.

Et pendant les autres mois de l'hiver, Margot plongea son regard humide sur le grand chemin ; elle ne voyait que des flocons de neige , de grands arbres couverts de givre, des familles d'oiseaux en disollo et des nuées do covb» aux

290 LES AVE>riJKES GALAMlsS

Au printemps, la vallée de Martiguy se fit belle ; elle revêtit sa robe verte et para sa gorge de fleurs. Margot se fit belle aussi — cela était si facile à Margot — mais Jacques ne vint point cueillir les roses de sa gorge — le désespoir la ressaisit avec violence et faillit la briser à sa première étreinte. Ses songes charmants s'évanouirent , ses chimères fermèrent leurs ailes , la fleur de son âme se dessécha comme si l'hiver l'eût frappée : c'est que l'hiver passait dans son âme.

Pendant que le printemps, qui avait plus d esprit que Jacques, cueillait les fleurs de la vallée de Martigny.

UK MMH.OT. 291

MARGOT DEGRAFE SON CORSAGE ET VOIT SA BLAINCHEUR AU FOIXD DE SON MIROIR.

Margot ne vivait plus que dans le passé; à chaque heure du jour, elle puisait un souvenir au fond de son àine^ un souvenir joyeux naguère, mais attristé par ses souffrances et par les noirs nuages du temps à venir : tantôt elle voyait sa mère qui berçait

son enfance et qui chantait pour 1 endormir ; lanlùt elle aimait à se

rappeler ia forme bizarre du lit sculpte où le matiu lo soleil lui jetait un regard céleste , où le soir sa mère penchait sur elle un regard d amour.

Elle aimait surtout le souvenir de ces dimanches couleur de rose , où elle rencontrait Jacques sur le jeu de paume de Martigny.

Elle avait quinze ans à peine ; elle s'élançait dans la vie comme un oiseau dans le ciel ; il y avait alors des prismes dans les cils noirs de ses paupières , des fleurs , des parfums , des musiques sur toutes les routes quelle suivait.

In flot de larmes avait emporté les prismes de ses paupières j le malheur avait fané les fleurs; partant, plus de parfums ni de musiques, car les oiseaux ne chantent guère sur la tombe des fleurs.

In jour, elle se demanda depuis quel temps elle avait perdu sa joie; elle se rappela les hideuses paroles de Jacques dans le sentier, son élan dans la rivière — et au milieu di' ses souvenirs M. de Marey apparut t^ut

à coup. Le nmliii de ce jour-là , il était passé devant la baraque

pendant qu'elle ouvrait la porte; elle avait tremblé à sa vue comme devant un oiseau de mauvais augure ; et , en effet , depuis son passage, la vie de Margot avait changé de couleur^ elle s'était troublée comme une source pure au passage du torrent. Jacques

avait causé tout le mal ; Margot aima mieux n'accuser que M. de Marcy.

Elle s'était couchée la veille de ce jour fatal , lame toute pleine d'amour et de joie. Pendant sou sommeil, le malheur^ qui enlace notre vie dans ses milles bras , s'était glissé aux abords de son âme pour y ravir la joie ; et qu'est-ce que l'amour sans la joie ? Elle s'était réveillée trop tard 5 elle avait en vain défendu son trésor — pauvre colombe ! elle n'était retournée au nid de ses

LES AVENTITBF.S CAI-AMES

amours qu à l'instant où la couleuvre menaçait sa couvée de ses dents hideuses.

Quand revint la jolie fête de Martigny, Margot, morte à l espérance , essaya do repousser le mal qui la ravageait depuis un an. Elle pensa à revoir ses amies, à oublier .lacques et à rappeler son insouciante vie d'autrefois. Pour accomplir ce retour, pour essayer de renaître ainsi à une autre existence , elle songea d abord à revêtir sa robe blanche et à s'en aller à la fête. Elle s'approcha de son étagère, et dégrafant son corsage, elle vit sa blanche gorge se détacher dans le fond obscur de son vieux miroir.

Elle se complut à ce tableau qui la fit rêver longtemps — puis elle s'écria en laissant tomber sa tête :

— Pour qui donc Dieu m a-i-il faite si belle I

MARGOT VOIT EN SONGE LE RETOUR DE JACQUES

Le soir, Margot allait souvent sur la montagne pour avoir plus d'horizon j mais vainement elle plongeait son regard dans le lointain , et toujours à son âme en peine elle répondait : — je ne vois rien venir.

Or, le jour de la fête de Martigny, Margot mit sa robe

blanche , son joli chapeau de paille , et sortit de la baraque pour aller à cette fête ; mais, au lieu de prendre le chemin de Martigny, elle se perdit sous le sentier touffu qui grimpait à l'aide de ses ronces jusqu'au moulin de Jacques. Toute à ses souvenirs , elle gravit le versant de la montagne avec tant de rapidité^ qu'elle déchira^ sans y penser, ses pieds mignons aux ronces guerroyantes du sentier. Quand elle fut au sommet, haletante comme une femme après la valse , elle se tourna vers le midi, et pendant plus dune heure son regard enflammé dévora l'horizon.

Le soleil se coucha , la nuit survint , et la pauvre enfant descendit à sa baraque en murmurant encore : — je ne vois rien venir.

Elle traversait le grand chemin et chassait devant elle sa chèvre qui avait été à sa rencontre, quand vint à passer une chaise de poste ; elle entrevit M. de Marcy, sa femme et madame d Ermanes qui abandonnaient le plus beau château des alentours pour un vieil et laid iiôtel de Paris. Elle faillit s'élancer au devant des chevaux et prier les fugitifs de l'emmener avec eux, car

ils allaient où était Jacques. Mais pendant qu'elle demandait conseil à Dieu et à sa mère, la chaise de poste disparut dans la nuit.

Après l'été, après l'automne, un autre hiver revint , et Jacques ne revint point.

La douleur poursuivait ses ravages sur Margot, qui languissait dans l'ennui et qui marchait à grands pas vers la mort.

Elle pressentait sa fin prochaine, et dans ses prières elle demandait au ciel la grâce d'abréger sa course sur la terre. Sans Jacques , la pauvre enfant se lassait de traîner sa vie j sa douleur lui semblait plus lourde qu'une chaîne de fer dont on ne voit pas le bout : sa douleur était sans fin.

Une nuit, elle vit en songe le retour de Jacques; à son réveil , elle courut chez la mère du poète. En entrant, elle entendit la voix lamentable de la mendiante qui récitait les litanies; elle pâlit, son cœur s'oppressa,

sa respiration s'éteignit — la mendiante s'élança vers elle et l'empêcha de tomber sur les dalles.

— La pauvre femme est morte , lui dit-elle , je prie Dieu qu'il m'envoie une pareille mort j c'est la joie qui l'a tuée : le messager lui a remis hier une lettre de son fils qui est maintenant grand seigneur et qui revient dans quelques jours. Hélas ! il ne la verra plus.

— Il revient ! dit Margot j Jacques va revenir. — o mon Dieu î je vais mourir aussi.

— Dieu veuille qu'il ne revienne pas , puisque sa mère est morte.

— Mais je ne suis pas morte, moi, s'écria Margot toute éperdue.

MARGOT — JACQUES — CLOTILDE

L'espérance revint au cœur de Margot, et Jacques ne revint pas.

Elle attendait le jour, elle attendait la nuit ; le matin et le soir elle gravissait la montagne — toujours en vain.

— Hélas ! se disait-elle souvent , quand il reviendra je serai morte aussi.

Le jardin de la baraque languissait comme Margot ; étouffé par de grandes touffes d'herbes , il n'avait plus une fleur à offrir à la pauvre enfant. La chèvre ne bondissait plus , et, soit par hypocrisie ou par compassion , le chat attristait ses regards.

En voyant un matin son reflet dans la glace, Margot, effrayée de sa pâleur, sentit plus que jamais qu'elle mourrait bientôt.

— Et sans le revoir, dit-elle en s'englotant.

Elle pria la mort d'avoir pitié d'elle, et se remit en route pour Paris — à pied la malheureuse ! soixajute lieues à traverser ! Et malade , et n'ayant que de mauvais souliers pour ses pieds de

grande dame ! Qu'importent la longueur et les souffrances de la course, puisque Jacques est au bout.

Elle partit donc toute chancelante et ressentant quelque joie à dépenser ses dernières forces pour Jacques. Ouand ses pieds s'arrêtaient, elle regardait la lettre do Jacques a sa mère , et ses pieds allaient encore. Ceux qui la voyaient passer si pâle et .-^i frèlo se disaient tris-

tement : — où va-t-elle ainsi ? elle n'a qu'un souffle, elle mourra sur la route.

Margot arriva pourtant , brisée par la fatigue et dévorée par la faim ~ elle oubliait de manger depuis deux jours — elle arriva sans argent, car elle avait fait aumône du peu qu'elle avait aux pauvres de la route. Sans argent à Paris! Margot, n'aurezvous donc d'autre ressource que de tendre aux passants votre belle main, conmie faisaient les mendiants de la route ? Paris renferme des trésors, mais dans votre belle main nulle main charitable ne versera son aumône. Ne tendez pas votre main, Margot — en la voyant on ne songerait qu'à la baiser.

D'abord elle courut au hasard dans Paris, regardant aux fenêtres, se faisant éclabousser et maudire par tous les cochers.

Bientôt elle tomba mourante au coin d'une rue, devant la boutique d'une charbonnière qui eut pitié d'elle en voyant ses larmes et sa pâleur livide. Cette femme sortit de sa boutique et souleva Margot qui lui montra la lettre

de Jacques. La charbonnière, qui ne savait pas lire, appela son voisin — le savetier et le savant du voisinage. Le bonhomme lut

avec orgueil la lettre de Jacques , et la charbonnière, qui l'écoutait, devina que Margot n'avait pu arriver à la demeure du poète.

— C'est une bonne œuvre de l'y conduire , dit-elle tout haut.

Et l'intérêt, qui parlait tout bas, murmurait : — une récompense t'attend.

Elle pria son voisin de veiller à la garde de ses cliarbons, et emmena Margot, en se répétant à chaque pas la rue et l'hôtel de Jacques. Margot, qui se sentait revivre à la pensée de revoir son amant, bénissait la charbonnière et lui pressait la main avec reconnaissance. Elles arrivèrent devant l'hôtel. Margot s'élança comme une folle dans la cour, et gravit les marches du perron. J^a porte était entrouverte, elle en franchit le seuil, et traversa deux salles désertes, entendant les bras comme si Jacques allait apparaître. j

Une servante larrèta tout à coup par la robe.

— Où vas-tu petite?

Margot repoussa cette femme.

— Où je vais I Je vais voir Jacques.

— Jacques ! Jacques ! quel est donc ce monsieur-là ? Un valet, sans doute.

— Un valet I c est le maître de cette maison.

— Tu radotes, ma chère, dépêche-toi de sortir par la porte , car, si M. le comte de Martigny passait ici, il te ferait jeter par la fenêtre.

Margot sourit et regarda dédaigneusement celle qui lui parlait ainsi.

— Voyez-vous , cette petite sotte qui se permet de rire — à la porte 1

Et comme Margot demeurait immobile, elle la prit

])ar le bras et 1 entraîna violemment vers le perron. Margot appela Jacques, mais en vain, et la mégère la jeta au bas de l'escalier, en la maltraitant comme une fille de mauvaise vie.

Margot s'enfuyait par la rue, qu'elle la poursuivait encore de ses injures.

Il pleuvait, et la pauvre fille, qui perdait la tète, s'enfuyait involontairement. Après avoir couru sans but pendant une heure , elle se retrouva devant l'hôtel de Jacques. C'était à la nuit tombante ; les réverbères s'allumaient, et Margot vit que la porte était close j elle n'osa frapper, et s'enfonça dans l'angle pour s'abriter du vent et de la pluie. Elle pensait que Jacques était sorti, elle espérait le voir rentrer. — Il est sorti, se dit-cll(V, car, s'il se fût trouvé là, je n'aurais point été chassée par

cette mauvaise femme. Elle attendait avec angoisses, décidée à mourir là cette nuit, si Jacques ne paraissait pas. Tout à coup , la porte s'ouvrit à deux battants , et deux chevaux , traînant une élégante voiture , s "élancèrent rapidement de la cour dans la rue. Une charrette, qui passait alors , les arrêta soudain , et pendant le silence qui survint, Margot, renversée aux pieds des chevaux, entendit deux voix s'échappant de la voiture.

La voix de Jacques et la voix de Clolilde.

Elle eut encore la force de pousser un grand cri.

Jacques pencha la tête vers elle.

— Jacques ! Jacques ! murmura-t-ellc en levant les bras.

La première pensée du poète fut de s'élancer à son secours • mais la voiture repartit, mais il sentit la main de Clotilde, et qui sait î peut-être foissé par ce nom de Jacques (lu'il avail pompeu-seoient décoré comme sa

DE MAUGOT.

personne , il étouffa tous les beaux sentiments qui s'agitaient dans son âme , et ne songea plus qu'à la joie d'être seul avec Clotilde.

Il fut même assez lâche pour prier Dieu d'avoir pitié de Margot.

LXMI

COMME.VT JACOt'ES ARRIVA A LA OLOIRK.

Par nu de ces caprices bizarres ée l étrange destinée des poètes , Jacques perdu dans la foule levait maintenant une tête radieuse au dessus d'elle. Eclaboussé la veille, il éclaboussait aujourd'hui; pauvre hier cl repoussé de toutes parts, il est riche maintenant, et déjà son oreille est lasse des louanges -, esclave

des libraires , il a rendu les libraires esclaves de sa pTume.

C est une des plus rayonnantes étoiles du nouveau ciel littéraire. Il a éveillé l'enthousiasme des femmes, dont il a vanté l'empire et dont il a chanté les peines. — Et les femmes reconnaissantes ont fait son apothéose.

Le misérable garde -moulin de Martigny s'est vu tout d'un coup leur poète et leur chérubin.

C'était au temps où la poésie de la province débordait à Paris ; tous les jours il arrivait de la Gascogne et de la Bretagne quelque petit poète imberbe qui accrochait à son nom trop prosaïque le nom de son village ; cette manie n'était pas sans charme, on riait d'abord avec ses amis de sa noblesse chimérique, bientôt on ne riait plus • — puis on finissait par se croire noble et par souffleter ceux qui en doutaient.

Jacques avait donné dans cette triste manie ; il était entré dans la réimbliqxie des lettres sous le nom do

Jacques de Martigny. — Mais quand il vit son rayonnement soudain , il échangea , dans son éblouissement , 3on nom véritable contre un titre sonore , — il se fit appeler le comte de Martigny.

Au grand dépit de ses envieux, qui avaient l'esprit de dire partout que c'était un conte de fées.

Il y avait alors une autre manie non moins bouffonne parmi les gens de lettres : — ces messieurs trouvaient qu'il était trop commun d'avoir un air français — aussi vit - on dans ce temps-là beaucoup de costumes et surtout de styles qui ne l'étaient pas.

Monsieur le comte de Martigny revêtit un costume bizarre pour la promenade j et, sans doute afin de mieux cacher son ori-

gine , il se couvrit d'une robe de Nabab dans sa salle de travail , — et grâce à ses moustaches tombantes , h sa nonchalance — et surtout à ses yeux retroussés, on put croire qu'il descendait en droite ligne de quelque grand seigneur de la

Chine.

Voilà pourtant Jacques , le garde-moulin de Martigny et l'amant de Margot quand Margot avait quinze ans.

Vous voyez que Clotilde et la gloire — ses autres amantes — lont étrangement métamorphosé.

313 LES AVEMCnES GALANTES

Or voici comment le garde-moulin de Martigny arriva si vite à la gloire.

D'abord il laissa croître ses cheveux et ses ongles comme un sauvage ; — il prit un œil errant , une mine funèbre, et décora sa main gauche d'une manchette Pompadour.

11 écrivit en lettres gigantesques son nom sur les murailles, et, après avoir maudit le siècle qui le méconnaissait, il se jeta dans la Seine.

Tous les journaux déplorèrent sa mort — et il ressuscita trois jours après.

Et, comme le bruit de son suicide lavait mis à la surface, il s'agita de toutes ses forces pour y demeurer.

Il alla de Paris à Corbeil, et publia ses impressions de son voyage en Islande.

11 chanta dans ses vers une maîtresse à venir.

11 prit à son service un petit Savoyard, (|u il revêtit

d'un costume rouge, et dont il teignit en noir la figure.

En sorte qu'on disait partout le nègre de Jacques de Martigny — et, plus tard, de M. le comte de Martigny.

Il prit en outre à son service un paradoxe qu'il répéta mille fois en le métamorphosant.

En sorte que ce fut autant de paradoxes.

Il attaqua de grands noms , comme ces gens qui parlent devant des vases dairain pour donner plus de sonorité à leur voix.

Il s'attaqua lui-même avec un féroce acharnement.

Et tout le monde le plaignit , en maudissant son infâme détracteur.

Afin d'avoir un style original, il prit le style de quelque poète ignoré du XVP siècle.

Il se promena dans les rues avec une canne fantasti-

que , et suivi d un petit cochon blanc, ou d un chien d'outremer qui renversait les passants.

Que fallait-il de plus pour illustrer à jamais un nom qu il n avait pas?

COMMENT JACQUES ARRIA A A CLOTII.DE

11 était dans tout l'éclat de sa gloire, quand un soir, en errant aux Bouffes , il découvrit a^ec une étrange surprise M. de Marcy qui se pavanait au balcon près d'une fille d'Opéra.

Emporté par je ne sais quel sentiment , il courut à lui.

— Et votre femme.' lui dit-il, pâle et agité.

MQ LES AVEJfTCRES GALA.^ÏES

M. de Marcy , ivre damour et de vin d'Espagne, regarda Jacques et sourit avec dédain j mais, croyant reconnaître un ancien ami qui était devenu fou, il lui répondit en se penchant vers la fille d'Opéra.

— La voici, mon cher. — C'est une perle, n'est-ce pas?

— Mais Clotilde? reprit Jacques, plus pâle et plus agité.

M. de Marcy s'imagina qu'il avait devant lui quelque cousin vengeur ; — il assombrit sa figure , il secoua la tête et murmura •.

— Clotilde s'est oubliée , il m'est bien permis de loublier aussi.

A cet instant M. de Marcy se sentit pâlir j — il venait d'entrevoir dans une loge du fond sa femme et madame d'Ermanes. — Il fut convaincu que Jacques était im vengeur.

— Monsieur, lui dit-il en lui saisissant la main, je

suis un galant homme et vous aussi. — Vous plaît-il de nous couper la gorge eu l'honneur de ma femme?

La fille d'Opéra fit la moue.

— La terre u en tournera pas plus ou moins après cette équipée, reprit M. de Marcy ; mais je crois qu'il vaut bien mieux mourir avec les femmes— M. de Marcy contemplait amoureusement sa maîtresse — que de se tuer pour elles.

Jacques n écoutait pas, il avait découvert Clotilde et il la regardait d'un œil égaré.

— Le plus sage, monsieur, serait d'aller dire à ma femme qu'il est dans la vie des jours de deuil où on fait pénitence de ses péchés. — Je suis dans un de ces jours de deuil , et je fais pénitence de mes péchés.

Jacques courut à la loge de madame d'Ermanes , non pour répéter à Clotilde les paroles extravagantes de M. de Marcy, mais pour lui dire ces choses peut-être plus extravagantes :

— Je vous ai aimé avec délire, et voyez comme l'amour ma transformé. — Autrefois j étais à vos pieds, je vous domine maintenant — je suis grand comme la gloire, et je suis encore à vos pieds.

Madame d'Ermanes n'entendait que la voix des chanteurs, Clotilde n'écoutait que Jacques, dont les pompeuses paroles glissaient dans son âme comme une enivrante musique ; — et jamais musique ne fut plus puissante. — L'âme égarée par la jalousie fut bientôt égarée par l'amour : Clotilde oublia que M. de Marcy prodiguait à une autre ses doux regards et sa voix caressante — elle ne pensa qu'au poète.

Et quelques mois après elle était séparée de M. de Marcy, qui promenait à l'étranger les débris de son corps et de sa fortune.

Et Jacques la vit bientôt à ses pieds, lui olfrant tout ce qu'il y avait dans son cœur. — Il crut y trouver un trésor d amour , il y avait un flot intarissable de vanité : — Clotilde s'abandonnait à l'amour de Jac-

ques , non par amour pour lui , mais par amour pour elle, car i^llc espérait que sa gloire rejaillirait sur elle. — Mais Jacques était aveugle, et le soir qu'il vit Margot sous les pieds de ses chevaux sans la secourir , il croyait encore à l'amour de Clotilde — car les poètes , qui nous parlent les premiers du cœur liumain , sont les derniers à le connaître. Les poètes ne font que mensonges sur mensonges. — Et si leurs peintures étaient vraies, nous rougirions à chacune de leurs pages d(> nous voir si petits, si misérables et si lâches. — Il n'y a en ce monde que Margot, ma mère et la femme selon mon cœur qui ne rougiraient pas. — lia vérité e«t un monstre aux cent yeux ; chacun de ses regards nous dévoile une triste chose dans la vie. — Bénissons le mensonge qui essaie de l'aveugler de son écharpe ondoyante. — La vérité, c'est la terre dépouillée — notre tombe à tous; — ^ le mensonge, c'est le printemps qui cache la nudité de la terre sous la ^erdure et sous les fleurs.

XLMIl.

UNE PRIÈRE DE MARGOT

Margot, plus brisée par la lâcheté de Jacques que par sa chute aux pieds des chevaux , ne songeait pas à se relever.

— Autant mourir là qu'un peu plus loin , se disaiteUe.

Un chiffonnier, trompé par les vapeurs du vin et par

celles de la nuit , prit Margot pour un chiffon et lui lança son crochet.

— Attendez que je sois morte^ murniura-t-ellc.

Le chiffonnier pencha sa lanterne au dessus de Margot.

— Je me suis mépris, dil-il froidement.

Et il passa son chemin sans s'inquiéter de la pauvre enfant.

Une femme qui mendiait dans l'ombre poursuivit un passant jusqu'aux pieds de Margot ; la voix pleurante de cette femme ennuyait le passant, qui^ craignant de toucher une misérable main , laissa tomber un sou sur Margot. La mendiante s'agenouilla , et chercha des yeux l'aumône du passant. Comme elle ne trouvait rien, elle accusa Margot de l'avoir volé. — Margot ne prit point la peine de se défendre.

— 0 mon Dieu ! se dit-elle quand la mendiante se fut

éloignée, clans quel horrible pays suis-je donc venue mourir ?

— Elle pensa à Martigny — un regret déchirant traversa son cœur.

— Martigny I Martigny! s'écria-t-elle ^ c est là que j aurais dû mourir ; c'est le pays de ma mère , c'est le pays de mes amours : pourquoi ne suis-je pas morte au fond de la rivière ?

Après un long silence :

— Et puis c est à Martigny que sa mère est morte ; un jour il se souviendra qu'elle repose là ; il ira pleurer au cimetière, et, si j y étais, il passerait peut-être sur ma fosse !

— 0 mon Dieu I reprit-elle en levant les yeux au ciel , donnez-moi la force d'aller mourir à Martigny 1

LES NUAGES AU FOND DE LA RIVIÈRE

Margot eut encore la force de reprendre la route de la Normandie.

Je n'essaierai pas de vous peindre le triste tableau de ses souffrances. Je ne vous la montrerai point tantôt dévorant l'espace avec une sauvage rapidité, tantôt tombant épuisée sur le bord d un chemin.

et chassant de profonds soupirs vers Paris , le paradis des riches et lenfer des pauvres. Le soir, elle abordait à quelque ferme isolée où on avait pitié d'elle ; le matin, elle se remettait en route en priant pour ses hôtes. Si on lui demandait le but de sa course , elle répondait avec calme : — Le cimetière de Martigny. A ces étranges paroles, on se disait tout bas : — C'est une pauvre folle, que Dieu la conduise I

A peine de retour dans sa baraque, une fièvre plus ardente la saisit avec violence, et passa sur sa jeunesse comme un souffle de la mort.

La mendiante vint la veiller et prier pour son âme qui s'élançait vers Dieu. — La pauvre vieille aimait Margot comme sa fille ; ses joies et ses souffrances avaient passé par son cœur, et elle la veillait à son lit de mort avec toute lardeur et la sollicitude dune mère.

Quand se répandit le bruit de sa mort prochaine . tout le village s'émut profondément et la plaignit ; tout le monde parla de son héroïque amour pour .lacques et de linfâme conduite du poète ; tout le monde

DE MARGOT. 320

vint à la baraque essayer de consoler la malheureuse enfant.

Ses compagnes, qui furent les dernières à s'attendrir, oublièrent leur sotte jalousie _, et passèrent tous les jours quelques heures avec elle. — Les unes lui tressaient des couronnes , les autres cherchaient à la distraire par des romances qu'elles chantaient ensemble autrefois.

Une de ces romances agitait étrangement Margot , qui l'écoutait avec une joie douloureuse : la musique surtout semblait arracher des lambeaux de son cœur — et pourtant ses yeux éteints se ranimaient j un sourire passait sur ses lèvres brûlées, et, dans un transport qui effayait ses compagnes, elle s'écriait : — Chantez ! chantez toujours !

Cette romance qu'elle avait chantée au beau temps de ses amours était une mauvaise copie de la ballade de Burger.

Margot enviait la destinée de Lénore — au moins

son amant a^ ait reparu pour la conduire dans la couche de marbre.

Elle aimait la voix lontaine des cloches — cette voix solennelle lui rappelait le calme religieux de son enfance, de ses premiers pas dans la vie, dont tous les chemins lui semblaient alors tapissés de fleurs. A travers les vitraux de sa fenêtre, les vitraux gothiques encadrés de jasmins, on voyait une grande nappe de verdure se déployer dans la vallée, et se perdre dans les bruyères roses ; ce qui frappait surtout sa vue, c'était le penchant de la montagne, le sentier perdu sous le branchage touffu des noisetiers et des épines blanches; c'était aussi l'om-

bre gigantesque que formait le moulin île Jacques au soleil levant.

Depuis quelque temps, le moulin, qui avait d'autres ailes, tournait comme autrefois. Quand le vent tombait le soir, Margot entendait le frémissement des ailes , et , tourmentée par le démon de son cœur, elle s'agitait dans son lit et tendait encore les bras vers l'image flottante de Jacques.

Un jour qu'elle plongeait son regard dans les abimes de son cœur, elle découvrit quelques souvenirs tout parfumés damour et de tristesse; la vie qui l'abandonnait de plus en plus revint en elle et la ranima pour un instant. — Elle voyait dans ses souvenirs la petite rivière où elle s'était baignée les pieds avec un charme mélancolique ; elle voyait le joli bois de noisetiers où elle avait dénoué sa jarretière pour attacher sa chèvre ; elle voyait Jacques er-

rant au sommet de la montagne. — La mendiante venait de sortir; égarée par la poésie de ces souvenirs, elle passa une robe à la hâte , elle se couvrit les épaules d'un petit schall rouge, et s'enfuit à la rivière

pour s'y baigner encore les pieds.

Il y avait toujours des nuages au fond, et, pendant plus d'une heure , elle les contempla d'un œil avide.

UE MAHGOT. 32*.(

LE CIMETIERE DE MARTIGNY

Elle s'en fut de là vers Martigny, pendant que la mendiante la cherchait partout avec une horrible inquiétude. — Quand, au travers des saules pourpres de la prairie , elle entrevit la blanche muraille du cimetière , elle marcha plus vite , et en moins de quelques minutes elle atteignit la porte larmée. Avant d'en franchir le seuil, elle frémit en songeant qu'elle n'au-

fait peut-être pas la force d'en sortir. Elle entra toute frissonnante et s'avança au hasard. Les herbes sauvages arrêtaient ses pieds — la superstitieuse enfant croyait qu'un grand fantôme allait apparaître et que la terre s'ouvrirait pour les engloutir ensemble. Sa pensée fouillait dans les tombes ; elle soulevait le dernier vêtement des morts ou secouait la poudre des ossements. Elle s'arrêta au dessous du Christ , devant une fosse couverte d'une belle verdure. Elle tomba religieusement agenouillée. C'était là que sa mère dormait pour l'éternité. Elle se releva bientôt et chercha des yeux le dernier rang des morts. Dans le coin du ci-

metière , elle découvrit la fosse de la mère de Jacques ; l'empreinte de la croix des fossoyeurs n'était point encore effacée ; quelques touffes d'herbes parsemaient la terre et cachaient des os dispersés. Hormis un enfant enseveli dans la tombe de sa sœur, nul n'était mort à Marligny depuis la mère de Jacques. Margot, qui croyait mourir le soir même, eut un éclair de joie en pensant qu'elle serait à son côté. — Dans quelques années, pensa-t-elle , un même lapis d'herbe couvrira nos deux fosses j si Jacques y vient pleurer sa mèie , j aurai ma part de ses larmes. Elle re-

cula toiil à coup - une vision l avait frappée — elU' s'enfuit avec épouvante en croyant que tous les morts du cimetière la poursuivaient. Elle tomba évanouie au milieu du chemin ; deux faucheurs la transportèrent à la baraque. La mendiante la recoucha et lui jeta du vinaigre à la face 5 Margot revint à elle et se mit à chanter jusqu'à l'instant où elle retomba épuisée. Quelques jours se passèrent , elle avait perdu la tète et elle chantait toujours. Rien de plus horrible que les chants d'une mourante : quand Margot chantait , la mendiante essayait de l'interrompre ou s'enfuyait toute éplorée. La pauvre femme n'avait jamais tant souffert qu'à la vue de cette lente et terrible agonie d'une martyre de l'amonr. Elle ne se lassait pourtant point de la veiller. Elle s'aveuglait sur le cours du mal , mais c'était en vain; chaque jour lui montrait un nouveau ravage.

Pendant une nuit d'orages, Margot, qui semblait dormir profondément, s'éveilla tout à coup et tendit ses f)ras à la mendiante.

— Adieu lui dil-cUc d une voix haletante — adieu 1 je

me sens mourir. Si vous voyez Jacques, dites lui que je 1 ai bien aimé, et que je l'attends au ciel. Ne lui dites pas qu'il est cause de ma mort, mais qu'il sache au moins que je meurs avec sa pensée. — Hâtez-vous de m'embrasser, car dans un instant vous n'embrasseriez plus qu'une morte.

La mendiante pressa Margot sur son cœur,

— Tu ne mourras point, ma chère fille.

— N'essayez pas de me tromper, je vais mourir; j'entends déjà ma mère qui m'appelle.

— Tu entends le vent qui siffle.

— Le vent — oui le vent! — si j'entendais le bruit du moulin, oh ! je mourrais sans regret !

La mendiante alla ouvrir la fenêtre; à son retour elle poussa un cri d'effroi — et tombant à genoux elle pria Dieu de recueillir l'âme de Margot.

LU

LE IIETOUR Di: .JACQUES.

Aux Iremblantes clartés d'une petite lampe de terre, la mendiante priait devant le lit et regardait la face livide de Margot. Le vent sifflait dans les arbres , et par la fenêtre cntr ouverte sa voix gémissante passait comme un chant des funérailles.

Mais 1 aurore chassa l'orage et le soleil jeta comme les autres jours son premier rayon dans la baraque.

La mendiante poursuivait ses lamentables prières.

Le premier rayon du soleil baisa la bouche de Margol, la bouche glacée fut insensible à ce baiser.

L'alouette s'éleva dans le ciel en chantant sa joie , Margot n'entendit point sa joyeuse chanson.

Les brises toutes chargées delarome des fleurs secouèrent leurs ailes autour de la baraque, Margot ne s éveilla pas pour respirer ces parfums.

Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas. — Un homme s'élança vers le lit. Cet homme avait des vêtements de toile comme Jacques autrefois.

C'était Jacques.

Il se jeta sur Margot et 1 étreignit en lui criant— Mais réveille-toi donc I

— Elle est morte, dit la mendiante; elle ne se réveillera plus.

— Morte ! quand je viens à elle plein d'amour et de repentir.— Réveille-toi, Margot, je suis là, sur ton cœur, je reviens à toi !

Margot ouvrit ses yeux. — Lame, qui avait pris le chemin du ciel , entendit les paroles de Jacques et vint ranimer le corps qu'il pressait.

Le soir de ce jour-là, la jeunesse avait triomphé do la maladie.

Déjà Margot n était plus si pâle, et quelques éclairs passaient dans ses yeux.

Jacques, amoureusement penché sur son lit, la regardait dun œil en pleurs.

— Hélas! lui dit-il ,j usais follement ma jeunesse; j étouffais ma nature pour devenir un mauvais comédien

de la scène du monde} je cherchais au loin la poésie quand la poésie était à mes pieds j je fuyais l'amour^ et je le cherchais où il n'est pas. J'ai trouvé la gloire , mais j'avais perdu ma belle montagne et mon vieux moulin ; j'ai trouvé Clotilde, mais je t'avais perdue, Margot; j'ai trouvé la fortune, mais j'avais perdu mon beau soleil de Martigny dont un seul rayon vaut la gloire , la fortune et Clotilde. Les fleurs ne sont belles que sur le sol natal ; je n'ai eu de bonheur que sur ma montagne, et j'y reviens plus humble que jamais. Mon amour pour toi n'é-tait pas mort, l'orgueil l'avait renversé — un de tes souvenirs a tué l'orgueil, et je t'aime comme autrefois— et je veux taimer toujours pour te faire oublier ma lâcheté.

— .le ne me souviens (|ut' de ton amour, dit Margot, folle de joie.

— Je souffrais comme un martyr au milieu de ma fausse gloire , reprit Jacques. — Un jour, un dimanche, j'ai jeté un regard en arrière, j ai vu ma vie passée, je t'ai vue , Margot j mon cœur a battu ayec violence j

j'ai pleuré, et mes larmes ont déchiré le voile qui couvrait mes yeux. — Aussitôt que j'ai revu la lumière, j'ai laissé la mauvaise

route, je suis revenu à toi...

A cet instant, une voiture s'arrêta devant la baraque, et Clotiîde apparut au seuil de la porte. — Elle accourait de Paris pour ressaisir sa proie.

A la vue du ridicule costume de son amant elle recula avec dédain.

— Vous devenez fou, monsieur.

— Je deviens sage, madame.

Clotiîde disparut en jetant sur Jacques et sur Margot un sourire moqueur. — Elle retourna à Paris, où elle ne songea même pas à oublier h' poète. — Hier, c'était la

maîtresse du duc de — demain , ce sera peut-être la vôtre.

Mil

OL LE LECTEUR LE MOI\S CLAIRVOYAM VERU A LA SUITE DES AVENTURES GALANTES DE MARGOT.

.jJOBt

XXXVIII. Margot s'en va à la recherche de Jacques

XXXIX. M. de Marcy fait une ceinture à Margot, el Margot égratigne M. de Marcy, 258

XL. Le cœur de Margot, 264 XLI. Un songe compatissant empêche Margot de mourir

de froid, 271

XLII. Jacques abuse de la simplicité de Margot, 275 XLIII. Le printemps, qui a plus d'esprit que Jacques ,

cueille des roses sur le sein de la nature, 28 i XLIV. Margot dégrafe son corsage et voit sa blancheur

au fond de son miroir, 2!)1

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/aventuresgalanteoohous. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.